Tome XXXI. N° 13. *PARIS, 157, boul. Saint-Germain (6e)* 1er Oct. 1927

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

La Guerre chimique

L'insuffisance de la protection contre les gaz.

M. André Michelin, avec un courage et une constance qui ne se démentent pas, a, à plusieurs reprises, et tout récemment encore, dans un article de *la Revue hebdomadaire*, tenté d'attirer l'attention du public et des pouvoirs sur la question de la guerre chimique et les possibilités illimitées qu'elle offre aux belligérants de demain.

Diverses tentatives ont été faites pour arriver par une entente internationale à la suppression des gaz dans les guerres futures.

On s'est vite aperçu que toute initiative de ce genre était vouée à un échec certain. Il n'est pas un gouvernement qui renoncera à utiliser une arme capable de lui assurer la victoire. L'arme chimique est une de celles-là. Voilà ce qu'il faut avoir le courage de dire. Pour empêcher l'Allemagne d'utiliser les gaz il faudrait raser les innombrables usines de produits chimiques et de colorants.

Nous n'en sommes pas là à l'heure où il n'est question que d'évacuation de la Rhénanie : alors soyons prêts, sinon à attaquer, au moins à nous défendre.

Il n'est pas un pays où l'on ne fasse un effort considérable dans ce but : depuis l'Amérique qui consacre des millions à l'organisation de ses services de chimie de guerre, jusqu'au Danemark qui installe des usines, en passant par l'Angleterre, la Turquie, la Pologne, la Roumanie, etc., qui toutes inscrivent dans leur budget des sommes considérables destinées à l'étude et à l'organisation de laboratoires et d'usines.

Quant à nous, satisfaits une fois pour toutes de l'effort méritoire fait pendant la guerre, nous demeurons inertes, sans initiative véritable, et nos services se voilent la face si on leur parle de gaz et de la guerre des gaz.

Indifférents aussi, les grands dirigeants de nos services chimiques. La consigne est de dire que tout est pour le mieux, et qu'il faut se taire.

Sur le papier, des rapports magnifiques enregistrent les résultats de travaux de laboratoires qui ne servent qu'à justifier des crédits souvent détournés de leur destination précise.

Des mots, des rapports, voilà l'œuvre de commissions composées de savants éminents par ailleurs mais qui n'entendent rien aux questions militaires et en ignorent l'urgence.

Et les militaires, désarmés, sans compétence et sans autorité sur ces questions qui relèvent de la science pure, mais apaisés par les grandes voix qui les entourent, continuent un labeur stérile et connaissent une quiétude voisine de la torpeur à l'ombre de volumineux rapports dont ils font leur conscience.

Enfin, l'arme chimique est de création si récente qu'il n'existe pas encore de corps d'officiers spécialisés comme on en trouve dans le génie, les poudres, l'artillerie, qui ont leurs traditions parfois centenaires, leurs écoles et leurs terrains d'expérience...

Les services chimiques sont dispersés malgré une unité apparente : ainsi s'explique qu'il n'y ait pas encore en France et dans l'arme chimique un de ces hommes qui, à toutes les époques, dans toutes les armes, se sont signalés par d'éminentes qualités d'invention et d'organisation et dont le nom est resté attaché à une grande œuvre de défense nationale au prix d'un effort immense, continu, admirable, avec la foi et l'abnégation dont seuls sont capables les militaires... quoi qu'en pensent les civils...

On voudrait voir surgir un grand « gazier »... qui fût capable de faire pour les gaz ce qu'un Payeur a fait pour l'artillerie. Il est vrai que la *chimique* (si l'on ose ce néologisme) n'est que la parente pauvre de l'artillerie qui la considère avec défiance sinon avec scepticisme.

La vérité est qu'on n'y croit pas beaucoup : nous souhaitons ardemment que le réaliste — dont on ne peut contester la clairvoyance et le patriotisme agissant — qu'est M. Michelin, soit un mauvais prophète quand il s'efforce d'intéresser le public à l'organisation chimique de guerre comme il a su l'intéresser à l'aéronautique.

* * *

Nous allons essayer d'apporter quelques précisions sur la question, ou plutôt sur un des côtés de la question — et qui n'est pas le moins intéressant : *la protection contre les gaz.*

En matière chimique il faut envisager, comme dans toute guerre, l'offensive et la défensive.

L'offensive chimique s'intitule techniquement : l'agression ; la défensive, la protection,

Il est difficile de parler de la protection sans dire quelques mots au préalable de l'agression.

L'*agression* consiste à porter chez l'ennemi des vapeurs ou des gaz toxiques ou simplement irritants, soit par voie d'émission de fumées ou de vapeurs lourdes, avec l'aide d'un vent favorable, soit par voie de bombardement (transport par obus) à l'aide du canon, ou bien par l'intermédiaire d'avions de bombardement transportant des bombes, véritables réservoirs de gaz comprimés, en quantités de plus en plus considérables au fur et à mesure que les avions seront capables de porter une charge utile de plus en plus grande.

Les gaz utilisés, dénommés d'une façon générale : *gaz asphyxiants*, sont de plusieurs catégories : les uns, lacrymogènes, provoquent une irritation des yeux insupportable dont les effets toxiques sont presque nuls, mais dont les atteintes sont si vives qu'il est pratiquement impossible à un soldat d'exécuter la moindre manœuvre aussi longtemps qu'il se trouve sans protection sous leur action.

D'autres sont suffocants ; leur action se localise sur les

voies respiratoires, provoquant des réflexes extrêmement pénibles par simple irritation d'une part, par intoxication d'autre part, consécutive à l'absorption qui ne manque pas de se produire au niveau des alvéoles pulmonaires spécialement aménagées pour absorber les gaz qui viennent à son contact.

D'autres peuvent avoir une action suffocante restreinte et un pouvoir toxique très élevé : on imagine aisément que ce ne sont pas les moins dangereux. En effet, un gaz qui ne se révélerait à nos sens ni par l'odeur ni par l'irritation (ce qui est le cas pour l'oxyde de carbone par exemple) et qui, comme l'oxyde de carbone, serait doué d'une action toxique sévère, constituerait un des plus redoutables éléments de l'arsenal d'offensive chimique.

Certains autres gaz ou liquides, enfin, ont des propriétés vésicantes (type ypérite) et agissent sur l'épiderme en provoquant des lésions absolument comparables à des brûlures sur toutes les régions du corps exposées au contact desdits gaz ou liquides.

Nous soulignons à dessein qu'il peut s'agir de *liquides*, car les liquides ont cette propriété de laisser des souillures durables sur la terre, l'herbe ou les vêtements, ce qui étend singulièrement leur rayon d'action dans l'espace et dans le temps. Si on ajoute que le contact de la peau avec un tel produit peut ne provoquer aucune réaction au moment même de la prise de contact, on conçoit aisément quelles graves conséquences peuvent en découler quand il s'agit de s'en défendre.

En dernier lieu, il nous faut signaler la dispersion de produits toxiques en poussières extrêmement fines (arsines) qui ont causé de véritables ravages à leur apparition, les masques dont nous disposions étant faits pour arrêter les gaz par voie de réaction chimique, et nullement pour une filtration mécanique comme il aurait fallu dans le cas de solides.

Tel est le tableau succinct des différentes armes agressives utilisées dans l'offensive chimique.

La *protection* consiste à mettre les téguments, peau et muqueuses, les yeux et les poumons, à l'abri d'une atmosphère extérieure souillée par l'un quelconque ou par l'ensemble de ces produits.

En ce qui concerne la surface du corps, on a établi et réa-

lisé des vêtements absolument hermétiques en tissu spécial, imperméable aux gaz, dont les hommes peuvent être revêtus et qui les protègent d'une façon très efficace.

Quant aux yeux et à l'appareil pulmonaire, il n'est pas possible de réaliser une fermeture hermétique puisqu'il faut que la respiration continue et que par quelque côté elle s'effectue.

Les masques contre les gaz satisfont à cette nécessité : ceux actuellement en usage sont constitués par une poche en tissus spéciaux dont les bords s'adaptent hermétiquement sur les pourtours de la face avec un système d'oculaires destinés à permettre la vision.

La bouche, le nez et les yeux étant ainsi mis à l'abri de l'atmosphère extérieure viciée, il s'agit d'assurer la respiration du porteur avec un minimum de gêne, et c'est là tout le problème.

On y parvient par deux moyens différents, à l'aide de deux dispositifs qui caractérisent les deux grandes catégories d'appareils de protection :

a) Les masques à circuit fermé dits « isolants » ;

b) Les masques à circuit ouvert dits « filtrants ».

Dans les masques à circuit fermé, l'homme porte sur lui une véritable petite usine à oxygène ; il respire dans une cavité complètement isolée de l'atmosphère l'oxygène pur produit par l'appareil, l'acide carbonique étant absorbé au fur et à mesure de sa production.

Ces appareils ont l'avantage de mettre à l'abri leur porteur de n'importe quel gaz, mais ils ont l'inconvénient d'être lourds et encombrants et, d'autre part, de n'avoir qu'une durée limitée.

Les appareils filtrants sont d'une conception plus élémentaire, mais aussi plus pratique : l'inspiration faisant un appel d'air de l'extérieur à l'intérieur, on oblige l'air inspiré à traverser une ou plusieurs matières qui ont la propriété d'absorber ou de neutraliser tous les gaz connus, l'expiration ayant lieu directement à l'extérieur pour éviter au porteur la fatigue physiologique d'expirer à travers une masse filtrante qui offre fatalement une résistance, laquelle résistance est insupportable lorsqu'elle dépasse dix à quinze millimètres d'eau.

On a été ainsi amené à monter un jeu de soupapes sur les masques, soupape d'inspiration, soupape d'expiration.

Pour ne parler que de la soupape d'expiration, on comprendra la difficulté qu'il y a à réaliser une soupape parfaitement étanche, étant donné qu'il s'agit grossièrement de construire une porte qui va s'ouvrir et se fermer trente ou cinquante fois par minute sur une atmosphère viciée sans qu'aucune trace de cette atmosphère ne pénètre à l'intérieur du masque, ni quand elle s'ouvre ni quand elle se ferme.

Si on ajoute à cela que cette soupape doit être d'une légèreté si grande qu'elle fonctionne tant à l'ouverture qu'à la fermeture sous une pression ou une dépression de cinq millimètres d'eau maximum, on se rendra compte des difficultés qu'ont éprouvées les chercheurs pour réaliser d'abord un dispositif convenable, ensuite pour le fabriquer en grande série, à une cadence qui a atteint pendant la guerre jusqu'à cinquante mille exemplaires par jour.

La soupape Saunier dont est muni le masque réglementaire contre les gaz A. R. S. satisfait à toutes ces conditions et l'on peut dire que, grâce à l'adoption de ce dispositif, l'appareil A. R. S. français a été considéré à juste titre jusqu'en 1918 comme l'appareil le plus perfectionné de toutes les armées belligérantes.

Hélas, cette supériorité vraie en 1918 devient chaque jour de plus en plus discutable, et s'il est vrai que nous ayons été, comme toujours, les premiers dans la voie du progrès, il est de plus en plus à craindre que nous ne soyons bientôt les derniers dans la voie des réalisations.

Arrivé à ce point de notre exposé, il nous faut bien tirer quelques conséquences en proclamant quelques vérités dont on prétend toujours qu'elles ne sont pas bonnes à dire.

Ceux, assez peu nombreux, qui se sont spécialisés dans l'étude de ces questions, ne manquent pas d'être étonnés de voir — lorsque à la tête du ministère de la Guerre se trouve un scientifique comme M. Painlevé — qu'il n'a été fait aucun progrès véritable depuis 1918 en matière de protection et que les appareils de protection que l'on construit aujourd'hui sont exactement les mêmes que ceux en usage il y a huit ans. Tout le monde est d'accord là-dessus, mais personne ne fait rien.

Or, nous ne craignons pas de dire — et nous mesurons toute la gravité d'une telle affirmation : *Nous ne sommes pas protégés contre les gaz asphyxiants.*

Nous ne sommes pas protégés parce que :

1° On oublie que la guerre des gaz, telle que nous l'avons connue, n'a été qu'un jeu d'enfant au regard de ce qui se fera demain ou après-demain en cette matière.

La guerre d'avions et des gaz dominera les conflits armés futurs.

Il faut multiplier par dix l'intensité des offensives que nous avons connues pour avoir une idée approximative de ce que seront les nouvelles offensives chimiques.

La durée de séjour dans les gaz, leur concentration, seront d'un ordre qui passe l'imagination.

Il nous faudrait donc des moyens de protection dix fois plus puissants : ne serait-ce que pour cette raison, le maintien de nos masques de guerre est une absurdité.

Il faudra porter un masque comme on porte un casque.

2° L'action des gaz ne sera plus limitée à la bande étroite qui constitue le front, mais sera étendue en profondeur à toutes les villes, agglomérations, jusqu'à trois et quatre cents kilomètres du point de départ des avions porteurs de bombes à gaz.

De combien de masques dispose-t-on pour la population civile? Vous le saurez quand on vous aura dit qu'il n'est pas sûr qu'on puisse donner un masque à tous les hommes mobilisés.

Si l'on objecte que la mobilisation de nombreuses usines est prévue pour la production en grande quantité de masques de protection, nous ne manquerons pas de répondre qu'aucune de ces usines ne serait en état de livrer des appareils utilisables avant trois mois et que le propre d'une offensive chimique sera d'être foudroyante et massive.

3° Le modèle d'appareils fabriqués pour la constitution des stocks est non seulement insuffisant quant à la puissance et la durée de protection, comme nous l'avons dit plus haut, mais sa constitution même est éminemment critiquable. En effet, un appareil qu'on fabrique en temps de paix pour être utilisé cinq ans ou dix ans plus tard ne saurait être le même que celui qui a été fabriqué en temps de guerre, en vue d'une utilisation immédiate (ce qui a été le cas pour l'appareil actuel).

Un masque contre les gaz renferme, en effet, des éléments périssables et que le temps modifie au point de les rendre unitilisables.

Qu'il nous suffise de dire, pour ne pas entrer dans des

détails techniques, que fabriquer et stocker des masques du modèle actuel, c'est faire quelque chose d'aussi absurde au point de vue de la défense nationale, que fabriquer et stocker des milliers d'automobiles dont les roues seraient garnies de pneumatiques gonflés en escomptant qu'après cinq ans d'immobilité au garage, elles pourraient prendre la route le jour de la mobilisation. Pas une seule de ces voitures ne serait capable de faire un kilomètre parce que pas un seul des pneumatiques ne serait en état de rouler.

C'est là exactement ce qui se passerait pour les masques à gaz qui sont en stock dans les magasins militaires.

Il n'est pas exagéré de dire que 50 pour 100 de ces appareils sont incapables de protéger leur porteur.

4° En admettant même qu'ils soient en bon état, — et ceci est encore plus grave en dépit des assurances officielles qu'on donne à cet égard, — *les masques actuels ne procurent aucune protection contre les arsines et leurs dérivés*, parfaitement connus puisque déjà utilisés durant la précédente guerre.

Nous ne parlons pas de gaz nouveaux dont le secret est plus ou moins bien gardé, pour ne pas entrer dans le domaine de l'hypothèse.

En apportant cette affirmation, l'auteur de ces lignes sait bien qu'il s'expose à voir se renouveler la fameuse assurance qu'il ne manque pas un *bouton de guêtre :* il doute cependant qu'aucun de ceux qui répondront de la sorte demeurent aussi fermes dans leur propos si on les invite à faire sur l'heure un séjour de trente minutes avec un des masques en stock dans une atmosphère spécialement infectée.

On ne manquera pas de dire qu'il est pour le moins inopportun de répandre ces vérités dans le public : nous estimons, au contraire, faire œuvre de bon Français en appelant son attention sur des faits qui impliqueraient de graves responsabilités s'il était toutefois possible de trouver des responsables au sein d'une administration.

XXX.

Monte Casale

La vallée tibérine.

Valle Tiberina ! Quel nom plus suave pour chanter la grâce rêveuse d'une de ces terres où s'étend à jamais l'ombre, toute clarté, du bienheureux petit Pauvre? Large oasis épandue aux deux bords du fleuve Tibre, huileux, limoneux, allongeant sa coulée entre ses haies de peupliers au creux des champs fertiles, quelle puissance de vivre exhalent son col chargé de vignes, ses prés aux herbes drues, ses pentes fourrées de bois et ces hauteurs qui la ceignent d'une couronne de cimes sous le ciel !

Là débouche le couloir de Pieve San Stefano, ici, vers le sud-ouest, la colline d'Anghiari, plus bas, poudroiement blanc. Citta di Castello, puis ce nid d'arbres verts, Caprese, foyer du demi-dieu Michel-Ange, enfin au cœur des bourgs, villages, *case* mirés à l'onde lente, la cité souriante dardant au ciel tours et campaniles, Borgo San Sepolcro (1).

(1) Notons l'origine du nom de Borgo San Sepolcro. D'après une tradition couramment reçue, deux pèlerins revenant de Terre-Sainte, vers le milieu du dixième siècle, édifièrent en ce lieu de la vallée un petit oratoire afin d'y déposer les reliques qu'ils rapportaient du Saint-Sépulcre. Cet oratoire, dit de Saint-Léonard, vit bientôt se grouper, autour de ses murs, des habitations qui ne tardèrent pas à former une petite cité. Le nom de Borgo San Sepolcro, ou, selon l'appellation fréquente, de San Sepolcro, devint ainsi le sien.

Aux retours de l'Alverne, aux heures où il lui plaisait de regagner son ermitage de prédilection, tel Cerbaiolo, tel Monte Casale, cachés dans la montagne, que de fois François ne traversa-t-il cette Valle Tiberina !

*
* *

Ces coteaux, ces montagnes, cette riche plaine, n'est-ce pas l'Ombrie prolongée que nous y retrouvons, encore qu'ils soient aujourd'hui de la province toscane? Les couleurs du ciel y posent presque toujours les nuances de la mansuétude, de la joie pensive, parfois d'une mélancolie où tinte une enveloppante musique de charité. N'en doutons point : l'âme de François est sur cette nature, donnant à toute chose son chant et son esprit. On y avance comme en un sanctuaire ardent de la pleine lumière des cieux. Au long du fleuve, des sentes, la figure endolorie et nimbée nous fait signe. Comment par ailleurs, avant de s'y mêler, n'aimerait-on ce petit peuple de la ville qui, lors des dernières venues du saint, s'empressait au-devant de ses pas, autour de sa personne, l'accueillant, l'acclamant, implorant de lui conseils et bénédictions? Et l'on comprend, au contact de cette campagne amène, certaines pénitences qui dans nos contrées du Nord paraîtraient dénuées de miséricorde, mais que François n'hésitait pas à infliger au nom de l'obéissance, comme en ce jour où, renouvelant l'ordre donné à Rufin, il commanda à frère Ange d'aller à la ville, parfaitement nu, annoncer son arrivée pour le lendemain. Pourtant le bon peuple de Sepolcro n'eut pas à se scandaliser, car avant que le frère n'atteignît la cité, François le rappela, lui promettant le Paradis pour son empressement à courir au-devant de l'humiliation (1).

Mais le passage le plus étonnant de François à travers la ville, ce fut le dernier, alors que, stigmatisé, descendant de l'Alverne, douloureux et meurtri, il apparut sur un baudet, les yeux au ciel, l'âme extasiée. Au moment où il approchait de la ville, nous conte la légende (2), tous ses habitants et ceux des villages d'alentour se portèrent au-devant de lui, tenant des rameaux d'olivier et criant : « Voici le saint !

(1) *Specul. Vitæ*, IIe part., c. XXV.
(2) *Fior.*, IVe considér. sur les stigmates, et II *Cel.*, 98.

Voici le saint ! » Enflammés par la piété, poussés par le désir de le toucher, ils se pressaient autour de lui. Mais lui, s'avançant l'esprit ravi en Dieu, ne ressentait rien de ce qui l'environnait. Chacun pourtant de le bousculer, de tirer sa tunique, d'en couper des morceaux afin de s'en faire des talismans. François continua sa route, peu à peu la foule soucieuse de regagner la ville se détacha de lui, et comme le stigmatisé, qu'accompagnait le doux frère Léon, atteignait une léproserie : « Quand donc arriverons-nous à San Sepolcro? » demanda-t-il, revenant à lui.

Cette contemplation des choses célestes qui veut toute l'âme et l'absorbe jusqu'à la ravir au monde extérieur, quelque chose d'elle erre à toute heure du jour et de la nuit par l'espace et l'austère douceur de cette campagne tibérine. Mélodie continue cheminant à travers les siècles, elle livre à notre vénération la nuance spirituelle que François a laissée planant, ainsi qu'une charité, sur les terres où son pied se posa.

Borgo San Sepolcro.

Mais au sein même de la cité, pour le moins aussi positives, d'autres traces de sa venue attendent le pèlerin qui veut bien les rechercher.

C'est la cathédrale, le *Duomo*, dont les ombres souvent abritèrent sa prière. Cette ancienne église camaldule, du début du onzième siècle, mais fréquemment restaurée depuis, garde intacte la façade romane primitive avec ses trois portails et l'écrin de pierre vide, hélas ! de sa rose.

Puis au long de l'étroite via della Fraternita, exactement au numéro 5, nous découvrons une porte haute au pas de pierre, que couronne un vieux cintre roman et flanquent au mur deux lucarnes grillées. C'est la casa della Fraternita. Non seulement ce seuil nous donne le sentiment de la chose demeurée sauve à travers le temps, mais en lui nous possédons un témoin direct de François à San Sepolcro. A chaque nouvelle venue, les paroles du petit Frère produisaient sur l'esprit des citadins une impression plus vive. Dans son langage d'innocence et de lumière il leur parlait de la pénitence, du salut, de l'amour de Dieu, du détachement des choses humaines. Comme les premiers chrétiens il lui arriva à lui aussi, l'apôtre de la nature et des libres espaces, de se mettre

en quête de retraites closes afin d'y réunir ceux qui l'écoutaient.

La petite maison de la via della Fraternita est une de ces retraites où, bien avant que la Règle fût écrite, le Tiers-Ordre vit s'assembler ses premiers éléments (1). Cet infime foyer de vie franciscaine ne tarda pas d'ailleurs à se développer, et son rayonnement s'étendit à la ville entière, à la campagne, à la bienheureuse vallée tibérine. Ceux qui n'avaient aucun bien y venaient enrichir leur trésor intérieur, ceux qui possédaient avaient à cœur de constituer un pécule destiné à servir les intérêts de la vie spirituelle. Aux hôpitaux, aux églises, aux pauvres, legs et dons étaient ainsi distribués. Il n'est pas jusqu'à cette donation réservée à l'entretien d'un luminaire pour une madone sise auprès du *Duomo* qui ne nous dise avec quel soin se voyait pratiquée, grâce à l'ardent foyer, l'œuvre de la piété et de la charité. Longtemps la petite lampe brûla au pied de l'image sainte, et je ne jurerais pas que nous ne puissions aujourd'hui encore l'y contempler.

Mais les fidèles de François, c'est-à-dire à peu de gens près tous les citoyens de Sepolcro, voulurent mieux que cette chambre. Dès 1213 ils s'entendirent pour le prier d'accepter un terrain où construire un couvent que lui et ses frères habiteraient. Vivement touché par ce geste, François, dit-on, accepta. Mais en quel lieu éleva-t-on l'édifice, voilà ce que les historiens n'ont pu jusqu'à ce jour déterminer. Le Père Agostino de Stroncone (2) et Jacobilli (3), auxquels nous devons nous référer pour tout ce qui est de la chronique franciscaine de San Sepolcro, n'accordent point ici leurs hypothèses. Suivant le premier, c'est hors de la ville qu'on aurait édifié le couvent. Selon Jacobilli, c'est dans l'enceinte même que François en personne décida d'élever la maison actuelle. Un troisième témoignage nous informe que ledit couvent ne fut construit qu'après l'année 1258. C'est l'acte de donation du terrain classé dans les archives de la ville (4). Aussi bien est-il permis de penser que l'édifice aujourd'hui con-

(1) On conserve dans les archives de la ville le règlement de cette Fraternité rédigé d'après les instructions mêmes de saint François.

(2) *Umbria Serafica*, ann. 1219.

(3) *Vite dei Santi dell' Umbria*, t. III, p. XVI, n° 2.

(4) Cf. L. Coleschi, *Storia di Borgo San Sepolcro*, p. 169. éd. Città di Castello, 1856.

servé fut reconstruit sur l'emplacement du premier, lequel se trouvait hors des limites, alors moins étendues, de la cité médiévale.

Le couvent de Francesco, nous le trouvons sur la place du même nom, en bordure d'un jardin public aux proportions modestes, attenant à son église, un charmant édifice gothique dont le portail, dépouillé de sa rose, est la seule beauté.

C'est à l'intérieur de ce sanctuaire que repose le corps du bienheureux Ranieri d'Arezzo, l'ami des premiers compagnons, le confident de frère Masseo. Mais quand nous avons arrêté nos pas devant ces reliques où l'on respire le parfum de la sainteté d'antan, quand, ayant admiré le bel *altare maggiore* en pierre grise du pays, nous longeons la nef et repassons le portail, quelle est donc l'émotion subtile qui soudain retient notre souffle et brouille dans notre regard la paisible vision des choses?

C'est la muette symphonie que d'invisibles lèvres nous jettent de toutes parts, c'est le divin concert de la place Saint-François.

*
* *

Ah! la piazza San Francesco! je crois bien lui devoir l'une des songeries aiguës de ma vie, une authentique minute d'entre ciel et terre!

Certaines places de province, désertes, en retrait de la vie citadine, où l'herbe croît en liberté parce que les pas qui la foulent s'y font rares, m'ont toujours paru semblables à des étangs renversés dont le ciel a pris la place de l'eau et dans la lumière desquels tremble le mirage des réalités que notre œil grossier ne peut percevoir dans une vue précise.

La piazza San Francesco est de celles-là.

J'y suis venu un soir de fin d'octobre, après une journée de fatigue, le regard ébloui par les magnifiques peintures de l'enfant de la ville, de ce Piero della Francesca dont le Palais communal nous conserve, avec celles du *Duomo*, de si fortes œuvres.

Quel accueil discret, amical, que celui de la petite place carrée! Face à San Francesco, une autre église toute simple : *Santa Maddalena della Grazie*, du début du quinzième siècle, sans beauté particulière, mais dont l'humilité fait la séduction et qui porte à son flanc une loggia prédestinée à la détente d'après l'oraison. Gravée sur la pierre, une inscrip-

tion nous apprend le culte des habitants pour la Patronne du lieu, laquelle, lors du tremblement de terre de 1917, exauça leurs prières et les maintint sains et saufs.

Entre la paroi de San Francesco toute noircie par le temps et la blancheur de l'aimable *chiesina* s'immobilise le *giardinetto* de la place. De maigres arbres, des arbres de solitude citadine tendent un muscle débile vers le ciel, sapins et platanes, un pauvre palmier, des gazons. Jardin que fane octobre et dont l'air d'abandon rend plus sensible le visage. Au fond, un haut mur de clôture que perce sur son extrémité gauche une porte arquée, mur claustral d'une maison taciturne, formant angle sur sa droite avec celui de l'orphelinat, « l'Orfanotrofio Maschile Franceschi Marino », et montrant à ses pieds une fontaine. Au delà de ce mur, que veillent en sentinelles des arbres pareils à ceux de la place, un autre jardin se devine, frère de celui-ci, noyé d'un égal silence, d'où grimpent les lauriers-roses que je vois s'épandre à sa crête. Oh! les beaux lauriers, éclatants de leur carmin tendre parmi ces feuillages à l'agonie, épanouis comme un bouquet de feu d'artifice, têtes retombantes à l'extrémité de leurs longues tiges, affligées, saignantes! Eux aussi l'automne les touche, et leurs feuilles une à une s'en vont rejoindre celles que je vois à terre desséchées, ou flottantes à la surface de la fontaine, pourrissant dans l'eau sans mouvement.

Immense et léger, le silence étend sur cette nature morte sa paralysie. Pour qui sait dérober aux choses une parcelle de leur âme, quel sentiment d'éternité, quel enseignement de notre destinée s'en dégage! Pareil silence se peut-il troubler jamais? Prélude, accord anticipé avec la solitude que je verrai demain.

Pourtant, un lappement essoufflé... un chien, surgi on ne sait d'où, se désaltère. Puis, sous l'arcade délabrée apparaît un vieillard. Son bâton rythme sa marche. Du regard je le suis descendant la pente douce, tandis qu'un murmure sourd de Santa Maria della Grazie. Ce sont, sur le porche, trois chanoines s'entretenant du ton dont on soupire une mélopée. Un peu plus loin s'ouvre un seuil. Une servante en sort un balai à la main. Nonchalamment la voici, dispersant la jonchée des feuilles mortes. Enfin, sans plus de hâte arrive de la place Garibaldi un homme entre deux âges. Celui-là, le regard perdu, tel François sur son ânon, pousse

une brouette chargée de pulpes de raisins. Et c'est là toute la vie de la place.

Adossé à l'un des maigres arbres, longtemps j'ai observé ces formes d'un autre monde. Une brise à peine sensible, la fraîcheur des soirs d'octobre se répandait dans l'air. Pourtant, pas un souffle ne remuait, pas une vibration qui ne participât des mouvements de l'esprit plus que de la réalité du monde extérieur. Ame lisse, eau plane que nul contact ne ride, et sur laquelle on ne sait quelle réserve empêche que nous nous penchions pour y surprendre l'écho des voix lointaines, le cercle indéfini de l'onde où plonge notre être. Et sur tout cela l'eau renversée du ciel où ne se réfléchit plus que la pensée de l'incommensurable.

Monte Casale.

Au lendemain de ce beau soir, de bon matin j'ai passé la Porta Romana dans la direction de la montagne. Déjà la sérénité de la veille n'était plus que souvenir. Dans l'espace s'irisait une lumière de perle.

Durant les deux heures du trajet de la ville à l'ermitage, la montée est constante. Aussi notre esprit a-t-il tout loisir pour commenter avant la lettre l'histoire et la légende du lieu qui l'appelle. Pour ma part, alors que j'avançais parmi les vergers que désaltèrent les eaux chantantes de l'Afra, l'un des innombrables ruisseaux que la montagne jette au Tibre, tandis que je gravissais les courbes de la route au flanc des hauteurs plantées de pins, j'imaginais François gagnant *l'eremo* depuis le jour de 1213 où pour la première fois il le vint occuper jusqu'à celui de 1224 où il lui dit adieu. Vraisemblablement il n'en approchait point le cœur léger de son habituelle allégresse. Le plus souvent c'est au retour de l'Alverne qu'il s'y rendait. Et pour lui l'Alverne était par excellence la solitude de la pénitence et de la mortification. Le ciel gris sous lequel je marchais me parut par cette matinée en harmonie avec ces dispositions spirituelles du Père Séraphique et je m'en réjouis comme d'une nuance de bienveillant accueil.

Chemin faisant, je laissai donc le champ libre aux caprices de l'imagination et du souvenir. Et sur la frange des nuages, à travers la mélancolie ténue de l'espace, je crus surprendre,

suavement balancée, une tête aux traits charitables et fins, la tête de frère Ange, dans l'heure où sous ce même ciel il s'en vint prier François de le prendre avec lui. « Mon Père, suppliait-il, je voudrais tant devenir l'un de vos frères ! » Mais à ce jeune gentilhomme de qui l'extérieur se montrait soigné et les manières d'une rare distinction, François, quelque peu effrayé, répondait : « Mon fils, tu es un jeune homme délicat et de noble naissance. Comment supporterais-tu notre rude et pauvre vie ! » Pourtant, l'adolescent de répliquer : « N'êtes-vous donc pas des hommes, tout comme je suis moi-même? Alors, puisque vous supportez cette existence, pourquoi, Dieu aidant, ne la supporterais-je pas à mon tour? » Ces simples mots touchèrent le cœur de François. Sans plus tarder, il le reçut dans l'Ordre, et, le bénissant, lui donna le doux nom de frère Ange. Pour celui-ci, sa vertu se prouva si constante que bientôt François l'institua gardien de Monte Casale (1).

Enviable jeune homme qui, ayant trouvé le petit Pauvre, ne le quitta plus, très édifiant frère Ange qui, d'instinct, comprenant le prix de l'obéissance pour l'obéissance, s'empressa, selon l'ordre donné par François, de planter en terre un chou tête renversée, avec quelle mélancolie ne m'a-t-elle pas souri, au ciel de cette matinée d'automne, votre figure humble et pure, à moi, pauvre pécheur plein d'orgueil !

Ce chemin qui monte nous crée à plusieurs reprises l'illusion de la montagne. On se croit soudain proche du but, et nous atteignons seulement l'extrémité d'un de ces lacets qui à l'altitude multiplient la distance. La dernière montée se fait au milieu des chênes, des pins, des châtaigniers, de cette flore nombreuse que nous livrent les pentes alpestres de la Suisse moyenne. Sur ces hauteurs l'automne accuse des traits plus nets que dans la plaine. Les rouges, les ocres cendreux, les rouilles dont il les tache à profusion confèrent à cette nature une beauté rude et forte qui n'exclut point la magie des nuances.

Soudain voici trois croix ! Sont-elles le signe du seuil enfin conquis? Non pas ! Leur seule mission est de rappeler l'emplacement d'un ancien cloître bénédictin. Mais quand, à un

(1) *Fior.*, XXVI, 3-6. On ne doit pas confondre ce frère Ange de Borgo San Sepolcro, mort avant 1228, avec frère Ange de Tancrède de Rieti qui fut, ainsi que frère Égide, l'un des compagnons le plus longtemps survivants à François. Cf. à ce propos le *Specul. Perfectionis* édité par Paul Sabatier, p. 127, note 1.

nouveau détour, nous apercevons de petits murs blancs surplombant le roc abrupt et des toits d'ardoise que veillent de hauts cyprès, nous ne doutons plus que ce soit là. L'ermitage est devant nous.

Un sentier descendu, un escalier de pierre gravi, voici un huis de bois dont je secoue la sonnette.

Le Père capucin qui m'ouvre est l'amabilité même. Son sourire éclaire ses lunettes et sa barbe. Sa bienvenue s'égaye de ces mots qui sont comme les fleurs naturelles du langage italien. Me voyant fatigué, il me conduit à une chambre minuscule où deux verres de marsala me redonnent sang et muscles. Cette chambrette gracieuse et propre, c'est la bibliothèque. A peine l'ai-je saluée qu'un second Père nous rejoint. Sa langue mêlée de dialecte ne m'est pas toujours saisissable, mais sa courtoisie égale celle de son frère que j'apprends être le Père gardien du lieu.

C'est par cet accueillant studio, où je demande à me reposer un moment, que je fais connaissance avec le couvent. Par sa vitre en hublot j'inspecte ce qu'on aperçoit de la pieuse maison, puis de nouveau je promène mon regard autour de la chambre. Sur trois des parois de pierre rayonnent des casiers de livres, au centre une table où je m'accoude, enfin, au long du panneau libre, un crucifix, les portraits des papes Léon XIII et Pie X, un buffet où repose, entre un petit fichier, un pèse-lettre et trois lampes, un globe sous lequel Jésus enfant montre un crâne de sucre. Mais bientôt la porte s'ouvre, c'est l'aimable Père gardien qui me convie à la visite du couvent.

* * *

L'histoire de Monte Casale est comme celle des gens heureux. Peu après l'an mille on ne relevait guère sur le lieu que les ruines d'un castel. Au début du siècle suivant, tout proche de ces restes, s'éleva un pauvre asile de pèlerins dit S. Maria di Monte Casale, destiné aux malheureux et aux infirmes qui voyageaient à pied dans la direction de Rome. Peut-être François allant à la Verna ou regagnant Assise y était-il passé avant de recevoir cette solitude dont les grands chênes, les bois sauvages, les rochers et les eaux vives ne pouvaient que l'enchanter. C'est l'évêque de Città di Castello,

le seigneur Giovanni, qui lui en fit donation en 1213 (1).

Tout d'abord les frères n'eurent pour asile que les grottes naturelles creusées dans les roches par l'eau des pluies ou celle des sources. Puis ce furent les huttes édifiées de la manière que l'on sait. Pourtant, dès le milieu du treizième siècle, François n'étant plus là pour entretenir au cœur des frères le zèle premier du détachement, les solitaires de la montagne cédèrent peu à peu à la tentation qui les rappelait au milieu du monde. Quand, en l'an 1267, mourut frate Agnello, le dernier des frères mineurs de ce premier noyau, c'est à la piété des tertiaires qu'échut la garde de l'ermitage. Ceux-ci ne s'y établirent pourtant qu'au mois de juin 1269 (2), alors que les mineurs, pour la plupart, habitaient depuis une dizaine d'années déjà le couvent édifié dès 1257 à Borgo San Sepolcro.

Contrairement au dire de Wadding, jamais les conventuels ne résidèrent à Monte Casale (3). Mais à partir de 1531, c'est-à-dire au moment où les frères du troisième ordre s'en retirèrent, les capucins, à titre provisoire pendant cinq années, en vertu d'une concession, définitive dans la suite, en devinrent les seuls occupants. Ce que confirma, le 6 octobre 1540, l'évêque de Città di Castello, à charge pour les Pères de lui offrir, le 1er septembre de chaque année, une livre de cire (4).

C'est à leurs mains que se trouve confiée actuellement encore la destinée de l'alpestre ermitage. Et le pèlerin qui vient frapper à leur porte ne saurait que s'en louer, car l'accueil qui lui est réservé s'y montre à tous égards digne de leur tradition et du Père Séraphique.

*
* *

En pourrait-il être autrement? A vivre en pareille solitude, au flanc de ces hauteurs si précieusement gardées des tribulations d'en bas, et, plus encore parmi la lumière des faits merveilleux dont toute chose ici fut témoin, comment

(1) Cf. P. Augustin de Stroncone, *Umbria Seraf.*, ann. 1213.. P. Giustino de Sansepolcro. *Relazione dell' antico santuario di Monte Casale*, Florence, 1901, p. 4.

(2) Cf. Tommaso Nediani, *Montecasale*, Firenze, 1915, p. 44-47.

(3) *Ibid.*, p. 47-49. Deux documents édités par l'auteur en portent témoignage.

(4) *Ibid.*, p. 50.

les cœurs ne resteraient-ils pas imprégnés par cette fraîcheur qui demeure l'un des traits purs entre tous de l'âme franciscaine? Saint Antoine, saint Bonaventure, Fra Ranieri, Jacopone da Todi, tant d'autres, des meilleurs, y montèrent afin de s'y repaître de silence, de paix et d'extase.

A la suite de ces hautes figures, franchissons, nous autres, lourds de nos vains scepticismes, le seuil étroit et lumineux.

*
* *

Cette porte de bois à laquelle j'ai frappé, qu'elle est attirante au haut de ses marches et de sa mince plate-forme, appuyée aux dalles où jamais, dirait-on, ne se pose d'autre pas que celui du silence !

C'est là qu'au tout premier temps le petit Pauvre accueillit trois pèlerins pour lesquels l'équité nous commande l'indulgence, je veux dire trois brigands dont le cœur était moins méchant peut-être que les méfaits.

Qui n'a lu l'histoire de cet accueil? Et qui blâmerait frère Ange de son émoi le jour que, découvrant sur le seuil les trois malandrins dont le seul nom répandait la terreur, il les voulut chasser alors qu'ils demandaient à manger? « Comment ! Assassins cruels et vils, il ne vous suffit pas de dépouiller autrui du fruit de ses peines ! Il vous faut pousser la honte jusqu'à quémander les aumônes dont vivent les serviteurs du Christ ! Vous, si indignes de la terre qui vous porte ! Vous, qui méprisez les hommes et jusqu'au Dieu qui vous a créés ! Allez ! Allez-vous-en à vos affaires, et jamais plus n'approchez de cette porte ! » Or, dans le moment même que les larons, s'éloignant de l'ermitage, se répandaient en fureur et en malédictions, François, par une autre voie, y remontait portant avec un de ses compagnons un sac de pain et une bouteille de vin : l'aubaine que venait de leur faire une âme charitable.

Sur-le-champ, Ange, le gardien, lui conta l'aventure dont il était tout chaud. Mais, à sa grande surprise, il n'entend de la bouche de François que vertes paroles réprouvant sans ménagement tant de violence et d'impiété. La douceur de la compassion n'est-elle point pour l'âme des pécheurs d'un prix plus efficace que les reproches et les injures? Le Christ lui-même, le Maître de qui nous avons juré d'observer la loi, ne nous enseigne-t-il pas que ceux qui ont besoin du méde-

cin, ce sont les malades et non les valides, et encore, que ce ne sont pas les justes qu'il est venu appeler, mais les pécheurs? « Donc, ordonne François, puisque tu as agi contre la charité et contre l'exemple de Jésus-Christ, j'exige, au nom de la sainte obéissance, que tu prennes aussitôt ce sac plein de pain et cette bouteille de vin, et que scrupuleusement tu courres par monts et vallées à la recherche desdits brigands, et cela jusqu'à ce que tu les retrouves! Alors tu leur offriras de ma part ce pain et ce vin. Après quoi, t'étant agenouillé devant eux, tu confesseras humblement ton repentir pour tant d'outrages et de dureté! Puis, de ma part encore, tu les prieras qu'ils s'abstiennent désormais de faire le mal, et qu'ils craignent Dieu, et qu'ils laissent en paix leur prochain. Enfin tu leur déclareras que s'ils font cela, je leur promets de pourvoir désormais aux besoins de leurs corps. Pour toi, leur ayant dit ces choses humblement, tu reviendras ici! »

Aussitôt dit, François se met en prière, tandis que frère Ange s'éloigne. Il implore la charité divine au bénéfice des trois brigands, il la supplie d'ouvrir leurs cœurs au repentir.

Un peu plus tard, comme ceux-ci achevaient d'absorber les aumônes que leur envoyait François, leur langage changea soudain de ton : « Tout de même, se prirent-ils à penser, l'enfer ne nous réserve-t-il point de durs tourments à nous qui allons par monts et par vaux dépouillant, blessant, tuant nos semblables? Est-il possible que, parmi tant de crimes affreux, la crainte de Dieu ni le remords de conscience ne nous touchent? Comment donc ce saint frère, accouru pour nous rejoindre, peut-il s'accuser si humblement devant nous des quelques mots trop justes par quoi il nous a reproché notre vie criminelle? Comment, outre cela, nous apporte-t-il la promesse généreuse de ce saint père en nous offrant le pain et le vin de la charité? En vérité, ceux-là sont bien des saints du bon Dieu, et qui se montrent vraiment dignes de la patrie céleste! Nous, au contraire, enfants de la perdition éternelle, chaque jour, pour prix de nos crimes hideux, nous accumulons sur nos têtes des flammes vengeresses. Qui sait si, en fin de compte, nous pourrons obtenir la miséricorde de Dieu? » L'un d'eux parlant de la sorte, les deux autres demandèrent : « Qu'est-ce donc qu'il convient que nous fassions? » Le premier continua : « Allons à François! Si lui-même nous affirme en conscience

que Dieu veuille bien se montrer miséricordieux pour nos péchés, nous ferons alors tout ce qu'il nous prescrira, afin de délivrer nos âmes de l'abîme éternel ! »

Les trois brigands, tombant d'accord, remontèrent aussitôt à l'ermitage. Là, ayant trouvé François : « Père ! à cause de nos innombrables péchés, nous redoutons de ne pas obtenir miséricorde de Dieu. Mais si toi, saint père, tu as confiance en cette miséricorde, nous sommes prêts à faire pénitence et à t'obéir en tout ce que tu nous commanderas ! »

François, avec bonté et tendresse, de les rassurer alors par maints exemples persuasifs. « Comment serait-il permis de désespérer de la grâce de Dieu? » Il leur promet de travailler à l'obtenir, il leur enseigne avec quelle magnificence la miséricorde du ciel déborde les limites de nos péchés, même alors que ceux-ci nous paraissent infinis, et comment, ainsi que l'attestent l'Évangile et saint Paul, le Christ est venu en ce monde pour le rachat des pécheurs.

C'est ainsi que touchés par la parole du petit Pauvre, dispensatrice de lumière et de grâce, les trois brigands s'avouèrent vaincus, renoncèrent au monde, puis, reçus dans l'Ordre, s'attachèrent à lui tant par l'âme que par l'habit (1).

Aussi bien ces trois brigands ne sont-ils point des personnages imaginaires. Leurs mauvaises têtes, métamorphosées par la grâce, ne se sont pas évanouies parmi les brumes de la légende. Elles demeurent ici, soigneusement conservées dans le trésor du lieu.

Ce trésor, il repose au saint des saints du couvent, parmi la chapelle et dans la grotte que n'a point quittées l'âme du petit Pauvre. La chapelle ! pitoyable chambre où il n'est vraiment place que pour le cœur habité de Dieu ! un misérable autel avec une Vierge à l'Enfant, pièce de bois indigente qu'entoure notre vénération, puisque François la serra entre ses mains, sur sa poitrine, le jour où, de l'oratoire du castel en ruines, il la transporta dans ce réduit. Mieux ! il plut à l'Esprit de l'illuminer d'une faveur singulière, et Celano nous en livre témoignage. On sait quelle dévotion François portait à tout objet touchant les choses divines. Ainsi, certain jour pria-t-il ses frères de recueillir les reliques d'une église abandonnée, puis de les apporter à Monte Casale

(1) Cf. *Fior.*, XXVI. — *Spec. Perfect.*, c. 66. — *Actus*, c. 29.

afin qu'on leur rendît le culte dont elles étaient depuis trop longtemps privées. Or, à ce moment même, le hasard voulut qu'il fût appelé hors du couvent. Les frères, oubliant aussitôt l'ordre de leur Père, ne se soucièrent aucunement des reliques ; mais, quelle ne fut point leur stupeur un jour que, selon la coutume avant la célébration de la messe, ils enlevaient la couverture de l'autel? Répandant un parfum plein de suavité, les reliques, — des ossements en parfait état de conservation — reposaient sur l'autel. Quand François, de retour, s'enquit de la fidélité avec laquelle on avait exécuté ses prescriptions, les frères confessèrent leur manquement à l'obéissance. Après une pénitence, il leur pardonna non sans s'écrier : « Béni soit le Seigneur mon Dieu qui a lui-même accompli ce que vous auriez dû faire (1) ! »

Mais voici le cœur du sanctuaire, la retraite où nul mouvement extérieur ne troublait la communion de François avec son Maître. Creusé à même le roc, ajouré par une mauvaise lucarne, tel est le retrait où il abrita son oraison et son maigre sommeil. Au travers des demi-ténèbres, il est peu aisé d'examiner la plupart des objets qui la parent, telle cette belle tête de Christ affligé qu'il apporta ici encore de la chapelle ruinée. Ce qui saisit dès le seuil, ce n'est aucun détail, mais la physionomie de l'obscur boyau, l'atmosphère d'amour dans le dénuement, réalisée selon la plus rude volonté. Contrairement à tant d'autres retraites, on a le sentiment qu'ici nulle main ne s'est aventurée à changer l'aspect primitif. Nous sommes au sein même du domaine selon l'esprit ; la personne du petit Pauvre nous prend à elle, nous étreint.

Ce premier émoi apaisé, notre regard cherche à percer l'ombre. Il s'arrête au flanc du roc. Une entaille à laquelle on accède par six marches, une lézarde où un corps humain de taille modeste pourrait, avec l'attention voulue, pour ne s'y point briser le front, se couler et demeurer immobile tel qu'un fossile empreint à la pierre. C'est la couche de François. Ainsi qu'en la plupart des ermitages, un morceau de bois à la place de la tête.

Devant pareil spectacle est-il besoin d'imagination pour se représenter le sommeil d'un authentique saint? Au cœur de qui n'est point fermé à toute pitié, un frisson pénètre. Après cela que demander encore au trésor du lieu?

(1) *II Cel.*, 202.

La tunique du vénérable Ranieri semble peu de chose en vérité, le vase de verre, le calice et la patène de saint Bonaventure nous laissent sans grande émotion. Je considère avec plus d'intérêt les reliques qu'enferme la troisième petite armoire fichée à même la paroi : deux crânes aux fronts bombés, aux cavités sinistres, — un autre demeure caché sous l'autel, — les crânes des brigands convertis par François. Ces restes empruntent au lieu un sens si clair ! Entre eux et la couche de pierre ne saisit-on pas aussitôt le lien de fraternité conforme au vœu du petit Frère?

Auprès de ce pathétique retrait tout n'est plus que jeu de l'esprit aux prises avec les tendres appels de la Grâce. Voici ces chambrettes enfantines que sont, au long du cloître, les cellules. De ses propres mains François en édifia cinq. Ce sont les cellules attenantes à la gauche du chœur. La première abrita saint Bonaventure, en 1285 notamment, quand il composa sa *Vie* de saint François. Dans la seconde habita saint Antoine de Padoue. On chercherait vainement trace du moindre confort dans ces dés resserrés. Tout de même les cénobites qui s'y enfermaient avaient loisir d'étendre leur corps sur trois planches. Nous voyons même sous la vitre des deux panneaux suspendus au mur la couverture dont ils pouvaient, la nuit, vêtir leurs membres. Ces pelures n'étaient certes pas de luxe, mais combien plus impitoyable le roc nu de François !

Des choses pleines de grâce? Comment nommer différemment le *chiostrino*, le jardin du chou, la source des brigands?

Ce *chiostrino*, sur quoi donne le seuil de la chapelle et qui lui-même ouvre sur la route et la montagne, quel jouet plus délicat dans sa rudesse inventerait la sensiblité d'un garçonnet à l'esprit brûlant de poésie? Une courette carrée, de petits toits aux tuiles plates, sur deux faces deux minuscules galeries, au long des parois une trentaine d'images genre Épinal contant, à l'usage de l'enfance, dirait-on, des épisodes de la vie du petit Frère, puis, au centre, le puits habituel autour duquel des ports roses et roux épanouissent leurs fleurs vives, un puits de pierre plâtrée sur la margelle de quoi se pose le seau d'étain, chaîne pendante, toujours prêt à plonger dans l'eau « chaste, limpide, et précieuse ». La lumière du ciel tombe drue sur l'enclos, mais quelle tendresse n'y déverse-t-elle point ! Miroir d'innocence, indicible ri-

chesse de la nudité originelle, cette courette infime est ciel et source, et l'haleine qu'on y respire s'y fait plus vaste que le souffle des plus vastes espaces. Pour le dire, pour le chanter, pauvre voix que la nôtre ! Quelles litanies il y faudrait et quel poète qui n'est pas de chez nous !

La fontaine des brigands, si toutefois nous devons l'identifier avec celle que l'on découvre à quelques mètres de la fameuse porte, n'offre nul attrait spécial. C'est une vasque rudimentaire enfoncée dans la roche et telle qu'on en voit par toutes les campagnes.

Et le jardin du Chou ! Le lieu de l'épreuve où le Père Séraphique aimait à voir, non pas seulement Ange de San Sepolcro, mais ses autres jeunes frères planter le vert légume racine en l'air et tête en bas ! Une inscription le rappelle à qui risquerait de l'oublier. Mais que sont-ils devenus les beaux choux? L'histoire ne nous le dit pas. Sans doute ont-ils repris avec le temps leur position normale et engendré des générations de gros légumes au sein de la claie protectrice. Le jardinet mesure bien deux mètres carrés. Ce verger de poche nous attendrirait volontiers tant nous le voyons selon l'esprit de son maître. Au moment où je m'y arrête, un âne pacifique mâche, tout contre, des herbes savoureuses.

Un peu plus tard, guidé par le Père gardien, à travers un petit bois que dorait de son feu mourant la caresse de l'automne, j'ai descendu le sentier du *Sasso Spicco*, « la pierre pointue ». Bois délicieusement frais, étincelant malgré ses châtaigniers et ses chênes d'une lumière subtile, dont les ramures tranquilles semblent porter les ailes du silence. On descend la pente raide, on plonge, le cerveau doucement grisé, au cœur de la gorge sylvestre jusqu'au point où le sentier se redressant côtoie un petit mur de pierre. Une nouvelle fontaine où certains veulent situer, et non là-haut, la source des brigands... Que nous importe, alors que dans ces lieux c'est l'atmosphère entière qui nous parle de François? Mais soudain surgit au-dessus de nos têtes une roche géante. Cette masse énorme, étendue en hémicycle sur une longueur de cent mètres et plus, dresse un impressionnant « à pic » sur la gorge de l'Afra. Le Père et moi suivons le sentier qui, creusé à sa pierre, borde l'abîme. Des grappes de lierre, des mousses, des lichens s'agrippent au roc. Et bientôt voici la claire lumière d'une cascade, un saut d'une soixantaine de mètres que l'onde aérienne franchit sans précipitation.

L'hiver, la fine chevelure devient torrent, et son chant mugissement. Mais, à évoquer les traits sauvages des antres de la Verna, quel visage de paix libérée livre cette eau tombante ! Après les sombres images de la Passion revécues aux ténèbres du mont Alverne, quel baume l'âme du stigmatisé n'en dut-elle pas connaître ! Là, le concert des oiseaux l'emportait au sein de l'espace, là, sa pensée, fécondée par la souffrance, connaissait l'étape où se retremper à des lumières plus tendres, et c'est au pied de ce roc, au creux d'une de ces grottes naturelles qui déjà avaient abrité la contemplation de maints solitaires, qu'il se prit à méditer la Règle dont il devait léguer la substance à ses frères du Tiers-Ordre.

Aujourd'hui, ce lieu prédestiné à la sanctification de tant d'âmes choisies, ce sont les animaux aimés de François qui viennent y chercher asile et s'y désaltérer. Ce sont aussi ces autres animaux si dénués de grâce, les hommes, spécialement ces touristes si parfaitement sots qui, au jour de fête, s'en viennent inscrire sur ces pierres leurs vains noms.

*
* *

Deux pères et un frère lai, tel est le personnel au grand complet du couvent de Monte Casale, véritable ermitage selon le vœu du Père Séraphique. Je contemple avec respect mes trois hôtes, tandis que je me trouve assis au milieu d'eux dans l'humble réfectoire. D'abord les deux Pères qui m'ont accueilli, le gardien toute affabilité à la gauche de qui j'ai pris place, le moine au visage également aimable mais quelque peu tourmenté qui nous a rejoints dans la bibliothèque, enfin le frère lai, un petit vieillard aux yeux très noirs, à la barbe toute blanche, stricte image des Pères du désert. Entre les murs dénudés que baigne la lumière des deux lucarnes, face à la table sans nappe et sans serviette, devant un couvert d'une simplicité rustique, de quelle joie n'ai-je pas mangé le repas des chers moines !

Le *benedicite* prononcé, ils me gratifient chacun d'un sourire discret et d'un *buon appetito* fraternel. Le second Père lit un chapitre de la Règle, puis, après de délicates paroles de bienvenue du gardien, la conversation s'engage. Laideurs de l'actuelle civilisation, ermitages que je viens de visiter, vie conventuelle, les sujets les plus divers nous sollicitent.

Le plus âgé des Pères, malgré son évidente austérité, secoue dans une discrète lumière de gaieté l'ombre tourmentée qu'il avait montrée à la première minute. Le frère lai se contente d'approuver ou de se taire. Le Père gardien, lui, conduit sur le mode amical des propos allègres.

Le bouillon absorbé, puis un *brodo* fortement nourri de pâtes, se succèdent dans mon assiette deux morceaux de bœuf bouilli, des choux, des noix et une pomme. Mais ce n'est pas tout, le Père Séraphique, au cours de ce repas, permet un miracle en ma faveur ! S'il est un mets dont le seul nom hérissa toujours mon estomac d'horreur, c'est le légume auquel tant de gourmets trouvent leur délectation, je veux parler de ces courgettes que les Italiens nomment des *zucchini* et dont l'amertume reste pour moi plus âcre que celle de l'ipéca. J'étais, certes ! bien loin d'y songer quand je vis, au milieu du repas, l'aimable Père gardien se diriger vers un guichet scellé au mur. « Je désire, me dit-il du ton dont un bon père annonce une gâterie à son enfant, je désire vous offrir une chose succulente réservée tout exprès pour l'hôte qui nous ferait la grâce de manger avec nous. » Un éclair du ciel me traversa-t-il en signe d'avertissement? Avec empressement, je priai mon hôte de n'en rien faire... Inutile protestation ! La main plongée dans la cachette, il en retirait déjà un plantureux *zucchini* qui bientôt s'arrondissait au cœur de son assiette. « En vérité, je ne puis ! — Non pas, non pas ! sourit le Père, ce *zucchini* est votre bien ! — Alors un morceau, un *pezzettino*, me suffira amplement ! » Vaine prière ! Le Père, impitoyable et charmant, du geste qui commande l'obéissance, me signifiait qu'il ne me tiendrait quitte qu'après la dernière bouchée. Ramassant alors mon courage et ma foi, une légère sudation au front, je fixai du regard le légume qui, sur tant de malédictions de ma bouche, prenait une affreuse revanche, et de toute mon ardeur je conjurai le Père Séraphique : « Très cher saint François ! c'est sans doute un miracle bien indigne de ton pouvoir que j'implore de toi, mais pour ton infinie charité il n'est pas de petites causes. Aussi, sans que je manque à la pudeur qu'on doit à ses hôtes, sans que le cœur me lève, fais que j'absorbe ce *zucchini* jusqu'à la dernière tranche !... »

Ce n'est jamais en vain qu'on supplie le saint toute miséricorde. Sans que le bon Père gardien ait surpris, je crois, la moindre résistance de mon palais, en moins de cinq minutes,

le gros *zucchini*, blindé d'une épaisse couche de sel, glissait tout entier au tréfonds de mon estomac. Que le Père apprenne aujourd'hui ce détail providentiel et qu'il juge par là de l'édification nouvelle dont il fut pour son hôte l'inconscient moyen !

*
* *

Avant de m'éloigner, je suis revenu à la touchante bibliothèque. Je m'y suis enfermé seul pendant une nouvelle heure. J'y ai flâné, rêvé, rédigé des notes. Puis de cette véritable librairie pour cénobites j'ai feuilleté quelques-uns des volumes si proprement rangés aux rayons des casiers. Nul livre de prix, nul document rare, mais des ouvrages courants, exclusivement franciscains où de pauvres capucins perdus dans la montagne trouvent de quoi alimenter leur méditation durant les longues heures que leur fait l'hiver farouche de ces hauteurs.

Seul, je me suis hasardé d'un pas retenu à travers les cloîtres resserrés, au chœur de la chapelle, parmi la grotte du Poverello, afin d'attacher une fois encore mon regard à la couche de pierre, puis j'ai repassé la porte des brigands, bu à l'eau de la source, salué de nouveau le jardin du Chou, attendant pour partir que le jour fût avancé.

N'est-il pas bon que nous choisissions, selon les lieux, l'heure où nous les quittons? Le souvenir que nous emportons en demeure à jamais nuancé. C'est le trahir d'avance que de n'y point songer.

Ce jour gris où j'ai fait l'ascension du Monte Casale, je désirais qu'il me laissât du couvent une image peu à peu reculée dans la brume.

Quand je jugeai l'heure venue, je pris congé de mes hôtes. Le vieux frère lai, occupé quelque part aux travaux de sa condition, ne reparut point. Mais les deux Pères me congratulèrent avec bonté. Le gardien m'accompagna seul jusqu'au seuil, non celui des brigands, mais de la chapelle, le plus haut de l'enclos. Ainsi ai-je revu le divin préau orné de ses pots fleuris et de son puits blanc. Après un dernier serrement de mains, un moment encore, debout sur la porte, mon hôte d'un geste fraternel m'a adressé son adieu. Puis la demeure est rentrée dans le silence, et je suis resté une longue minute les yeux rivés à cette entrée que je ne faisais que découvrir.

Une courte impasse branchée sur la route, deux haies de hauts cyprès sur ses bords, l'une plantée à l'intérieur du mur d'enceinte, l'autre montant de la terre libre, puis la façade percée de deux portes basses sous les ailes repliées de son toit. Hangar, hutte montagnarde, *casolare*, comme disent les gens du pays? Oui, sans doute, mais avant tout façade d'ermitage pauvre. De ces deux portes l'une est murée. Mais ainsi proches, ne semblent-elles pas deux yeux de silence au visage de pierre que baignent l'infini du ciel et la vapeur montante du soir? Combien m'est chère la pensée que cette porte évangélique soit celle où j'ai posé mon dernier pas alors que je laissai l'heureux couvent!

Longtemps je l'ai regardé, et si attentivement que j'en pourrais redire, mieux encore que le détail, la nuance d'âme! Mais il m'a bien fallu redescendre. Je n'ai plus fait qu'une dernière halte, au coude de la route d'où l'on rassemble si franchement sous le regard la pente, les murs, les toits parmi leur bouquet d'arbres et le cirque puissant des rocs étagés.

Puis la belle campagne tibérine m'est réapparue, mélancolique de brume vespérale. Au ciel, où défaillait le jour, mes yeux ont suivi ces vagues gestes de départ que nouent et dénouent les vapeurs glissantes du crépuscule. C'est en vain qu'à plus d'une reprise j'ai cherché dans l'horizon noyé la tache grise de Monte Casale. C'est dans cette mort des choses que j'ai retrouvé la ville et repassé la Porta Romana.

Quoi! un peu plus d'une heure, et brusquement, cette face nouvelle de la vie substituée à celle d'en haut! Les hommes en troupeau, même inoffensifs comme ceux de cette cité réduite, au lieu de la rare petite trinité d'entre ciel et terre! Pitié du temps qui fuit, misère de notre instabilité! A ces contrastes dont la tyrannie quotidienne nous afflige, n'est-il donc point de transition?

En cette fin de journée un dernier bienfait m'attendait. Au jardin baigné de paix de la place Saint-François, loin des gens de la rue, je suis venu prolonger le silence de Monte Casale.

Edouard Schneider.

La Vie turbulente de Camille Desmoulins [1]

CHAPITRE XV

Au palais de Lamoignon.

Après avoir fait remettre à Lucile ces gages de victoire, Camille, avec une troupe de Cordeliers fidèles, se rendit à la salle du Manège, aux Feuillants. Depuis le matin, l'Assemblée était en séance. Les députés se pouvaient compter dans l'amphithéâtre. Sur 750, 290 à peine étaient présents. Ceux du côté droit et du centre n'étaient pas venus siéger par lâcheté ; les autres paraissaient terrorisés et ne quittaient pas des yeux la foule grondante des tribunes.

Qui allait-on choisir pour remplacer les ministres de Louis XVI? Les amis de Roland et de Brissot détenaient la majorité dans l'Assemblée, mais Camille Desmoulins et les autres partisans de Danton avaient pour eux, avec la Commune de Paris, le public menaçant des tribunes, les sectionnaires et les fédérés qui veillaient en armes aux portes du Manège. La peur s'empara des députés. De leur faiblesse, Desmoulins et Fréron, Fabre d'Églantine et quelques membres influents de la Commune profitèrent. Ils passaient, dans les groupes, quêtant des adhésions. Camille gagna

(1) Copyright 1927 by librairie Plon. Cf. *la Revue Universelle* des 15 août, 1er et 15 septembre 1927.

celle de Lebrun, son ancien camarade de collège. Il vit Vergniaud, qu'il n'avait jamais attaqué dans ses feuilles ; Barbaroux, qu'il avait reçu à sa table. Fabre s'entremit auprès de Brissot, que Desmoulins ne pouvait aborder : « Des patriotes veulent porter Danton au ministère, vous opposez-vous à sa nomination? » Brissot présenta les mains aux chaînes qu'on lui tendait : « Non, dit-il, ce sera, au contraire, le sceau de notre réconciliation. » La réponse était essentielle, surtout que Condorcet — qui « passait pour une manière d'oracle » — déclarait qu'il voterait pour Danton, parce qu'il fallait quelqu'un dont « l'ascendant pût maintenir les instruments très méprisables d'une révolution utile, glorieuse et nécessaire ».

Cette phrase de rhéteur décida les hésitants. Le vote fut presque unanime. La frayeur rallia les suffrages. Parce qu'on le jugeait « capable de servir de bouclier contre l'émeute », Danton était élu ministre de la Justice par 222 voix sur 285 votants.

Jamais victoire aussi complète n'avait été espérée. Selon le vote de l'Assemblée, Danton obtenait la place prépondérante au Conseil exécutif provisoire. Tous les habitués de la Cour du Commerce se réjouirent de l'aubaine : « Ma foi, disait l'un d'eux, voilà le faubourg Saint-Germain qui va être évacué, nous pourrons choisir l'hôtel que nous voudrons. »

Il fallait prévenir le nouveau ministre. Par politique, sans doute, et pour ne pas épouvanter par sa présence, le tribun populaire était resté chez lui. Deux heures du matin avaient sonné quand Desmoulins, en compagnie de Fabre d'Églantine, sortit de l'Assemblée pour aller à la Cour du Commerce. Harassé de fatigue, Danton s'était couché. Il dormait : « Tu es ministre ! » lui crièrent-ils en l'éveillant. Et Fabre, qui ne perdait jamais de vue son intérêt : « Il faut, dit-il, que tu me fasses secrétaire du Sceau. — Et moi, ajouta Desmoulins, l'un de tes secrétaires. » Il les regardait dans un demi-sommeil et, tout étonné de son triomphe, leur répétait : « Vous êtes bien sûrs que je suis ministre? — Mais oui, » répondaient-ils impatientés, et ils le quittèrent.

Quelques heures après, le matin du 11 août, Danton se présenta devant l'Assemblée.

C'était fête dans Paris, d'après les journaux du temps. Les « vainqueurs portaient plus haut la tête ». Il y avait « de

la gaieté dans les rues ». Au cours de l'après-midi, se célébrèrent les obsèques des Marseillais, « victimes des aristocrates ». Le convoi traversa la ville. Camille, dont la section des Quinze-Vingts venait de déclarer qu'il avait bien mérité de la patrie, suivait en bonne place, avec sa femme. « O Dieu ! quel spectacle ; que nous avions le cœur serré ! » écrit, dans son journal, l'impressionnable Lucile, dont la sensibilité fut moins touchée, sans doute, quand, en passant devant les Tuileries, elle vit un fédéré « jouant du violon sur le cadavre des Suisses ».

L'enterrement terminé, Desmoulins et sa femme allèrent chez Danton où ils couchèrent. Le succès avait été si facilement acheté qu'ils en tremblaient, redoutant une saute de vent. « Je ne sais quelle crainte nous agitait, écrit Lucile, il me semblait que nous ne serions pas en sûreté chez nous. »

Camille, pourtant, pouvait se croire revenu trois ans en arrière, au jour glorieux où il fut « je ne dis pas applaudi par dix mille personnes, mais étouffé d'embrassements et de larmes ». Et les conséquences lui étaient autrement profitables que celles du 14 juillet, puisque « la journée sanglante devait finir, pour lui et pour Danton, par être élevés ou hissés ensemble ».

Si, comme l'acteur Collot, qui aspirait au ministère de l'Intérieur, il n'avait « fait faire un habit noir complet pour entrer en charge », il s'était accroché aux épaules de Danton « pour atteindre la grappe de raisin ». Danton était si « bon camarade » qu'il avait été obligé de la morceler. D'Églantine criait si haut qu'on lui devait l'élection au Conseil, qu'il avait fallu le nommer secrétaire général du département de la justice, comme il le demandait. Mais, en même temps, Camille Desmoulins, qu'on ne pouvait sacrifier, était fait secrétaire du Sceau.

Le ministre de la Justice et les secrétaires n'allèrent pas tout de suite demeurer à la chancellerie. Ils s'y rendaient seulement pour leur service, mais Mme Danton et Mme Desmoulins « venaient presque tous les jours » retrouver leur mari. Lucile avait été « longtemps avant que de pouvoir se remettre de l'étonnement de tout ce qui s'était passé ». A la fin d'août, elle quitta l'appartement de la rue du Théâtre-Français et vint s'installer avec Camille, place Vendôme. Elle « se plaisait beaucoup là. Nous y passâmes trois mois assez gaiement, » note-t-elle. Issus de petits bourgeois, de

gagne-petit économes, ils étaient éblouis par le luxe qui les entourait, tapis des Gobelins, glaces, meubles de prix. Comme naguère à Versailles le doge de Venise, ce qui les étonnait le plus était de se voir à l'hôtel du ministère. Ils n'en pouvaient croire leurs yeux et se rengorgeaient. Camille était devenu un personnage, il se donnait des allures de protecteur. Dans sa joie puérile, il écrivait glorieusement à son père :

« Me voilà logé au palais des Maupeou et des Lamoignon. Malgré toutes vos prophéties que je ne ferais jamais rien, je me vois élevé à ce qui était le dernier échelon de l'élévation d'un homme de notre robe... »

C'est lui, avec Fabre, qui s'occupa de tout ce qui concernait le département de la Justice. Danton était moins garde des Sceaux que « ministre de la Révolution », comme il disait. « Il s'embarrassait fort peu de remplir les devoirs de sa place... il confiait sa griffe et la manœuvre s'achevait telle quelle sans qu'il s'en inquiétât ». Ses collègues du Conseil exécutif, il les avait subjugués. Roland, en dépit de l'envie qui le minait, était un pauvre homme, n'ayant jamais vu que par sa femme dont il commençait tristement à se défier. Clavières se montrait au-dessous de sa tâche, et Monge, comme nombre de mathématiciens ou de chimistes portés au pouvoir sans raison, paraissait « éperdu dans les réalités ».

Au vrai, Danton s'était emparé de la dictature avec « sa bande ». Par « le sang », les Cordeliers avaient conquis « des places ». Tous les amis étaient pourvus. Collot d'Herbois, Billaud-Varenne, Panis, Sergent, trouvent un emploi au ministère. Danton prend, à son cabinet, Dupont, naguère avocat aux conseils du roi, et Paré, l'ancien clerc de son étude. Desmoulins obtient la nomination de Robert comme chef des secrétaires et lui fait acheter, sur les dépenses secrètes, 2 400 francs de meubles pour l'installer à la chancellerie. Brune a la réquisition des chevaux pour l'année ; Noël, ci-devant abbé et professeur au collège Louis-le-Grand, est chargé d'une importante mission diplomatique en Angleterre. Fréron, « toujours le même, » à l'égard de Lucile qu'il importune, reçoit 1 500 francs pour partir dans le département de la Moselle, comme commissaire du Conseil exécutif provisoire.

Par Danton qu'il seconde, Camille Desmoulins dispose

de tous les postes. Il remanie les bureaux, enjoint aux commis en exercice de faire valoir leurs droits à la retraite, satisfait ses rancunes de pamphlétaire et d'avocat envers les magistrats qui l'ont molesté ou seulement méconnu, en les destituant de leur charge et nommant à leur place de « purs patriotes ».

« Les dantonistes, a écrit un contemporain, Buonarotti, qui ne les aimait pas, considéraient la Révolution comme un jeu de hasard dans lequel la victoire demeure au plus rusé et au plus fripon. » La bataille gagnée, ils entendaient s'offrir « tous les avantages dont avaient joui les nobles de l'ancien régime ». A la chancellerie, « Desmoulins, Robert et d'Églantine menaient la sarabande. » On faisait grande chère et vidait joyeusement les verres. Mme Desmoulins, Mme Robert et Mme Danton étaient de la fête et accueillaient à leur table la maîtresse de Fabre, une demoiselle Rémy, du théâtre Montansier. Danton, toujours pressé, ne s'asseyait guère. Absorbé dans les grandes affaires, il passait en coup de vent dans son costume écarlate et, après une terrible journée de labeur, il sortait, le soir, avec les deux secrétaires, gais compagnons qui « ne craignaient pas de s'afficher publiquement avec trois ou quatre femmes de mauvaise tournure ».

« Il est tout au gouvernement... il met toute la nation en branle », écrit Albert Sorel. Desmoulins reste caché dans son ombre. Pour le trouver, il faut suivre le « révolutionnaire gigantesque » qui le domine de toute sa taille de « Titan ».

L'ancien ministre de la Justice, M. de Joly, avait, dès le 11 août, fait remettre à son successeur « la clef de l'armoire et des coffres » où s'enfermaient les sceaux de France. Ils représentaient l'effigie du roi séant en son lit de justice. Danton demanda à l'Assemblée de les remplacer et, des sceaux révolutionnaires qui furent frappés, le secrétaire usa grandement. Il poinçonnait et timbrait sans répit. Au Conseil exécutif, on « bâclait » à tel point les affaires, selon l'expression même de Danton, qu'en huit jours Desmoulins apostilla cent vingt-trois décrets concernant la justice.

Il était, en outre, l'écrivain du cabinet. C'est lui, d'Églantine l'a révélé et il faut se garder de l'oublier, c'est Camille qui rédigeait le journal officiel du ministère, bulletin en forme de placard qu'on appela *Compte rendu du peuple*

souverain. Le premier numéro parut le 28 août. Il « présentait le tableau de la dernière révolution » et faisait suite à la circulaire envoyée, le 19 août, par le garde des Sceaux aux juges du royaume. Les deux « organes de la vérité » racontaient « la mémorable insurrection du 10 août, sainte et mille fois heureuse », avec l'ingéniosité que mettait Camille à propager les événements à son avantage. Depuis la prise de la Bastille, il était passé maître dans l'art de dénaturer les faits : « Un vaste complot vient d'éclater dans le château des Tuileries, disait la circulaire. Les Suisses ont attiré, par un infâme stratagème, les fédérés des quatre-vingt-trois départements dans ce repaire et les ont massacrés... Tournez contre les ennemis de la patrie le glaive de la loi... Que la justice des tribunaux commence et la justice du peuple cessera ! »

Quelle menace contenue en ces mots pour qui n'ignore point que la plume qui les traçait avait écrit naguère : « Quand on ne fait pas la justice au peuple, il a fait lui-même ! » La justice du peuple était proche. Camille se chargeait de la mettre en mouvement pour maintenir le gouvernement dont il faisait partie. « Je suis le soufflet de la tempête civique, » avait-il écrit aussi, et de vrai, à attiser les fureurs sanguinaires de la foule, personne, mieux que l'ancien procureur de la lanterne, ne s'entendait.

Le parti au pouvoir formait « l'extrême minorité dans l'État ». Les neuf dixièmes des Français se préparaient à se soulever contre lui. A l'extérieur, la situation était menaçante. L'Allemagne se liguait contre nous, l'Espagne faisait des préparatifs militaires. Les ennemis s'avançaient vers Paris par la Champagne. Le 22 août, Longwy capitulait, le 30, Verdun était investie.

Danton, dans la crainte, s'il était vaincu, qu'on le traitât comme un « criminel », fit tête de tous côtés avec une imperturbable énergie. Son salut se confondait avec celui de la patrie. Il incarna la défense désespérée, la lutte à outrance. « Maître de l'exécutif », il entame peut-être des pourparlers avec les royalistes de l'Ouest, négocie avec l'Angleterre, offre une colonie pour qu'elle reste neutre. Il essaye de circonscrire une guerre qu'il sait redoutable et, en dépit de ses alarmes, affecte en public la confiance dans la victoire. Puis, « pour précipiter le peuple en masse contre les ennemis » et l'empêcher de reculer sous peine de mort, il ne craint

pas de verser le sang d'innocentes victimes. Effrayer est sa tactique : « Monsieur, dit-il au comte de Ségur, vous oubliez que nous sommes de la canaille, que nous sortons du ruisseau, qu'avec vos principes nous y serions bientôt replongés et que nous ne pouvons gouverner qu'en faisant peur. »

Dès le 12 août, on pourchasse les royalistes. Le 15, les parents d'émigrés sont consignés dans les municipalités, Le 26, on emprisonne les prêtres. Le 28, enfin, des visites domiciliaires, suivies d'arrestations nombreuses, vont fournir aux futurs massacreurs les victimes dont ils auront besoin.

« Nous sommes sous le couteau de Robespierre et de Danton, écrivait Mme Roland. Danton est, sous main, le chef de cette horde. » Desmoulins et Fabre étaient ses lieutenants. Camille, toujours bavard, se vantait d'avoir, avec Danton et d'Églantine, « pris de grandes mesures pour sauver la France. » Et, de vrai, « tout était ordonné ». Les prisons étaient remplies de « traîtres ». « Sans eux, le combat serait bientôt fini, » faisait placarder, le 1er septembre, le Conseil exécutif provisoire dans sa proclamation à la capitale. Le soir du même jour, à neuf heures, Danton s'écriait à l'Assemblée : « Le tocsin qui va sonner n'est point un signal d'alarme, c'est la charge contre les ennemis de la patrie ! »

Le lendemain matin, un comité de surveillance, institué à la Commune, décidait qu'on allait livrer les prisons.

« La furie populaire » était si bien prévue que Fabre, Desmoulins et Danton mirent à l'abri tous ceux auxquels ils s'intéressaient : Fabre, une ancienne domestique incarcérée pour vol, Camille, l'abbé Lhomond, Danton, le notaire Guillaume et Adrien Duport. Enfin, le troisième jour des massacres, c'est du ministère de la Justice que partit « contre-ordre qui sauva les jours de Roland et de Brissot ».

A la Commune, le comité de surveillance agissait sous l'influence de Marat, « le cher frère d'armes », et des autres cordeliers, amis de Camille Desmoulins, de Fabre d'Églantine et de Danton. « Nous avons une armée enrôlée, toute prête, pouvait dire Camille, comme en 89. La France ne manque pas d'hommes aussi courageux que Mucius et qui ne se trompent pas de victimes. »

Ces Mucius d'un genre nouveau furent à peine cent cinquante, cent cinquante bandits et non, comme on voudrait faire croire, le peuple de Paris révolté contre des « traîtres ». Des juges s'improvisent et facilement trouvent des exécu-

teurs. « Chacun est investi du droit de punir les conspirateurs. » Alors, aux Carmes, à la Conciergerie, à la Force, au séminaire Saint-Firmin, à la tour Saint-Bernard, au Châtelet, à l'Abbaye, à Bicêtre, à la Salpêtrière, ce fut un épouvantable carnage. La tuerie dura cinq jours et cinq nuits : 1 400, peut-être 1 600 prisonniers furent immolés sans défense après un simulacre de jugement.

Personne ne protesta. La ville était terrorisée. De peur d'être massacrée, la population laissa le champ libre aux égorgeurs. « Les ténèbres ne permettaient pas de voir ce qui se passait, » écrit, pour justifier l'inertie de l'Assemblée, un de ses membres. « Je jette un voile sur les crimes qu'on a forcé le peuple à commettre, » note Mme Jullien, et Roland, le ministre, cherche aussi, sur ces crimes qu'il a autorisés, à « laisser un voile ».

Malgré eux, la lumière est venue. Le sang qui le souillait a fait se déchirer le voile. Quelques années seulement après l'atroce événement qu'il avait sanctionné, un jacobin, Robert Lindet, avouait : « Si l'un des trois pouvoirs (Assemblée, Conseil exécutif, mairie de Paris) avait refusé son assentiment, ces massacres n'auraient jamais souillé la France. »

Ceux qui les avaient préparés se gardèrent d'y prendre part. Comme Danton et Fabre et, selon sa manière, Camille ne fut pas exécuteur, mais l'un des « ordonnateurs de cette sombre fête ». — « O lanterne ! lanterne ! » — Mais toutes les lanternes de Paris n'auraient pu suffire. On fit plus en cinq jours que sa lanterne en plusieurs années. La hache vaut mieux que la corde ; la faux et la massue à battre le plâtre sont de redoutables outils et, aussi bien, Santerre a touché, sur les dépenses secrètes de la justice, 30 000 francs pour payer les piques faites dans les sections !

Le savetier de Messine est dépassé. Ce n'est pas à la brune qu'on descend son homme avec une arquebuse à vent. C'est en plein jour, par centaines, que tombent « les prêtres méprisables », — « les talons à rebours comme les carmélites », — et « la noblesse altière », — « puisque la tête est dans le piège, qu'on l'assomme ! » — L'ami Panis, « colporteur de la mort », « visite » les prisons. Le voisin Billaud, « barbotant dans le sang », excite les égorgeurs et, la journée finie, verse à chacun d'eux le salaire de 24 francs qu'il leur a promis, Enfin, quand Fournier (l'Américain) arriva de Versailles, où il avait fait massacrer les cinquante-trois prisonniers

d'Orléans, il fut, par le département de la Justice, largement payé de son exploit.

Fabre applaudit à l'événement; Danton, s'il est tant qu'il n'ait pas dit au duc de Chartres : « C'est moi qui l'ai fait, » a exalté, à plusieurs reprises, à la tribune de la Convention, « la fièvre nationale qui a produit des miracles », « l'œuvre d'un peuple qui n'a jamais eu justice de plus grands coupables ». Camille Desmoulins, enfin, dans le journal officiel du ministère, le fameux *Compte rendu au peuple souverain*, se livra à une véritable apologie de massacres, pour essayer d'entraîner la province.

C'est qu'il fallait rendre contagieuse la « fièvre nationale ». On était à la veille des élections et les commissaires, envoyés dans les départements, les prévoyaient moins bonnes qu'ils ne voulaient, en dépit de la peur qu'ils inspiraient.

A Paris, le succès fut complet. Les « hommes de talent » avaient été exclus, comme le demandait Collot d'Herbois, et seulement passèrent « les vrais apôtres de la liberté », patronnés par Marat. Robespierre fut proclamé le premier élu. Le lendemain, 6 septembre, Danton obtenait l'énorme majorité de 638 voix sur 700 votants. Le 7, Manuel et Billaud, qui avaient pris une part active aux massacres, étaient nommés. Le 8, Camille Desmoulins, « défendu avec énergie » par Danton, l'emportait sur Kersaint au deuxième tour de scrutin. Après lui, triomphèrent Marat, Legendre, Panis, Robert, Fréron, Fabre d'Églantine et Philippe Égalité, tous des cordeliers, hormis le dernier, de vieux camarades du club et de la section.

QUATRIÈME PARTIE

CHAPITRE XVI

La Convention.

La Convention nationale se réunit, le matin du 2 septembre, dans la salle du Manège, aux Feuillants. Camille Desmoulins n'assistait pas à la séance. Quelques jours après son élection, il avait été chargé, comme secrétaire du Sceau,

d'une mission dans le département de l'Aisne. Il visita Laon, Soissons, Guise, exclut des tribunaux les « hommes de loi barbouillés de la science de la justice » et les remplaça par des commissaires « ayant l'énergie nécessaire ».

De retour à Paris, « par dévouement à la patrie », comme d'Églantine, il préféra son siège de député à sa place de secrétaire et, le 2 octobre, il alla s'installer, à la gauche de la salle, sur les plus hauts gradins, tout près de Danton et de Robespierre.

A ces deux hommes qu'il admirait, il n'était pas attaché de la même manière. Il ne connaissait Danton que depuis quelques années. Leur amitié s'était formée peu à peu, avec le temps, par les luttes en commun, les services rendus et par la pratique. Ils se considéraient comme des camarades, avaient mêmes goûts, mêmes aspirations et se plaisaient l'un chez l'autre. Au contraire, Camille ne voyait guère Robespierre qu'à la Convention ou aux Jacobins. Mais, en dépit de la réserve qu'affectait même à son égard son ancien condisciple de Louis-le-Grand, pensant qu'à le suivre il ne s'écarterait jamais des « principes », il lui avait voué un culte déférent et ne se lassait pas de lui témoigner son adulation.

A la Convention nationale, les rhéteurs abondaient, les faiseurs de discours n'étaient que trop nombreux. Camille Desmoulins se fût facilement assimilé leur éloquence déclamatoire et aurait occupé, plus souvent que les autres, la « tribune aux harangues », s'il avait pu vaincre la difficulté de parler en public. Malgré qu'il en eût, il ne prit aucune part aux débats. Dans la séance fameuse où Danton fut sommé de rendre ses comptes et Robespierre accusé d'aspirer à la dictature, Camille resta « observateur taciturne », quoique indirectement attaqué.

Il souffrait de son obscurité, aurait préféré l'éclat au mystère. Mais il avait acquis quelque circonspection et, craignant d'exciter le rire de ses collègues en bredouillant à la tribune, il n'osait s'y hasarder. « On doit porter envie aux députés, écrivait-il, au lendemain de son élection, y eut-il jamais plus belle occasion de la gloire? » Cette occasion qui se présentait enfin, il était impuissant à la saisir. Son âme « pouvait s'échauffer et s'agrandir » : les « hautes destinées » auxquelles il s'était cru appelé lui échappaient. Sa disgrâce physique l'obligeant au silence, le vouait à l'inaction.

Ne pouvant se mettre en avant dans une assemblée où tout était palabre, il se désintéressa de son mandat. Il ne fut « d'aucune mission, d'aucun comité où l'on eût quelque chose à faire ». Il semblait « indifférent aux progrès de la Révolution ».

Bien renté, après avoir « souffert du froid et de la faim à l'hôtel de la Frugalité », il vivait agréablement en sybarite du sans-culottisme. Il avait connu, au ministère, beaucoup de monde, facilité des gains, accordé des faveurs et des places. De l'aristocratie qui essayait de s'édifier sur des ruines, il faisait naturellement partie. Entraîné par le tourbillon de cette société nouvelle, il se livra tout entier à des distractions futiles.

Il n'avait pas profité de « la sorte de foire » qu'avait été le passage des cordeliers au pouvoir. Il n'aimait par l'argent, répugnait au calcul. Homme de lettres et non d'affaires, aux affaires il resta étranger. Les rentes qu'il possédait n'auraient pas suffi à ses dépenses. Il se servit, semble-t-il, du capital que sa femme lui avait apporté en dot. Aux appointements qu'il reçut comme secrétaire du sceau, il ajouta son indemnité de député. Sans trafiquer de son mandat, il en tirait les habituels avantages, et M. Duplessis, très fier de son gendre, lui accordait tout ce qu'il demandait.

Le groupe des cordeliers ne s'était pas dispersé. Ils se voyaient constamment, étaient « toujours réunis ». On déjeunait chez Brune, dînait chez Desmoulins et soupait chez Danton. Chaque soirée était remplie : souper, réception ou théâtre. On s'invitait mutuellement. Lucile chantait chez Mme Robert, faisait de la musique avec Mme Danton, écoutait jouer de la harpe chez Mme Gouverneur. Parfois, Mme Saint-Ange venait chercher Camille et sa femme et les amenait à l'Opéra, dans sa loge ; d'autres fois, on allait au Vaudeville entendre *l'Arlequine cruelle*, ou aux Italiens applaudir Raval dans *Barbe-Bleue*.

Camille n'accompagnait pas toujours sa femme dans le monde ou au spectacle. Revenu à ses anciennes habitudes de dissipation, il fréquentait guinguettes et tripots, se plaisait au milieu des joueurs, des croupiers et des femmes galantes. Moins voluptueux que perverti, et cent fois plus mauvais sujet qu'on ne saurait penser, il goûtait un plaisir malsain à propager le vice. Un jour, Robespierre lui arracha

des mains un livre corrupteur qu'il apportait à Élisabeth Duplay. Il était dénué de sens moral. Il parlait de Lucile avec si peu de retenue, se moquait de soi, à propos d'elle, avec un tel cynisme, que des bruits circulèrent bien étonnants et bien fâcheux.

La Révolution portait le désordre dans les relations aussi bien que dans les esprits. Épouses et maîtresses ne se coudoyaient pas seulement dans les théâtres et chez les traiteurs à la mode ; elles se rencontraient dans les salons, antichambres des comités. Vêtues des mêmes étoffes rayées, elles se ressemblaient autant par la mise que par les manières. La Morency n'était pas moins fidèle à Hérault de Séchelles ou Caroline Rémy à Fabre d'Églantine que certaines femmes de députés à leur mari. Mme Robert « repoussait Thuriot, mais pas très fort, pour ne pas dire faiblement », et « paraissait jalouse des agaceries que Danton faisait « à Lucile ».

Fréron était revenu de sa mission dans la Moselle. « Il a toujours l'air de soupirer... Pauvre nigaud ! de quel espoir te berces-tu, écrivait Lucile. Non, non, mon ami, mon cher Camille, jamais cette amitié, cet amour si pur n'existera pour d'autres que pour toi ! »

Au commencement de 93, dans les premiers jours de janvier, il n'y eut plus de thés ni de soupers. Le monde révolutionnaire délaissa les théâtres. Le procès du roi commençait. C'était le spectacle à la mode. Le drame qui se jouait à la Convention faisait salle comble. Les femmes des députés étaient les premières à vouloir y assister.

Durant deux longues et « fatigantes » semaines, du 2 au 19 janvier, Lucile ne manqua pas un jour de venir, avec ses amies, à la Convention. Elle passa même plusieurs nuits dans la salle, arrivant avec Camille et partant avec lui.

Le siège de Desmoulins était fait. Il n'essaya pas de monnayer son abstention, comme Chabot, et ne fut jamais préoccupé de sauver le roi comme Vergniaud ou Danton. Avec Robespierre, « si ferme en ses avis », il pense que « Louis XVI est un tyran en état de révolte contre la nation et un criminel digne de mort ». Ses accusations contre le roi étaient si ridicules qu'on se demande comment elles furent prises au sérieux : « Louis XVI avait des inclinations de tigre, écrit le procureur de la guillotine. Si nous avions un aéropage, il eût cent fois condamné cet homme comme déshonorant l'espèce humaine par les caprices de ses folles

cruautés. » Et, avant que les forcenés des tribunes et de la rue eussent, à sa voix, fait pression sur chaque votant, — « ou la mort du roi ou la tienne ! » — Camille prononçait le jugement : *I lictor, diliga ad palum!*

Le 16 janvier, la question de la peine fut mise à l'ordre du jour. De longues heures s'écoulèrent dans les discussions préliminaires. Le vote commença à la tombée de la nuit. La salle du Manège était faiblement éclairée. Les députés allaient et venaient dans un silence plein d'anxiété. La masse courroucée des sans-culottes et des tricoteuses débordait des tribunes dans les couloirs. Les femmes « faisaient de gros ha ! ha ! » quand elles n'entendaient pas bien : la mort. Les hommes trinquaient bruyamment quand, à la tribune, une voix disait : la mort ! L'appel se fit par département. On commença par la lettre G. Vergniaud, qui présidait, avait témoigné, aux défenseurs de Louis XVI, toute son horreur pour une condamnation : il vota la mort. Malgré ses promesses à Charles de Lameth, Danton, « pour sauver sa propre tête », vota la mort. Philippe Égalité vota la mort. Quand vint son tour, Camille Desmoulins déclara en ricanant : « Manuel, dans son *Opinion* du mois de novembre, a dit : Un roi mort n'est pas un homme de moins. Je vote pour la mort, trop tard peut-être pour l'honneur de la Convention nationale. »

L'appel nominal se poursuivit pendant toute la nuit et ne se termina que le jour suivant à huit heures du soir. Des femmes, dans les tribunes publiques, « piquaient des cartes à chaque vote » : le résultat du scrutin donnait, pour la mort, 387 voix contre 334.

Le 18, la droite de l'Assemblée proposa le sursis à l'exécution. Une discussion confuse et tumultueuse se prolongea jusqu'après minuit au milieu des ténèbres presque complètes. « Nous avons cru qu'ils se voulaient battre, » remarqua Lucile qui se trouvait dans une tribune réservée avec sa mère. « Rien n'est encore terminé, » ajoutait-elle, non sans quelque dépit. Mais, le lendemain, quand le sursis fut repoussé par 380 voix sur 690 votants, elle écrivait, d'une plume joyeuse : « Enfin, nous l'emportons ! »

Assista-t-elle, avec Camille, à l'exécution de Louis XVI ? Elle note seulement dans son journal : « C'est aujourd'hui qu'on fait mourir Capet. Tout s'est passé avec une tranquillité parfaite. » Au vrai, la ville « consternée » avait été

mise en état de siège. Ceux qui avaient voté la mort redoutaient un soulèvement. Le soir seulement, ils osèrent fêter leur victoire. Desmoulins et sa femme réunirent leurs habituels amis, rue du Théâtre-Français, et leur offrirent, à dîner, le cuissot d'un chevreuil que Fréron avait tué dans une chasse ci-devant royale.

La mort du roi assurait le triomphe de la minorité bruyante qui gouvernait le pays depuis le 10 août. Hormis les élus de Paris et quelques affidés, les conventionnels tenaient en horreur la Commune et étaient décidés à lui disputer son pouvoir usurpé. Les députés qui s'appuyaient sur elle furent attaqués dès les premières séances de l'Assemblée. N'osant affronter Marat, « regardé comme le maximum du patriotisme », les Girondins, ainsi qu'on commençait d'appeler les amis de Roland et de Brissot, accusaient Robespierre d'aspirer à la dictature et gênaient Danton en lui réclamant les comptes de ses dépenses au Conseil exécutif. Mais, dans la crainte de ne pas paraître assez révolutionnaires, ils n'osaient exécuter leurs menaces.

Ils paraissaient pourtant très forts encore. « La France était avec eux contre les égorgeurs et les nantis. » La trahison de Dumouriez, leur « chef de guerre », et l'acquittement triomphal de Marat qu'ils avaient fait décréter d'accusation, leur furent funestes. La Commune avait juré de se débarrasser de ces tièdes, de ces raisonneurs qui luttaient contre elle. La discorde s'aggravait. On en venait aux coups. On pensait au meurtre : « Il faut que Brissot et Gensonné tâtent de la guillotine. Il faut qu'ils la dansent », disait Carrier. Les députés de Paris avaient la souveraineté sur la populace et dans les clubs. Ils auraient raison de la « clique de Brissot » en fomentant, comme à l'ordinaire, une émeute qu'une campagne de presse précéderait.

Camille Desmoulins, comme ceux qui ne vivant que du bruit qu'ils font, s'éclipsent lorsqu'ils sont obligés au silence, cédait à sa naturelle indolence. Il ne venait à la Convention que pour s'y reposer de ses fatigues nocturnes en « s'étendant sur un banc ». « Tu dors ! Camille, » lui répétait Marat, sans le sortir de sa torpeur. Robespierre, qui connaissait mieux son camarade de collège, lui mit la plume dans les doigts. Semblable à l'enfant qui empoigne avec joie le fouet dont il était privé, Camille se jeta sur son écritoire. En quelques jours, il écrivit un terrible pamphlet,

l'*Histoire des Brissotins*. Jamais ses attaques ne furent si directes, son style plus acéré. Le redoutable railleur a retrouvé sa verve intarissable, son ironie ininterrompue. Les coups de sa lanière emportent le morceau, laissent à vif la plaie douloureuse. Il accuse Brissot de scélératesse, Buzot d'hypocrisie, Guadet de vénalité. Il bafoue Roland, malade d'un érésypèle, sur ses « chagrins domestiques », et finit en demandant « le vomissement des brissotins hors de la Convention ».

« Cet ouvrage, précurseur de la révolution du 31 mai, dont il a été véritablement le manifeste, n'a pas peu contribué à éventer la grande mine des Brissotins, » se vante Camille ; et, en effet, à peine avait-il paru, comme éclate un coup de tonnerre, que les Girondins vaincus étaient en fuite ou en prison.

CHAPITRE XVII

Dillon.

« Le feu me monte au visage ; imbécile d'Irlandais, il plaint la reine et il ne veut pas dire du mal d'elle. De quoi se mêle-t-il? Qu'il aille dans son pays, nous avons bien besoin de son secours ! Va, tu es Irlandais jusqu'au fond de l'âme et moi je suis Française et je te déteste ! »

Voilà l'impression que produisit sur Lucile, la première fois qu'elle le rencontra, le général Arthur Dillon dont elle devait partager la destinée. Né en 1750 au château de Braywick, en Angleterre, le comte Dillon était, en effet, d'origine irlandaise. Mais, avec le régiment qui portait son nom, il était passé, à dix-sept ans, au service de la France et, depuis, il n'avait cessé de combattre pour elle.

C'était un soldat « loyal et fougueux », aimant son métier au delà de tout. Pendant la journée de Valmy, il commandait la division qui retint l'armée prussienne à la côte de Biesme et permit à Dumouriez de gagner la bataille. Accusé de royalisme par ce chef qu'il avait eu sous ses ordres, il fut rappelé à Paris, où il demanda justice à la Convention nationale ; sur le rapport de Merlin (de Douai), l'Assemblée déclarait, le 5 février 93, qu'il n'y avait « pas lieu à inculpation ».

La veille de ce jour, le général avait offert à dîner aux députés qui devaient le défendre à la tribune : Bazier, Cha-

bot, d'Églantine et Merlin (de Douai). « Le luxe du repas fut porté jusqu'à l'indécence. » Camille était parmi les convives, ainsi que sa « charmante femme » dont les griefs étaient oubliés.

Après la décision favorable de l'Assemblée et malgré l'appui de ses protecteurs, Dillon ne fut pas replacé à la tête d'une armée. Ne pouvant obtenir un commandement, il refusa les lettres de service qui lui furent adressées et resta à Paris. Le désœuvrement était pernicieux à cet officier de valeur ; il n'aurait dû vivre que dans les camps, était incapable de résister aux tentations. Joueur et débauché, il rencontrait Camille Desmoulins dans les lieux de plaisir où le député à la Convention se montrait plus souvent qu'à la salle du Manège. Les deux hommes ne tardèrent pas à se prendre d'amitié l'un pour l'autre. Dillon était « perdu de dettes ». Il avait rompu avec sa caste : « Comment voulez-vous que je ne sois pas avec vous, moi et Rochambeau, ainsi que tous les autres officiers dépouillés comme nous? » disait-il à ses amis jacobins. De son côté, Camille Desmoulins, encore qu'il n'eût aucune élévation de sentiment, avait acquis, par le commerce des livres, une certaine distinction d'esprit. Elle lui faisait apprécier les manières et rechercher la société des hommes de bon ton. Dans le milieu élégant de Dillon, l'écrivain révolutionnaire se plaisait mieux qu'avec des cordeliers vulgaires. Il pensait, comme Robespierre, que « la liberté n'est point en bonnet rouge, en chemise sale et en haillons », et qu'il n'était pas besoin de « changer la culotte étroite contre le pantalon » pour être bon républicain. Le charme du passé, malgré qu'il en eût, agissait sur lui. Pas plus que Lucile, il ne dédaignait de recevoir un grand seigneur dont la première femme avait été dame d'honneur de la reine.

Et ainsi, du séduisant général, le journaliste s'était engoué autant que naguère de Mirabeau. Dillon était maintenant son « cher et grand ami ». Il parlait de lui sans cesse et le vantait partout : « C'est un homme de talent qui a de grandes vues ». Et Camille multipliait les démarches pour obtenir un commandement au général. Quand il fut assuré que le comité de Salut public, « méconnaissant la science et le génie, » ne ferait pas droit à sa requête, il se tourna contre ses membres, « prenant plaisir, comme Phocion, à dire des vérités dures aux neuf archontes ». Il parle tant, prône si

haut son protégé, exagère à tel point les témoignages publics d'admiration, que ses adversaires se demandent malignement s'il « sert l'aristocratie sans le savoir » ou s'il a des raisons secrètes de s'avilir.

Lucile ne « détestait » plus le général. Elle le voyait fréquemment. Il vivait à l'hôtel Mirabeau, rue du Mont-Blanc, et, comme il devait le déclarer, ne pouvait recevoir chez lui. Mais souvent il allait souper ou prendre le thé, rue du Théâtre-Français, et il invitait Camille et sa femme à venir dîner au cabaret. Un jour même, Lucile, dans un moment d'abattement et de détresse, eut « besoin de son secours ». C'était au retour des obsèques de Le Pelletier de Saint-Fargeau. Cadavre nu, lit plein de sang, vêtements de la victime portés en triomphe, ce macabre appareil avait impressionné la jeune femme. Elle avait à dîner Fréron et La Poype qui, le repas terminé, sortirent pour aller, avec Camille, aux Jacobins : « Nous restâmes seules, maman et moi, auprès du feu, écrit-elle, et l'imagination frappée de ce que nous avions vu. Nous en parlâmes quelque temps. Maman voulait s'en aller. Je sentis que je ne pouvais rester seule à supporter les terribles pensées qui allaient m'assiéger. Je courus chez D... Il fut attendri de me voir encore pâle et défaite. Nous prîmes le thé. J'y soupai. Camille n'était pas très content d'être là, il avait peur... C'était composé de quelques aristocrates. »

Il y avait, en ce mois de janvier 93, assez peu de temps que Dillon était en relations avec Desmoulins. Dans la suite, le procureur de la lanterne laissa craintes et scrupules. Si on lui reprochait « d'avoir dîné avec quelques-uns des grands pivots de l'aristocratie royale : « Le mal n'est pas de dîner », répondait-il en riant, « mais d'opiner avec ces messieurs. « J'ai cru que je valais bien un docteur de Sorbonne à qui « il était permis de lire des livres à l'index ; que, de même, « je pouvais bien dîner avec des auteurs à l'index. »

Ce changement de front n'était pas sans étonner. Lorsque, selon son habitude, Camille venait à parler de Dillon, son interlocuteur se taisait. Si, aux Jacobins ou à l'Assemblée, il mettait trop de zèle à défendre le général, il était interrompu, « pour l'empêcher de se déshonorer », disait-on.

A écouter les insinuations, on en viendrait, sans preuves, à soupçonner la vertu d'une femme. Dillon n'a naturellement rien dit et le journal de Lucile s'arrête à l'époque où

elle commença à connaître le général. Les dossiers d'archives révèlent la vie matérielle des hommes ; on sait, par les inventaires d'huissiers, le décor dont ils s'entourèrent, leurs misères physiques nous sont dévoilées par les ordonnances des médecins ; leur fortune est détaillée dans les grosses des notaires ; leur âme fermée garde son secret. Dillon et Lucile? Ils s'aimèrent assez, lui pour mourir pour elle, elle, pour mourir, sans se plaindre, à cause de lui. Le reste n'importe pas : « Je ne dirai qu'un mot de ma femme, écrit Camille. J'avais toujours cru à l'immortalité de l'âme. Mais mon mariage est si heureux, mon bonheur est si grand que je crains d'avoir reçu ma récompense sur la terre. »

Pourquoi n'a-t-il toujours parlé de Lucile avec cette réserve pieuse? Dans sa *Lettre à Dillon*, sa confiance s'étale avec une telle inconvenance, qu'à la lire on serait moins porté à absoudre qu'à condamner.

Dillon n'aimait guère le gouvernement pour lequel il s'était battu. « Agité entre la haine d'une invasion étrangère et la douleur de la monarchie renversée, ses opinions se ressentaient de la contradiction entre les principes et les sentiments qui le dominaient tour à tour. » Il eut, sur l'impressionnable Camille, une grande influence. Il se garda de lui faire l'éloge de la monarchie, mais il lui montra ce que valaient les révolutionnaires.

Au comité de Salut public, pour se venger des sarcasmes que Desmoulins n'avait pas ménagés à certains de ses membres, Saint-Just et Cambon demandèrent l'arrestation du général Dillon. Danton, depuis quelque temps, n'assistait pas aux séances du conseil. Seul protesta Delacroix, qui offrît même sa démission. Il ne fut pas écouté ; mandat d'amener fut lancé et, le 1er juillet, le général Dillon était conduit à la prison des Madelonnettes.

C'est seulement après huit jours de détention qu'il put écrire : « Eh bien ! Camille, je renonce à votre amitié, à celles de tous ceux qui m'aiment et à l'estime des patriotes, si on peut prouver que j'ai le moindre tort... »

Desmoulins, aussitôt qu'il reçut cette lettre, se rendit à la Convention où, depuis six semaines il avait négligé de paraître. Quand il arriva, un député demandait l'exécution de la loi qui prescrivait le renouvellement mensuel du comité de Salut public. Camille saisit cette occasion pour attaquer ceux qui avaient fait arrêter Dillon : « Il sied bien à Camille

de venir dénoncer le comité, lui qui n'assiste jamais à nos séances », dit Lacroix. « Je ne suis plus membre du comité de Salut public, ajouta Bréard, mais je dois faire connaître Camille et le motif de sa haine contre le comité. Camille s'absente fréquemment de l'Assemblée et ses liaisons les plus intimes sont avec les aristocrates et, lorsqu'on lui en fait le reproche, il répond ridiculement que c'est afin de connaître leurs façons de penser et de les dévoiler. Citoyens, vous connaissez tous Arthur Dillon : je vous demande s'il mérite la confiance de la nation? — Non ! non ! — Eh bien ! Camille a proposé de donner à ce général le commandement de l'armée du Nord. Le comité n'a point obtempéré à sa proposition ; et c'est le motif de la haine qu'il vient de faire éclater contre lui. »

Desmoulins répondit en parlant avec chaleur du général : « Dillon est un homme de talent qui a de grandes vues. Il y a six mois qu'il me prédit tout ce qui vous est arrivé ; si l'on eût suivi son avis, on aurait prévenu bien des maux. » Puis il s'indigna de se voir « désigné comme un aristocrate » et conclut en demandant le renouvellement du comité.

En dépit des quolibets qui furent adressés à Camille, l'Assemblée fit droit à sa demande. Mais le lendemain, Cambon précisait à la tribune sa dénonciation. Il reprochait à Dillon de conspirer avec un organiste et deux prêtres réfractaires pour couronner Louis XVII. Camille, de sa place, voulut s'écrier que c'était « un conte à dormir debout ». Il lui fut impossible de se faire entendre. Dans le vacarme, Cambon continuait de lire son rapport. L'image de la royauté poursuivait les conventionnels comme un menaçant fantôme. Ils avaient tué Louis XVI, mais Louis XVII vivait. Aussi écoutèrent-ils la « fable absurde » et l'Assemblée ordonna-t-elle que le dauphin serait désormais séparé de sa mère. En même temps, étaient décidés l'arrestation des généraux dont le comité de Salut public avait juré la perte, et le maintien d'Arthur Dillon en prison.

En vain, Camille réclama-t-il la parole pour protester contre le décret qui frappait son ami : « Je demande que la Convention ne permette pas à Camille de se déshonorer, répéta encore Levasseur (de la Sarthe). — Si Desmoulins veut devenir le défenseur officieux de Dillon, menaça Legendre, qu'il aille au tribunal révolutionnaire. »

« Puisqu'on m'ôte la parole, à moi mon écritoire ! » s'écria

Camille, et c'est merveille de lire l'amusante lettre qu'il écrivit à Dillon. Thuriot, Billaud, Legendre, Saint-Just, tous ceux qui avaient attaqué Dillon étaient servis ; « Thuriot qui porte, avec Billaud-Varennes et Legendre, tout le poids des affaires... Legendre, l'Atlas de la Convention ; après lui, le membre qui a la plus grande idée de lui-même, Saint-Just. On voit dans sa démarche et son maintien qu'il regarde sa tête comme la pierre angulaire de la République et qu'il la porte sur ses épaules avec respect et comme un Saint-Sacrement. »

Cette *Lettre à Dillon* produisit un tel effet sur l'opinion que, le 7 août, le comité de Sûreté générale faisait mettre le général en liberté.

A quel prix Camille avait eu gain de cause? Le patriotisme méfiant du fond des cœurs jacobins avait élevé contre lui une prévention presque générale. — L'un avertissait : « Passe pour hier, mais aujourd'hui la récidive est trop forte. » — Un autre : « Tu es devenu suspect. » Tous « le regardaient fixement, posant sur lui cet œil inquiet et irrité dont l'histoire dit que les chevaliers romains regardaient, au sortir du Sénat, César suspect d'avoir trempé dans la conjuration de Catilina. »

CHAPITRE XVIII

Le vieux cordelier.

L'été finissait. Les mois allaient changer de nom. Le jour était proche où l'an II de la République supplanterait 93. Avant que vendémiaire ne remplaçât septembre, le nouveau comité de Salut public avait saisi la dictature et « mis en coupe réglée la Convention nationale ». La Terreur était à l'ordre du jour. Toutes les garanties inscrites dans la Déclaration des droits étaient anéanties.

Camille Desmoulins était encore à Bourg-la-Reine. Lui qui aimait tant le bruit, recherchait le silence. « Il ne lui importait plus de réussir. » — « Que ne puis-je être aussi obscur que je suis connu, écrivait-il. Où est l'asile qui me cacherait à tous les regards? » La Révolution, qui avait été longtemps pour lui riante et fructueuse, ne lui apportait maintenant que des soucis et des inquiétudes. Tant que « la nation marchait avec lui, il était tranquille », mais ils n'allaient plus d'un

pas égal. Il avait poussé au pillage, au meurtre, agité le peuple par une surenchère continuelle, et il voulait s'arrêter maintenant, résister au courant dont il avait brisé les digues. Il avait fait éliminer, tour à tour, feuillants et girondins ; comme eux, il serait emporté. Le conflit renaîtrait entre la gauche et la droite de l'Assemblée. Ainsi qu'au 10 août et au 31 mai, appuyés par les faubourgs, c'est-à-dire par la Commune, les plus violents triompheraient. Camille, malgré son habituelle assurance, ne se sentait plus en sûreté : « Il lui semblait toujours que son tour allait arriver d'être submergé. »

Le 3 brumaire, Brissot, qu'il avait si longtemps poursuivi de sa haine, et tous les girondins étaient traduits au tribunal révolutionnaire. Le soir où les débats furent illégalement clos, « il était assis près du banc des jurés ». Quand il entendit l'arrêt de mort : « Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-il, c'est mon *Brissot dévoilé*, c'est moi qui les tue... Je m'en vais, je veux m'en aller. » Il ne pouvait sortir.

La Terreur s'accentuait. On la connaissait en province. « Paris et Lyon, Rouen et Bordeaux, Calais et Marseille » étaient sous le joug. Après la reine et les girondins, les généraux Kersaint, Biron, Flers, Custine, étaient guillotinés. Arthur Dillon, arrêté de nouveau, était emprisonné au Luxembourg. La Commune reniait son ancien allié, Camille Desmoulins. Ses membres représentaient toujours les revendications extrêmes, jetaient l'alarme, exploitaient la misère et la faim, tenaient la rue.

Pour Robespierre, qui dominait au comité de Salut public, ces exagérés, avec leurs profanations effrontées, faisaient figure de suspects. Il ne doutait point qu'ils fussent des traîtres obéissant aux conspirateurs étrangers. Mais, d'une autre manière que Chaumette, Cloots et Hébert, Camille, réclamant la paix intérieure et extérieure, était un mauvais citoyen. La Terreur et la guerre étaient nécessaires pour soutenir la Vertu. Et Robespierre attaquait les enragés, ou selon le vent, les défendait contre les indulgents.

Impénétrable et glacé, il ne se dévoilait point. Il ne prenait pas au sérieux Camille Desmoulins, mais, sachant l'influence de sa plume experte et incisive, il comptait sur elle pour l'aider à se débarrasser d'Hébert et des autres exagérés. Pour Danton et ses amis, on verrait après.

Danton revenait d'Arcis où il avait passé plusieurs mois.

L'homme était changeant. Il ne se rappelait pas ses furies de l'année précédente et, riche, heureux, remarié avec une femme toute jeune qu'il aimait, il aspirait aussi au repos. Or, la Terreur et la guerre troublaient le pays, agitaient les passions, menaçaient les citoyens. Danton poussait Camille à réclamer la clémence et la paix. Robespierre se montrait moins précis. Il flattait l'orgueil de son camarade de collège en insinuant que seul un journaliste de ce talent pouvait jeter bas le Père Duchesne devant qui tout tremblait.

Camille sentait que Dillon et lui-même étaient en péril. Pour se défendre, l'arme la meilleure était son « écritoire ». Il n'en avait jamais usé en vain. « On lui reprochait son silence et peu s'en fallut qu'on ne lui en fît un crime. » S'il le rompait, « l'opinion publique serait encore sa force ; » il était « sûr de conduire la nation sur ses pas, de répondre à ses vœux, à ses desseins ». Aussi se décida-t-il à « sortir de sa cabine et de sa chaise à bras » pour « reprendre la plume haletante du journalisme ». Et, le 15 frimaire (5 décembre 93) paraissait le premier numéro du *Vieux Cordelier*.

Ce n'était qu'une préface, mais pleine de promesses. L'auteur s'engageait à offrir à ses collègues montagnards « les leçons de l'histoire ». Il affirmait qu'il ne laisserait pas échapper toutes les vérités dont ses mains étaient pleines, mais annonçait des « révélations ».

Le journal était écrit de si bonne encre que, dans un pays sensible aux séductions de la forme, il s'enleva à plusieurs milliers d'exemplaires. Robespierre prit peur de ce succès. Son camarade de collège, pourtant, n'avait point manqué de faire son éloge. Mais, aveuglé par les flatteurs qui l'avaient habitué à la flagornerie, l'Incorruptible était devenu moins sensible aux louanges. Il se défiait de Camille, craignait « les écarts et les intempérances » d'une plume qu'il savait indomptable, même à celui qui la tenait. Il vit son ami, le félicita, fit si bien qu'il fut entendu entre eux que Desmoulins lui soumettrait les épreuves des numéros suivants avant de les envoyer à l'imprimerie.

Camille tint parole. L'influence de Robespierre est manifeste dans le numéro 2 du *Vieux Cordelier*. Résolu à en finir d'abord avec la faction d'Hébert, il suggère à son ami de tourner en ridicule les « hommes qui essaient de tuer les principes et le patriotisme par les principes et le patriotisme poussés jusqu'à l'extravagance ». Et Desmoulins, stimulé

par Robespierre, ne se contente pas de railler ; il « crie encore à la mort », à « la phrase qui égorge », le mot qui tue : « Cloots est Prussien... » Hébert est vendu à Pitt ; les Anglais stipendient les exagérations de Chaumette. Ce sont tous hypocrites, aristocrates déguisés, qui conduisent la République à sa perte et dont il faut se débarrasser si l'on veut qu'elle vive.

Ce numéro 2 est si clairement inspiré, ou même, en partie, rédigé par Robespierre, qu'il finit par une prédication en faveur d'une réforme religieuse, chère au dogmatique tribun.

Le numéro 3 est tout différent. Chef-d'œuvre de courage, de pensée et de style, il atteint souvent à une « véritable élévation ». « C'est le plus bel écrit de la Révolution, » constate Ed. Fleury avec raison. C'est surtout le tableau sagace et véridique de la confuse et terrible époque. On ne la peut connaître et comprendre sans se reporter à ce vivant témoignage de l'un des principaux acteurs du drame. Par un artifice habile, Camille reproduit, avec une originalité supérieure, ce qui, dans les œuvres de Tacite, peut s'appliquer à son temps, puis, feignant de décrire l'empire romain sous le joug des Césars, il flétrit les crimes qui se commettent en France sous l'oppression des comités.

Desmoulins avait bien prévenu ironiquement ses lecteurs que, « d'un bout à l'autre, le numéro n'était qu'une traduction littérale des historiens », la terreur romaine ressemblait si fort à celle de l'an II de la République française que personne ne s'y trompa. Robespierre avait pris pour lui certains passages de Tacite. La veille du jour où parut le numéro 3, soit que Desmoulins, secouant le joug, eût négligé de lui en soumettre les épreuves, soit que, les ayant lues, Robespierre se fût contenté, pour mieux perdre Camille, de ronger son frein sans rien laisser paraître, le général Dillon fut attaqué aux Jacobins.

Desmoulins, mis en cause, renia son ami. Froid comme un couperet, Robespierre, qui désavouait Camille en secret, mais avait encore besoin de lui, insista pour qu'on ne le rayât pas du club, comme demandaient plusieurs membres. Mais du haut de la tribune, sans pitié, il admonesta son camarade.

Camille n'osa protester, mais, rentré chez lui, oublia la leçon. « Enflé par le début prodigieux de ses numéros et les

éloges qu'on lui prodiguait, » il laisse courir, sur la page blanche, sa plume frondeuse, obéit à l'aiguillon du démon inconnu qui l'inspirait. Cette inspiration le dominait, l'attirait à son destin. Rejetant voiles et fictions, il écrivit d'un trait le numéro 4 avec la clarté, la netteté, la précision habituelles de son style.

On « s'arracha ce quatrième numéro, écrit Michelet qui a de géniales divinations... On le lisait dans la rue, on en suffoquait de pleurs. Le cœur de la France s'était échappé... le cri divin qui remuera les âmes éternellement ».

Ce cri, c'est Camille qui l'a poussé. Il faut lui en savoir gré. Il eut son heure d'héroïsme, son rayon de bon sens. Depuis le 31 mai, tous les journalistes indépendants s'étaient tus, « serrés dans l'étau de la peur. » Pendant les journées inspirées qu'il écrivit les numéros 3 et 4 du *Vieux Cordelier*, l'abominable pamphlétaire de la *France libre* et des *Révolutions*, le procureur de la lanterne, l'instigateur des massacres, fut entraîné dans un délire sacré. Il dénonça les crimes des oppresseurs sanguinaires, défendit les victimes contre leurs bourreaux, fit luire une lueur d'espérance au fond des prisons.

Robespierre se sentit frappé au cœur. La feuille de Camille chantait encore ses louanges, mais elle le compromettait même à ses propres yeux. Il ne lui avait pas déplu qu'un ami de Danton ébranlât Hébert, il ne pouvait supporter qu'on attaquât le comité de Salut public dont il était l'âme. « Il se croyait une créature privilégiée, un être mis au monde pour en devenir le régénérateur. » La clémence, il la préférait peut-être à la Terreur, mais, dans son mauvais orgueil, il ne voulait pas l'entendre préconiser par autrui ni la voir appliquer avant que tous ses ennemis n'eussent été décimés par la Terreur.

Il ne condamna pas le premier. Ce n'était point sa manière. Il avait autour de lui des hommes sûrs qui, lui devant tout, étaient à sa merci. L'un d'eux, l'imprimeur Nicolas, par dévouement à l'homme qui l'enrichissait, attacha le grelot aux Jacobins, le soir du 1er nivôse : « Je dénonce Camille Desmoulins, s'écria-t-il. J'en appelle à ceux qui l'ont lu. Camille Desmoulins frise depuis longtemps la guillotine. »

Interloqué, l'auteur du *Vieux Cordelier* n'osait répondre. « Il était si sensible qu'il n'entendait jamais prononcer ce mot de guillotine sans frissonner jusqu'aux os. » Il allait

être exclu des Jacobins, lorsque Hébert, en l'injuriant, le sauva. Robespierre tenait bien à faire abattre Desmoulins par l'un des siens, non sous les coups du Père Duchesne qu'il voulait perdre aussi. Il demanda à l'Assemblée de passer à l'ordre du jour et la radiation de Camille ne fut pas prononcée.

Le lendemain, du reste, si son parti n'avait été pris, il aurait pu se montrer satisfait. Le numéro 5 du *Vieux Cordelier* était mis en vente. Il ne ressemblait en rien à ceux qui l'avaient précédé. Le charme était rompu. La peur avait chassé le génie de l'inspiration. « Pauvre Camille, comme disait Robespierre après Mirabeau, il n'est plus las d'avoir été poltron. » Le rayon s'est éteint. La nuit craintive est venue. L'encre s'est épaissie dans l'écritoire. Les sueurs de l'angoisse rendent maladroite la main. Desmoulins a l'accent d'un homme affolé, pitoyable. L'effroi a engourdi « l'indépendance indomptée de sa plume ». Hormis pour essayer encore de plaire à Robespierre, quelques venimeuses insinuations à l'égard du Père Duchesne, ce numéro 5 écrit dans l'épouvante n'est que palinodies. Après s'être lâchement rétracté, Desmoulins humblement s'excuse et demande quartier : « Ce n'est pas sur une ligne détachée qu'il faudrait me juger ; ce n'est même pas sur un numéro qu'il faudrait me juger... Le comité de Salut public a improuvé mon numéro 3, je me soumets à sa décision comme Fénelon à celle de l'Église. »

Le numéro 6 parut le 10 nivôse (30 décembre). Il ne valait pas mieux que le numéro 5. C'était encore un plaidoyer inspiré par la peur. L'auteur accepte les « justes reproches » qui lui sont adressés. Il déplore les « écarts de sa plume », et renie son idée la plus belle : « Je redeviendrais coupable si je ne me hâtais de supprimer mon comité de clémence et d'en dire ma coulpe, ce que je fais avec une contrition parfaite. »

Cette humilité ne pouvait servir de sauvegarde. Il ne suffisait pas de se battre la poitrine, de courber l'échine et de tendre la joue. Plus compromettante encore que le courage, « la peur rendait coupable » ; Desmoulins lui-même l'a écrit. Quand il allait à la Convention, ses amis évitaient de lui parler, ses ennemis lui jetaient au visage le mot « conspirateur ». On tourmentait les siens. Une perquisition chez M. Duplessis, son beau-père, fit découvrir une pendule

dont l'aiguille était terminée par une fleur de lis. Le vieillard fut arrêté et resta plus de quinze jours à la prison des Carmes.

Le 18 nivôse, Camille lui-même était interpellé aux Jacobins avec une grande violence. Le malheureux bégayait d'habitude ; ce jour-là, il balbutia : « Tenez, citoyens, je ne sais plus où j'en suis. De toutes parts, on m'accuse, on me calomnie. En vérité, j'y perds la tête. » Robespierre se chargea de montrer à son camarade de collège où il allait le conduire : « Camille est un bon enfant qui avait de bonnes dispositions, mais que de mauvaises compagnies ont gâté. Ses écrits sont dangereux... Je demande que les numéros de son journal soient brûlés dans la Société. »

Brûlé, le *Vieux Cordelier* qui a été tiré jusqu'à 50 000 exemplaires, brûlé par les Jacobins, comme la *France libre*, par le Parlement de Toulouse ! Robespierre plaisante sans doute, pense Camille, mais entraîné par son esprit caustique et piqué dans son amour-propre d'auteur : « C'est fort bien dit, Robespierre, mais je te répondrai comme Rousseau : Brûler n'est pas répondre.

— Comment, riposte Robespierre, la voix aigrie par la colère, comment tu oses encore justifier tes outrages qui font les délices des aristocrates ! Apprends, Camille, que si tu n'étais pas Camille on ne pourrait avoir d'indulgence pour toi !

Camille était atterré. C'était donc réel : l'homme qu'il avait toujours servi et admiré « rompait la glace avec lui » !

— Mais Robespierre, je ne te conçois pas, articula-t-il. Tu me condamnes ici... Ne t'ai-je pas lu tous mes numéros en te conjurant, au nom de l'amitié, de m'aider de tes avis, de me tracer le chemin que je devais tenir?

— Tu ne m'as pas montré tous tes numéros, répond l'accusateur implacable. Je n'en ai vu que deux. Je n'ai pas voulu lire les autres ; on aurait dit que je les avais dictés ».

Robespierre s'acharne sur Camille. Il lui « importe peu que les Jacobins chassent ou conservent cet individu ». Il veut, en le poussant à terre, atteindre un rival autrement redoutable, Danton, dont il trame la mort : « Je n'épouse, dit-il, la querelle de personne : Camille et Hébert ont également tort à mes yeux. »

De ces yeux, à travers les besicles, Camille voit l'effroyable regard se poser sur lui comme, naguère, sur les Girondins,

tandis que les lèvres blêmes prononcent la condamnation : « Je déclare aux vrais montagnards que la victoire est en leurs mains, qu'il n'y a plus que quelques serpents à écraser. »

Camille était réprouvé. Il ne pouvait fuir, restait chez lui, ne voyait plus personne. Legendre, Billaud, Manuel, la plupart des vieux cordeliers ont rompu avec lui à cause de son comité de clémence. Les Robert se cachent ; « ils ont eu des ennuis. » Danton, tout à son bonheur domestique, ne sort guère de son appartement. Brune, qui avait le premier averti Lucile du danger que courait son mari, ne vient plus rue du Théâtre-Français, de peur de se compromettre.

Et Fréron? Fréron est à Toulon, absent depuis des mois. Il n'a pas oublié Lucile. « Elle reste toujours présente à sa pensée. » Il lui écrit de longues lettres d'amour, lui demande encore : « Me répondrez-vous toujours : Oh ! non, Stanislas? » et, se faisant illusion, se prend à la tutoyer, à « l'embrasser avec tendresse et de toute son âme ».

En dépit de cet amour, Fréron, « qui est un homme à moyens et à caractère, » reproche à Camille son comité de clémence, « n'aperçoit la vérité que dans les discours que Robespierre prononce aux Jacobins. »

Lucile est désespérée. Elle pense que Fréron n'a pas lu les cinq numéros du *Vieux Cordelier*, sans quoi il serait éclairé autrement que « par une faible lueur dans le lointain ». Pourquoi est-il parti? S'il était auprès d'elle, risquait sa vie pour sauver Camille, qui sait ce qu'elle ferait pour lui :

« Revenez, Fréron, revenez bien vite, lui écrit-elle. Vous n'avez pas de temps à perdre. Entendez-vous mon loup qui crie : Martin, mon pauvre Martin, reviens bien vite, nous vous attendons avec impatience. »

Fréron était revenu, non pour répondre à l'appel déchirant de Lucile, mais pour obéir à un ordre du comité de Salut public. Il arriva à Paris dans les premiers jours de ventôse. Robespierre, qu'il vit à la maison Duplay, ne lui adressa même pas la parole. Alors, il eut peur aussi. « Le serpolet est cueilli, tout prêt, » avait écrit Lucile. Il y avait trop de danger à le prendre ; Fréron abandonnant lâchement celle qu'il disait aimer, n'alla même pas lui rendre visite.

Robespierre, sans faillir, continuait de préparer, par un double jeu de bascule, la chute des « factions ». Le 24 ven-

tôse (14 mars), Hébert, Cloots, Chaumette, Momoro, étaient mis en prison. Le 5 germinal, la charrette les conduisait au supplice. Danton et Desmoulins pouvaient se croire sauvés. Ils étaient perdus. Une partie des serpents était « écrasée »; restait l'autre à faire juridiquement assassiner. Dans sa chambre bleue de la maison Duplay, l'Incorruptible accumulait les notes contre ceux qui avaient osé « réclamer une amnistie pour tous les coupables ». Quand il eut terminé ce travail, il l'apporta à Saint-Just qu'il chargea de rédiger un rapport pour les comités de Salut public et de Sûreté générale. Le soir du 9 germinal (30 mars), les deux comités étaient convoqués. Saint-Just lut « avec âme » son réquisitoire. Le lendemain, à six heures du matin, Camille Desmoulins, arraché des bras de Lucile, était arrêté par des gendarmes et conduit à la prison du Luxembourg.

CHAPITRE XIX

L'échafaud.

L'opération fut menée rapidement et sans bruit. En même temps que Desmoulins, arrivèrent au Luxembourg Danton, Lacroix et Philippeaux. Danton « se présenta bien ». Camille avait l'air profondément triste. Parfois, sur sa joue bistrée, une larme coulait, que sa main essuyait d'un geste machinal. Danton tentait de le consoler : « Pourquoi pleurer, disait-il, puisqu'on nous envoie à l'échafaud, marchons-y gaiement. » Cette ironie un peu grosse donnait à Desmoulins quelque confiance. Comme le naufragé qui espère dans le pilote, il comptait sur la popularité de Danton et sur son éloquence, essayait de croire que, bientôt, grâce à elles, comme Marat, il serait relaxé et porté dans les rues en triomphe.

La cellule où on le mit au secret se trouvait dans les derniers étages du palais. C'était une chambre sans feu, mais « assez commode », sauf que « la fenêtre était à ses pieds ». En se penchant, il voyait le jardin du Luxembourg avec son bassin octogone et sa terrasse circulaire plantée d'ifs et de buis. Cette vue lui « rappelait une foule de souvenirs de ses amours ». Dans ce jardin, il avait rencontré Mme Duplessis et connu Lucile. C'est là aussi qu'une femme

lui avait dit de « prendre garde au Luxembourg ».

Cette prophétie, qui commençait à se réaliser, le faisait frissonner. « La solitude, les affreux barreaux, les verrous vainquent sa fermeté d'âme... Il fond en larmes ou plutôt sanglote en criant dans son tombeau : « Lucile, Lucile, ô ma chère Lucile ! » Du jardin fatidique il ne peut détacher ses regards. « Il ouvre la fenêtre, aperçoit Mme Duplessis. Il se jette à genoux, il joint les mains » et, quand elle a « baissé son voile » et qu'il ne la voit plus, agitant son mouchoir, il se reprend à pleurer, malgré soi, désespérément. »

Il avait emporté avec lui deux ouvrages empreints de tristesse, les *Nuits* de Young et les *Méditations* d'Harvey. Les larmes l'empêchent de lire. Il voit qu'on lui a laissé une plume, de l'encre, du papier. Au lieu de se lamenter, il « passera tout le temps de sa prison à écrire ». « Jamais il n'a été par la pensée, par l'imagination, par le toucher même, plus près de Lucile. » Il n'a de « pardon à demander qu'à Lucile seule au monde ». Malgré les faiblesses dont il s'excuse, il ne croit pas que son cœur soit « indigne d'elle » : « Ma Lucile, ma Vertu, mon Ange ! O ma bonne Lolotte, lui écrit-il, je me jette à genoux, je tends mes bras pour t'embrasser... Adieu, Loulou, ma vie, mon âme. Je te vois, ma bien-aimée, ma Lucile, mes mains liées t'embrassent et ma tête séparée repose encore sur toi ses yeux mourants. »

Lucile parcourait Paris pour trouver un défenseur. Le rapport que Saint-Just, inspiré par Robespierre, avait lu à la Convention, avait été « couvert d'applaudissements unanimes et multipliés ». Legendre, seul, avait essayé d'élever la voix en faveur de Danton. Il avait dû se taire, comme les autres, tremblant de peur, sous la menace de Robespierre. Lucile ne pouvait croire que les « plaisanteries » de son mari effaceraient le souvenir des services rendus. Or, partout où elle s'était présentée, elle avait trouvé porte close, partout la malheureuse femme avait été repoussée. Elle s'était gardée de faire appel à Fréron, dont la lâcheté lui donnait la nausée et, dans sa détresse, comme après l'enterrement de Le Pelletier, elle songea à Arthur Dillon et se décida à avoir recours à lui.

Le général était aussi prisonnier au Luxembourg, mais il n'était pas au secret comme Camille. Lucile put le faire prévenir par « un commissionnaire fidèle ». Dillon ne manquait ni de courage, ni de témérité. Il savait que, dans le

procès qui se plaidait, le public paraissait favorable aux prévenus. Il forma le projet de fomenter un soulèvement contre les comités. Pour sauver Desmoulins et Danton, il suffisait, « en semant de l'argent au peuple, de soudoyer du monde autour du tribunal révolutionnaire. » L'imprudence de Lucile la perdit, ainsi que Dillon, et Camille avec eux. Il y avait des traîtres dans les prisons, des *moutons*, comme on disait. Dillon fut dénoncé aux comités de Sûreté générale et de Salut public.

A la maison de justice, dans la salle de la Liberté, le sort de Camille se jouait. Dans ce procès dont bien souvent on a voulu reconstituer les péripéties, de Camille Desmoulins il ne fut pas plus question que des faussaires étrangers perfidement réunis sur les mêmes bancs que lui. C'est Danton qui était visé et Danton dominait les débats. Jamais il ne fut plus éloquent, d'une plus humaine simplicité. Tous les assistants étaient remués. La partie en restait indécise. Juges et jurés tremblaient sur leur siège, étaient pris à partie par le public entassé dans les tribunes. Trois jours étaient nécessaires pour qu'ils fussent « suffisamment éclairés ». « On n'avançait pas. » Les délais étaient près d'expirer. Le procès allait-il se terminer en triomphe? C'était pour le président et l'accusateur public une question de vie ou de mort. Ils étaient angoissés, se passaient des billets. De guerre lasse et se sentant impuissants contre « la révolte des coupables, » ils appelèrent à leur aide le comité.

Du rapport sur la conspiration des prisons qui fut établi à propos de Dillon, Saint-Just se servit, à la Convention, pour demander, « attendu la conduite des accusés, » leur mise hors des débats. Le décret fut voté à l'unanimité et, « sur-le-champ, » apporté au tribunal. Il n'était que temps. Aussitôt l'audience fut levée. Les débats furent fermés. On n'avait lu aucune pièce, entendu aucun témoin. Il n'y eut ni réquisitoire, ni plaidoirie. Les jurés se retirèrent dans la salle des délibérations et rendirent le verdict qu'on leur demandait. Le jugement fut prononcé en l'absence des accusés et la condamnation leur fut « notifiée entre les deux guichets de la prison ».

Quand, le 16 germinal, au début de l'après-midi, les aides du bourreau se présentèrent dans la cellule de Camille, ils le trouvèrent accroupi dans un coin, comme une bête blessée. Il tremblait de tous ses membres, poussait des cris de dou-

leur et de rage. On ne pouvait l'approcher. Il se défendait des pieds et des ongles, se cramponnait à sa chaise. Il fallut le garrotter pour lui couper le col de sa chemise.

Tout le long du trajet, il essaya de briser ses liens. Tantôt il voulait parler : « Peuple, on te trompe ! » tantôt il regardait « d'un air effaré, parlait à ses voisins avec agitation ». Quand il arriva à la place de la Liberté, ses vêtements étaient en lambeaux.

Quelques jours après, sur le même parcours Lucile passait, dans la charrette rouge. Avant d'y monter, elle avait salué « avec enjouement » le général Dillon qui avait fait pour elle le sacrifice de la vie. Elle avait attaché sous son menton un fichu blanc qui lui couvrait les cheveux. Elle ne montrait ni peine, ni désespoir, ni crainte, et « riait avec un jeune homme placé près d'elle sur la charrette ».

Le soir de ce jour, rue du Théâtre-Français, deux vieillards et deux femmes pleuraient à côté d'un orphelin. M. Desmoulins et M. Duplessis ne résistèrent pas à leur douleur. Mme Duplessis et sa fille Adèle se consacrèrent à l'éducation du petit Horace. Quand il eut terminé ses études, le jeune homme ne voulut pas rester dans le pays où son père et sa mère avaient été guillotinés. Il partit pour l'Amérique, s'installa à Taïti, où, après s'être marié, il mourut en 1825.

Raoul Arnaud.

Le Napus

Un fléau de l'an 2227

PROLOGUE

Apparition d'un mal nouveau.

Je vais d'abord vous raconter ce qui m'est arrivé le 3 mai 2227, dans la trentième année de mon âge terrestre. Ensuite je vous dirai qui je suis et pourquoi j'écris ces mémoires. Ne vous impatientez pas. Ne sautez pas une page, pas une ligne, pas un mot. Tout est combiné de telle sorte, qu'après m'avoir lu attentivement, vous soyez en possession d'un lot tout frais de conceptions rafraîchissantes et utiles à la conduite de la vie. Vous en ferez, après, ce que vous voudrez.

Donc, ce 3 mai de 2227, qui marqua le début en France du mal terrible, je remontais seul l'avenue des Champs-Élysées, me dirigeant vers l'emplacement de l'ancien Arc de Triomphe, disparu dans le tremblement de terre de 2150, après avoir été fortement endommagé par le bombardement aérien de la guerre franco-allemande et européano-asiatique de l'an 2000. Le ciel était bleu, l'air exquis, la vie, en ce qui me concernait, bonne. Comme j'arrivais au rond-point où stationnaient jadis les avionnettes, du temps de la circulation aérienne non magnétique, j'aperçus, venant à ma rencontre, un grand et beau vieillard à barbe blanche, qui tenait par la main une petite fille, flanquée de sa gouvernante chinoise. L'enfant paraissait avoir deux ans ou deux ans et demi, pareille à un ange de porcelaine rose, sous ses cheveux blonds. Elle riait et se portait obliquement au-devant de la marche de son aïeul, avec un petonnement gracieux. Soudain

j'entendis un crépitement sec et le vieillard disparut en entier, comme happé par une force surnaturelle.

— *N'a pus*, dit la fillette en écartant ses bras mignons. Le visage de la Chinoise était devenu immobile et grave comme celui d'un aide prestidigitateur qui assiste à un tour connu. Les nombreux passants, témoins du fait, se mirent à trembler, comme moi, de tous leurs membres, reconnaissant, dans cette aventure, un premier coup du mal mystérieux relaté, depuis un mois, par la presse, et qui avait débuté à Chicago. On en citait une demi-douzaine de cas, suivis de trois autres à Berlin.

— « N'a pus, a grand pé a pati, n'a pus », répéta la gosse, enorgueillie de l'anéantissement de son grand-père et du rassemblement d'effroi et de stupeur qui s'était formé autour de ce redoutable rien. Un gardien de la paix arriva comme nous nous remettions à peine de notre émoi. Je donnai mon nom et mon numéro, ma qualité de professeur d'énergie cellulaire à la fondation Aristote ; je fus prié d'écrire moi-même « Polyplaste », sur le calepin du policier, aussi étonné de mon patronyme et du chiffre joint que du phénomène inopiné. Pris d'un brusque besoin de mystification qui est un des réflexes de l'angoisse, j'ajoutai que le vieux passant avait succombé à un mal nouveau, le « n'a pus » ou Napus, dont commençaient à disputer entre eux les savants.

— « Est-ce que ça s'attrape? » me demanda, d'un visage inquiet, le représentant de l'ordre public.

Je lui affirmai que non, que ce mal privé de traces, et d'ailleurs extrêmement rare, était épisodique, et non contagieux. Alors le brave garçon fit signe à une voiture et y fit monter avec lui la Chinoise et la petite fille, « histoire de prévenir la famille et le commissariat ». Il fut convenu que je serais appelé en témoignage, le cas étant extraordinaire, insolite, et, pour tout dire, ahurissant. Ce qui n'était pas moins bizarre, c'était la difficulté où nous nous trouvions, nous co-spectateurs de l'événement, de nous séparer et de quitter l'emplacement de cette sorte de miracle tragique. Il avait créé entre nous un lien de solidarité comparable à une sympathie qui ne comporterait aucune amitié, à une nécessité de rapprochement. Nos pieds collaient au sol. Nous échangeâmes des cartes de visite, des considérations vagues sur la quantité d'inconnu qui nous entoure et l'avenir de l'homme, désormais très hasardé. Les uns pensant que ce nouveau foudroiement demeurerait à l'état de rareté, vu l'excellence de nos climats tempérés, les autres croyant, au contraire, que c'était le début d'un fléau. Ces derniers, dont j'étais, voyaient juste. Le pire est à peu près certain.

Avec le système général des ondes, les événements se savent vite. Une demi-heure plus tard, les nations du monde entier connaissaient la survenue en France, à Paris, avenue des Champs-Élysées, du mal nouveau de disparition totale et brusque, ou Aphanasie aiguë, vulgairement et populairement Napus. La petite fille se trouvait ainsi avoir baptisé l'anéantissement de son grand-papa.

Et maintenant, avant de continuer, il faut que je vous dise qui je suis.

J'appartiens au groupe d'internationaux « témoins », issus des croisements internationaux de l'an 2007, qui succédèrent à la guerre de six ans, où trente millions d'hommes de toutes nationalités furent supprimés. On crut alors assurer la paix universelle par de nombreux mariages franco-allemands, franco-anglais, franco-italiens, italo-allemands, etc..., et les prénoms des produits semi-artificiels que devinrent ainsi mes grands-parents furent remplacés par des numéros. Nous nous appelons tous « Polyplaste », qui signifie « formé de plusieurs », je m'appelle 17.177. C'est parfaitement ridicule, mais je n'y puis rien. J'ajoute que la multiplicité de mes origines n'a fait qu'accroître chez moi la qualité et les travers du Français courant et qu'aviver mon patriotisme. Il en est de même chez tous les Polyplastes répandus à travers la planète. Seules nous intéressent les inventions guerrières, comme si les sources confondues de nos sangs violents avivaient leurs antagonismes. La chimie psychologique est aussi ironique que la plupart des inventions humaines, qui se tournent rapidement contre l'homme, après avoir servi, pour l'illusionner, à sa commodité ou à son plaisir.

PREMIER CHAPITRE

A la Fondation Aristote.

La fondation Aristote, due aux legs particuliers et aux libéralités d'un certain nombre de banquiers australiens et américains, est quelque chose d'analogue à ce qu'était, il y a trois siècles, l'Institut Pasteur. Avec cette différence que ce dernier s'adonnait à l'étude des microbes — comme on disait alors — que l'on croyait accourus du dehors à l'assaut de l'organisme humain, et des jus, ou sérums, susceptibles de guérir les maux censément causés par ces microbes. Puis est venue la thèse de l'énergie cellulaire, créatrice elle-même de micro-organismes bienfaisants et nuisibles, non plus par eux-mêmes, ni par leurs produits et extraits chimiques, mais par la force

nouvelle nommée *cyton*. La fondation Aristote s'est consacrée à l'étude de toutes les formes, variantes et transformations de *cyton*, dont l'histoire aujourd'hui importe assez peu, vu les critiques dont elle est devenue l'objet. Ces critiques répétées, et pour quelques-uns fondées, ont affaibli nos études théoriques et travaux de laboratoire, quant au *cyton*, à un point tel que nous ne faisons, pour ainsi dire, plus autre chose que de disserter entre nous sur les événements du jour, les nouvelles armes et méthodes de combat et les rivalités, économiques et autres, entre nations. Une pétaudière, une potinière, voilà ce qu'est présentement notre vénérable institution. Il en est de même pour toutes les fondations de cette catégorie en Europe et en Amérique dont la décrépitude et la déchéance ont fait l'objet de nombreuses thèses fort découragées.

Lorsque j'arrivai le lendemain à mon laboratoire, ou plus exactement à mon cancanoir, mes collègues, hommes et femmes, s'occupaient tous du cas saisissant d'aphanasie de l'avenue des Champs-Élysées, qui remplissaient la presse et les sans-fil. Je fus entouré et assailli de questions, auxquelles je répondis de mon mieux. Le terme de « napus » enchantait, et les doctoresses, avec de petites mines, contrefaisaient l'appellation enfantine et la phrase fatidique « a grand pé a pati ; n'a pus ». On parlait d'un nouveau fait du même ordre, survenu dans le faubourg Saint-Antoine et par lequel avait été « soufflé » le contremaître d'une fabrique de meubles, et d'une épidémie de trois cas à Marseille portant sur une famille grecque de pêcheurs de coquillages. Nous étions entre gens calés, polyplastes pour la plupart, et les hypothèses allaient bon train.

— C'est le commencement de la fin du monde... assurait, sans en rien savoir, mon cousin 17.178, parvenu, lui, par la fusion et confusion héréditaire, à un mélange de germanomanie et de mysticisme, ce qui l'a fait baptiser « Görres » du nom du célèbre tourneur de têtes boches. Il prétendait que l'affaire était prédite par un moine moldave, depuis le douzième siècle, et que Nostradamus y avait fait allusion dans une centurie :

Lorsque du sept, tiers double précédant,
A sexe anguste auront brisé l'Ardent,
Et poudre mis sans rien trouver dedans.

« Le premier vers, affirmait mon cousin, signifie 2227, le nombre deux étant répété trois fois. Le « sexe anguste » signifie la petite fille, dont le courage (l'Ardent) fut brisé par la pulvérisation soudaine de son grand-père, disparu sans laisser de trace. » Mais ma jolie préparatrice, Henriette Tastepain, qui a découvert, dans la cellule, un nouveau

centre magnétique, fit remarquer que les versets des fameuses centuries sont agencés de telle sorte qu'on y trouve toujours à boire et à manger. A ce moment survint Polyplaste 14.026, issu d'une série de croisements alternatifs franco-américains et franco-hongrois, mâtiné de nègre et dont la physionomie est comme une mosaïque de ces diverses nationalités. Son érudition est extraordinaire. Il connaît presque toutes les langues parlées sur la planète, la plupart des sciences mathématiques et biologiques, et il peut citer, en matière bibliographique, les sommaires de toutes les revues et, en général, de tous les périodiques ayant paru en France, Italie, Angleterre et Allemagne depuis dix ans. Ce petit homme, d'ailleurs susceptible et même rageur, est un répertoire ambulant. Nous lui demandâmes quelle pouvait être, selon lui, l'explication du phénomène. Il réfléchit, avant de répondre, une dizaine de minutes, à la façon d'un calculateur prodige, puis de sa voix forte et fêlée, il accoucha de ceci :

« Le mal, aujourd'hui épidémique, est, à mon avis, très ancien, « apparu vraisemblablement dans des pays sans état civil et sous une « forme sporadique. On a signalé, voici cent ans environ, chez les « Patagons, des disparitions totales survenues devant témoins. Il y « en a eu, plus récemment, en Nouvelle-Guinée. Dans la partie déser- « tique de l'Irlande, où la guerre civile ininterrompue n'a laissé « debout que quelques masures, une constatation prise pour une « légende — ce qui est fréquent — a mis en valeur la suppression « subite et totale, voilà trente ans environ, de trois personnes de la « même famille. Mais je crois me souvenir que déjà Marco Polo, dans « le récit de son voyage en Chine... »

La porte du laboratoire s'ouvrit devant mon garçon lyonnais Mouillemouillard, lequel a la figure et l'accent de Chignol, moins le « sarsifie ». Il était à la fois effaré et épouvanté : « Le sans-fil de « l'heure annonce que deux autres personnes viennent de disparaître « rue de Rivoli, au moment où elles essayaient des bottines dans un « magasin. La jeune fille qui leur travaillait les riclots à croppe- « tons est à moitié folle ! »

Nous éclatâmes de rire, ce qui acheva d'écarquiller les paupières pâles et les yeux gris de Mouillemouillard. La bizarrerie du « napus », dans les premières heures, excitait, en même temps que l'effroi bien compréhensible, une sorte de rictus bizarre, qui dut être celui de nos premiers pères devant l'invention du feu ou l'apparition du mammouth. En outre, la curiosité scientifique s'en mêlait, et gorgés de théories jusqu'à la nausée, nous étions regaillardis de tenir un phénomène d'expérience crue, indéniable et patent. C'est pourquoi le divertissement s'associait, dans nos âmes, à l'angoisse. L'aphanasie, si elle

emportait les gens sans crier gare et quelquefois prématurément, offrait au moins l'avantage de supprimer les formalités et embarras qui tiennent à la dépouille et, comme dit Bossuet, aux malheureux restes. Avec elle, plus de cercueil, ni de cortège mortuaire, ni de cimetière. Elle ne touchait nullement aux croyances, et bien au contraire ; la disparition corporelle pouvant être considérée comme le comble du spiritualisme, et laissant la place libre à toutes les certitudes de l'ordre mystique, qui sont du reste les moins chancelantes. Elle renforçait cette conviction du miracle qui habite les plus matérialistes d'entre nous, s'ils veulent bien réfléchir que tout, ici-bas, est miraculeux, à commencer par le fait d'y être.

— « Messieurs, dit le professeur Ailette ; il n'est aucunement « douteux que — dans le désarroi général procuré par l'apparition « d'un nouveau fléau (car le doute, hélas, n'est plus permis) — le « public va se tourner vers nous et nous demander des explications. « Mettons-nous donc au travail et cherchons la cause, ou les causes. « Ensuite nous aviserons au moyen de lutter. Mais, à première vue, « il ne paraît pas commode. »

L'hilarité générale fut augmentée par ces propos d'allure officielle et conformes à la spécialité du professeur Ailette, qui a la voix sèche, une petite physionomie blafarde et barbichue, et la manie de disserter à perte de vue sur n'importe quel sujet, comme de discourir sur n'importe quelle tombe. Chacun songeait que le « napus » lui coupait la parole en avant de la langue et le privait de son exercice rituel et préféré. D'ailleurs, sur quoi pouvait-on s'appuyer pour rechercher la cause, ou les causes, d'un foudroiement suivi d'un éparpillement de l'être dans l'éther? Le terrible fléau nous ramenait tous, ignorants et savants, à ce « subir sans comprendre », qui apparente la discipline humaine et terrestre à la plus stricte discipline militaire. C'est ce que le professeur Sidoine, géant brun, costaud, pileux, barbu, exprima en fort bons termes : « Mon cher Ailette, je ne demande pas mieux « que de travailler, avec vous et tous nos collègues de la fondation « Aristote, à combattre ce mal effarant. Encore faudrait-il que j'en « aie observé, de mes yeux, un cas authentique. Car, après tout, ceci « peut être un mythe, ou une illusion de notre éminent camarade « Polyplaste 17.177 ou une hallucination en commun, qui s'est pro- « pagée par la presse et le sans-fil.

« Remarquez, en effet, qu'il y a un peu plus de trois siècles un de « nos plus illustres prédécesseurs, le professeur Charcot, qui floris- « sait, il est vrai, sur le sol branlant et falot de la démocratie, avait « décrit et nommé un mal inexistant, *l'hystérie*, dont on n'a plus vu « jamais depuis trois siècles aucun spécimen ! Cependant j'ai dans

« ma bibliothèque des ouvrages redevenus rares après une longue « période d'oubli, où l'on remarque des femmes tordues, dans toutes « les attitudes, par cette invraisemblable et improbable maladie. « Le professeur Charcot n'était certainement ni un visionnaire, « ni un menteur. Il avait cru voir ce qu'il avait décrit. Il avait pro- « jeté un phantasme, un mirage. »

Ainsi mis en cause, je repris le récit du grand-père et de la petite-fille, les témoignages des personnes présentes, les cas nouveaux que rapportaient les journaux. J'ajoutai que je n'y mettrais aucune vanité d'auteur, ni de prospecteur ; qu'il était possible que j'eusse participé à une hallucination en commun, du genre de celle qui crée le tour fameux et imaginaire de la corde dressée et du fakir grimpant à cette corde ; je proposai d'attendre, de nous laisser devancer un peu par l'événement ; ce qui, n'étant que timidité, passe généralemenet pour de la sagesse. On se sépara sur ces bonnes résolutions. Mais j'étais certain que nous devrions nous réunir de nouveau avant peu, et que le malicieux démon de l'aphanasie n'en resterait pas là.

En effet, quarante-huit heures après les remarques si raisonnables de Sidoine, et comme par une ironie du sort, c'était à la fondation Aristote même que survenait une disparition en « napus », dans des circonstances telles qu'aucun doute n'eût plus été permis à saint Thomas en personne.

Une des lumières de notre maison et qui avait fait beaucoup, quinze années auparavant, pour la théorie, depassée depuis, du *cyton*, était Mme Grégeois, divorcée du défunt professeur Grégeois, à cause précisément de leurs divergences au sujet des centres magnétiques de la cellule. Le mari prétendant que ceux-ci étaient au nombre de deux, la femme qu'ils étaient au nombre de trois, ni l'un, ni l'autre n'ayant prévu le quatrième centre, découvert par la jolie Tastepain. Mme Grégeois était laide, hargneuse, péremptoire, mêle-tout et décorée de tous les ordres possibles de tous les pays de la terre habitée, qui formaient sur son costume semi-masculin, dans les réceptions officielles, une brochette importante et bariolée. Elle détestait bien entendu Tastepain, non seulement en raison du *cyton*, mais aussi de son charme physique.

Or, le conseil suprême de la fondation Aristote ayant été réuni d'urgence, nous nous trouvions dans le laboratiore de Sidoine, quelques polyplastes, dont moi, le professeur Ailette, Grégeois-la-Grège comme nous disions en manière de plaisanterie, et une demi-douzaine de sommités. La harpie était en train d'émettre son avis sur l'origine vraisemblable du « napus », que l'on devait attribuer, selon elle, aux taches de Jupiter agissant elles-mêmes sur les taches solaires et les

rendant cytocides, ou tueuses de cellules humaines. Subitement, on perçut le petit craquement sec qui m'était demeuré dans l'oreille, depuis le vieillard des Champs-Elysées, et il ne reste plus rien de Grégeois-la-Grège que le souvenir de ses médisances, de sa laideur et de son génie. Les professeurs étaient devenus pâles comme des bonshommes de plâtre frais. Nous autres polyplastes, de formation composite et plus dure, contenions mal cette crise de rire dont j'ai parlé. Déjà Ailette mettait en mouvement sa barbiche sous la noix triplement osseuse de ses pommettes et de son front, commençait l'oraison funèbre de la disparue. L'habitude qu'il avait de discourir devant les tombes et monuments commémoratifs lui faisait tendre la jambe en avant, cependant qu'il énumérait, de sa voix de bois, les travaux et les mérites de l'infortunée Grégeois, revenue ainsi à l'impalpable éther après avoir soutenu toute sa vie la cause du triple centre magnétique de la cellule. Il alla même jusqu'à classer l'anéantie — « notre grande anéantie » — parmi les martyrs de la science au vingt-troisième siècle, ce qui était exagéré. Un crocheteur, un ouvreur de portières, un marchand ambulant de marrons, ou de dattes, était aussi bien sujet au « napus » que le roi de France ou le président de la République britannique.

Je dois ajouter, pour demeurer dans cette vérité historique qui est le plus grand attrait des *Mémoires*, que la disparition de cette mégère de laboratoire causa une allégresse générale à la fondation. Mouille-mouillard, qu'elle tarabustait, et même giflait à l'occasion, s'il avait égaré une cornue, en tremblait de joie. Il ne cessait de répéter : « Quelle aubaine, Seigneur Jésus, quelle veine de veinasse, nom d'un rat ! » Quant à Henriette Tastepain, elle ne voulait pas croire à tant de bonheur et il fallut lui faire entrevoir, par une porte, la figure grave et crispée d'Ailette le discoureur pour la persuader de la napusification de son ennemie.

La presse d'informations et aussi la presse technique sont généralement en retard, la première d'une dizaine d'années, la seconde d'une dizaine de mois, sur la véritable position et valeur scientifique des personnalités disparues de mort avec restes ou de mort sans restes, dite « napus ». C'est ainsi que cinquante ans après que les doctrines microbiennes avaient été abandonnées par les instituts, les académiciens et même les universités d'Amérique et de France, — qui sont les deux nations les plus attachées à leurs fétiches scientifiques, — les grands quotidiens continuaient à entretenir leurs lecteurs du bacille de la typhoïde, de la tuberculose et de la syphilis, et d'autres phantasmes et fariboles du même tonneau. La conception du *cyton* et ses dérivés alimentèrent pendant une semaine la nécrologie de cette

« excellente Grégeois », « universellement regrettée et pleurée surtout « dans la glorieuse maison qu'elle et son illustre mari avaient portée « au point de perfection où on la voit aujourd'hui ». Ces feuilles bien renseignées assuraient que l'étude du fléau nouveau était poussée à fond par le personnel scientifique de la fondation et que l'on en serait maître avant peu. Il fut décidé qu'une souscription nationale serait ouverte pour l'érection d'une statue du ménage Grégeois, si parfaitement désuni, dans la cour centrale de cette demeure qu'ils avaient fait, pendant plusieurs années, retentir du vacarme de leurs doctes querelles conjugales.

Mais voici que, dans la semaine suivante, dix cas de « napus » furent dûment constatés à Paris et en banlieue, cinq à Lyon, vingt à Marseille, dix-sept à Lille et trois à Nancy. On pensait que les campagnes seraient épargnées, quand successivement trois aphanasies, de forme classique, apparurent dans la Nièvre, cinq en Bretagne, et vingt-deux, chiffre effrayant, en Auvergne, autour de Clermont-Ferrand et de Brioude. En même temps l'Angleterre, la Suisse, l'Italie, l'Allemagne, la Suède paraissaient atteintes plus rudement encore, avec des chiffres dont la progression bondissante faisait froid dans le dos. Partout était perçu le petit bruit sec, annonciateur de la disparition. Certains témoins du phénomène fatal avaient cru remarquer une odeur de roussi, pareille à celle que nos arrière-grands-pères du moyen âge attribuaient à l'arrivée et au départ du diable.

Le premier moment de stupeur — et pour nous, polyplastes, de rigolade — passé, une grande activité se manifesta dans tous les instituts, toutes les académies, toutes les universités et fondations scientifiques du monde, sous forme de correspondances, de communications, de discussions, de controverses, quant à l'origine de ce fléau sans précédent. L'intelligence humaine, beaucoup plus courte qu'on ne l'affirme généralement, — même chez les esprits les plus élevés et les plus pénétrants, — a tendance à envisager, pour tel phénomène, telle cause unique, et n'admet que difficilement la multiplicité des causes. L'explication de cette satanée Grégeois par les taches jupiterriennes quitta ce monde avec celle qui l'avait énoncée. On envisagea successivement :

1° La libération d'une force inconnue, que les maniaques du défunt *cyton* ne manquèrent pas de supposer issue de la cellule humaine elle-même, dans certaines conditions atmosphériques et météorologiques encore insoupçonnées. Le professeur Ailette se rangea à cette supposition et l'exposa en un volume de trois cents pages avec figures, qu'il fit naturellement écrire par un de ses élèves, lequel en confia lui-même la rédaction à un garçon de laboratoire. D'où le caractère

extrêmement vague de ce travail, aussitôt couronné par l'Académie des sciences, et récompensé d'un prix de cinquante mille francs, sur lesquels le garçon de laboratoire toucha cent francs, l'élève cinq cents francs et Ailette le reste.

2° Des décharges partielles électriques, de véritables foudroiements d'une ampleur prodigieuse, dus à l'abus des ondes de toute sorte, parcourant la planète dans tous les sens, à toutes les heures de jour et de nuit. Le professeur Sidoine se fit le champion de cette idée ingénieuse, vraisemblable même, à laquelle il attribua bientôt un caractère de certitude et d'évidence tel qu'il entrait en rage, si le moindre doute était émis au sujet de « sa doctrine », comme il disait. Ladite doctrine allait avoir rapidement de terribles conséquences, quant à l'entre-choc des nations d'Europe, d'Amérique, d'Afrique et d'Australie, parvenues les unes et les autres à des niveaux différents du perfectionnement et du foisonnement électriques.

3° Une usure lente et clandestine des tissus — le cancer sans cancer, — provoquée et accélérée par de certaines images violentes héréditaires, accumulées pendant plusieurs générations. Cette hypothèse, due au professeur Eustache, se scindait elle-même en deux sous-hypothèses, l'une n'envisageant la nocivité que des seules images intérieures, l'autre mettant en cause la diffusion du « cinébiblat », ou livre aux images en mouvement.

4° La formation, par des croisements ethniques trop nombreux et des naturalisations à outrance, d'une race aux tissus en équilibre instable et en quelque sorte éphémérisés. Les tenants de cette dernière explication déchaînèrent de violentes colères dans le camp des polyplastes, dont j'étais, et faillirent même provoquer la guerre civile, en raison du caractère épidémique généralement attribué au « Napus ». Il ne participa point à ces vaines fureurs.

Bientôt le bruit s'était répandu, à tort, que la fondation Aristote avait découvert, en raison de l'explication n° 2 (thèse Sidoine), une vaccination électrique contre le « Napus », une foule de gens de toute condition se présentèrent aux portes de notre établissement, suppliant qu'on les immunisât. C'était un spectacle peu banal que celui de ces paniquards faisant la queue, pendant des heures entières, comme à l'huis des boulangers dans une ville assiégée, pour s'entendre dire que la nouvelle était prématurée, que plusieurs « préservants » — c'était le terme consacré — étaient à l'étude, mais qu'il n'y avait encore rien de définitif. Le minimum, le mince reliquat de pitié et de charité subsistant chez les polyplastes autres que notre ami 14.026, en était employé et usé. Rien n'est plus amusant que d'expérimenter sur soi-même cette distillation des dernières gouttes d'une émotion charitable,

que toute l'humanité éprouva après le sacrifice de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Je pense fermement pour ma part, après m'être bien analysé, que le développement scientifique exclusif de l'esprit humain aboutit à cette extinction de deux sentiments qui ont suscité des œuvres admirables, aujourd'hui à peu près incompréhensibles aux polyplastes, et en général aux laboratoiriens. Le rire, chez nous, a tari les larmes, qui passaient autrefois pour un soulagement, pour un véritable anesthésique.

La progression des cas de « mort sans restes », à Paris, banlieue et en province, fit que la multitude des suppliants, ainsi évincés, augmenta dans des proportions inquiétantes, en même temps que l'appréhension la rendait bruyante et houleuse. Les pouvoirs publics convoquèrent le dirigeant de la fondation et le pressèrent de trouver un moyen quelconque d'apaiser les esprits et d'empêcher que l'angoisse du fléau ne dégénérât en émeutes, comme cela se produisait déjà en Amérique, en Angleterre, en Allemagne et en Italie. Sidoine émit l'avis que toutes les installations électriques à haute et très haute tension, ainsi que toutes les communications par ondes, fussent suspendues, sur toute l'étendue du territoire, même au prix de la plus forte perturbation économique, financière et commerciale. C'était une grosse décision à prendre : la Couronne et les ministres demandèrent un délai de réflexion, d'autant plus indispensable que la question était internationale, et, par le conflit d'intérêts subordonnés à la richesse en électricité et en ondes, risquait de provoquer des complications diplomatiques graves.

— Chouette, — songèrent aussitôt les polyplastes, — on va à la guerre scientifique ! La victoire sera à celui qui, ayant découvert le secret du « Napus », l'appliquera aux opérations militaires.

Talonné par le ministre de l'Hygiène, et la promesse d'une décoration insigne et se portant au milieu du thorax, le professeur Ailette, de son côté, fabriqua instantanément une bouillie cellulaire, ou cytoplastique, à trois francs le gramme, composée de mésentères de jeunes cochons et de ganglions lymphatiques de veau préalablement ionisés, additionnés de trois prises de rayons ultra-violets et de deux prises de phosphorescence de poisson-torpille. D'après lui, aucune personne ayant ingéré ce remède n'était plus accessible au « Napus ». Il jouait sur le velours, aucune preuve ne pouvant être faite que le premier venu des morts sans-restes avait omis de prendre la bouillie anti-aphanasique. Il fut fortement question, pendant une semaine, au conseil des ministres, de rendre cette mixture obligatoire pour tous les Français ; mais la fantaisie même qui avait présidé à la fabrication fit qu'on écarta le projet de loi.

Convenablement arrosé par le budget de publicité dite « bienfaisante », la presse fit un remarquable tam tam autour du « brouet à Ailette » ; et l'on en vendit, en une semaine, une cinquantaine de milliers de bouteilles de cent granmmes, d'où un très joli bénéfice, et pour la Fondation, et pour Ailette. C'est un très bel exemple de la naïveté du public, où personne ne fit la réflexion, cependant bien simple, qu'il s'agissait d'un attrape-nigauds ; comme de la poudre à empêcher les mouches de pondre, qui avait fait fureur au vingt-deuxième siècle, si l'on en croit les chroniques de l'époque ; comme de l'élixir à la crotte de chien, lancé comme antiseptique général et élixir de longue vie, par le savant russe Metchnikoff aux environs de 1909.

Les Américains ont toujours fait les choses avec excès et une sorte de gigantisme intellectuel et économique, comme contraste avec leurs prédécesseurs les Aztèques, race très petite et qui minimisait tout. On apprit bientôt que le bruit du « Napus », ou éclatement, était trois fois plus fort au delà de l'Atlantique qu'au deçà, et que la progression des cas était géométrique et non arithmétique, comme en Europe. Mais sans doute y avait-il là quelque exagération. Le « Napus » asiatique, et notamment chinois et indochinois, en bref de la race jaune, s'accompagnait d'un coup sourd, que l'on croyait venir du sol, et laissait un résidu assez puant, comparable à un morceau de semelle ratatiné en trois lobes, rappelant quasiment la poupée humaine. Nous en demandâmes des échantillons. Mais les coolies de terre et de mer se refusaient à les manier, prétendant que, par leur contact, on attrapait le « Naputching ». Cette persistance étymologique du terme *napus*, à travers les langues les plus éloignées les unes des autres, montre le degré de terreur et de trouble moral qui s'attachait au fléau, tel que les peuples se cramponnaient superstitieusement à sa dénomination première. L'idéogramme chinois créé à son intention, et que copièrent les Japonais, le représentait par une grille composée de trois traits verticaux à droite. Introduit dans un manuscrit, ou dans un rouleau de prières, ce signe équivalait au doute, qui naît de l'extinction soudaine de la personnalité, sans qu'on sache dans quelle partie de l'invisible le Dragon l'a emportée et dissimulée. Des commerçants, voyageant en Extrême-Orient, firent savoir que les fils du Ciel, pour se protéger, mâchaient les résidus semelliformes, après les avoir concassés en une sorte de poudre infecte. Ce moyen n'était pas beaucoup plus ridicule, ni arbitraire, que le brouet d'Ailette. Mais tout le personnel de la fondation Aristote entra dans une grande perplexité, du fait qu'il existait désormais deux formes de « Napus », l'une totale, l'autre avec un reste, ou reliquat. Les installations électro-magnéto-radiantes étant moins nombreuses et perfectionnées en

Chine et Asie qu'en Europe et en Amérique, la théorie de Sidoine en acquit un prestige certain, lequel n'allait pas tarder à compliquer les affaires.

Avec l'optimisme béat, ou de commande, qui caractérise les ignorants, les journaux les plus répandus, et qui sont ceux qui donnent les nouvelles les plus inexactes, car la masse a horreur du vrai, comme la nature a horreur du vide, avaient commencé par déclarer que le mal ne se généraliserait pas. Au contraire, il demeurerait une rareté, ou, tout au plus, un accident passager, dû à des causes obscures et qui disparaîtrait un beau matin, comme il était venu. Mais loin de prendre ce tour, le « Napus » apparut bientôt comme une catastrophe nouvelle, installée, et qui, menaçant les corps au point de les anéantir, retentissait sur tous les domaines de l'esprit. Il est bien vrai que la mort ordinaire, la mort « avec restes », guette chacun de nous depuis sa naissance, et tous les poètes, tous les prédicateurs, tous les philosophes ont brodé là-dessus de belles et quelquefois de grandioses variations. Mais la menace de la mort à la mode, de la mort sans restes, apparaissait comme quelque chose de plus redoutable et de plus atroce, en ce qu'elle déroutait les habitudes et dépeuplait jusqu'aux cimetières. On l'appelait l'épidémie « blanche » et aussi l'épidémie « vide ». Dans tous les quotidiens, la rubrique nécrologie fut dédoublée en nécrologie proprement dite et en napuslogie. Par exemple, on put lire dans le *Vingt-troisième Siècle*, dans le *Figaro*, dans *l'Action française*, devenue, par la force des choses, le journal officiel de la monarchie, des nouvelles de ce genre : « Le Mal (avec un grand M, car au bout de deux mois on ne dit même plus « le Napus ») a fait une nouvelle victime dans la personne de M. d'Estampille, ancien sous-secrétaire d'État aux Finances, disparu hier, à cinq heures de l'après-midi, au coin de la rue de Rivoli et de la place de Rohan, dans sa cinquante-cinquième année. Dieu ait son âme ! Le service commémoratif aura lieu à Saint-Philippe du Roule, mardi prochain à dix heures du matin. »

Ou encore : « Nous enregistrons avec regret le décès par le Mal de Mlle Magaufret (Elodie), disparue dans sa propriété d'Etampes, « les Clochettes », le samedi 14 courant à trois heures. Dieu ait son âme ! Le service religieux aura lieu, etc... »

Ou encore : « C'est avec une véritable douleur que nous apprenons la disparition totale du professeur Chestenèfre (Adhémar), survenue pendant qu'il faisait son cours à l'École de médecine, jeudi dernier, dans le grand amphithéâtre à cinq heures. L'Étonnement laïque aura lieu demain samedi, au préau des écoles de la rue Monsieur-le-Prince, à midi. Ni fleurs, ni couronnes. »

La cérémonie de « l'Étonnement laïque » consistait en une sorte de punch d'honneur à la mémoire du défunt, au cours duquel chacun des assistants levait le visage vers le président des Étonnés, en donnant le signe de la stupeur causée par l'anéantissement subit. J'eus l'occasion d'assister à « l'Étonnement » de cet abruti de Chestenèfre, un des derniers représentants du matérialisme scientifique d'autrefois, en compagnie de mon cousin Polyplaste 17.178, et je ne saurais rendre l'état d'hilarité dans lequel nous plongea cette baroque cérémonie.

Certains crânaient et déclaraient que, des deux formes de camarde, ils préféraient la plus propre, celle qui démentait l'axiome célèbre, d'après lequel « rien ne se perd, rien ne se crée ». Mais le plus grand nombre s'abstenait, par superstition, de prononcer même le mot de « napus » ou d' « aphanasie », et détournait la conversation quand il était question de la chose. Le Mal, qui avait commencé par frapper des vieillards ou des adultes, passa de là, assez rapidement, aux adolescents, notamment du sexe féminin, puis aux enfants et jusqu'aux nourrissons, qui disparaissaient soudain, entre les bras de leurs mères désespérées, laissant le sein à découvert. Il semblait ainsi que le fléau remontât la pente de la vie, de bas en haut. On remarqua aussi qu'il s'attaquait de préférence aux individus parfaitement sains, encore qu'il n'y eût pas là une règle absolue. Des fous, des ataxiques, des tuberculeux et des syphilitiques figuraient en première ligne dans les statistiques des hôpitaux et de la clientèle privée.

J'obtins facilement du conseil municipal, comme membre de la fondation Aristote, l'apposition d'une plaque de marbre, avenue des Champs-Elysées, sur l'emplacement du premier cas de « Napus » officiellement constaté, avec la date 3 mai 2227. Il y avait là un souvenir historique et scientifique de premier ordre. Mais quand il s'agit d'inaugurer cette plaque, le 31 juillet suivant, ce fut à qui, superstitieusement, se déroberait. Je sollicitai successivement les ministres, les corps constitués, l'Académie des sciences, l'Académie française, l'Académie de médecine, mais en vain. Chacun trouvait un prétexte pour me refuser son concours, et je vis le moment où je devrais procéder seul à la cérémonie, avec le gardien du jardin, et l'homme de la voiture aux chèvres. Au dernier moment, quelques hauts personnages, redoutant le ridicule, se ravisèrent, parmi lesquels un immortel du nom de Bachelard qui avait écrit un petit traité sur la signification métaphysique du Mal. Une estrade avait été dressée à la place même où la petite fille avait prononcé la phrase fameuse : « a grand pé a pati, n'a pus. » J'avais commandé un orphéon, qui devait jouer une de ces marches militaires dont nous autres polyplastes raffolons. Alors il se passa une chose invraisemblable : au moment où Ba-

chelard, habillé de vert et pareil à une grenouille géante, dépliait son papier et ouvrait la bouche pour son discours, on entendit un claquement sec... et l'académicien disparut.

— Impossible de montrer plus de tact... fit la jolie Tastepain, qui avait perdu un fiancé de la même façon quelques mois auparavant. La découverte d'un cinquième centre magnétique de la cellule eut vite fait de la consoler.

J'aime beaucoup la théologie catholique. Elle est la seule science qui ne varie pas et sa subtilité séculaire fait honte au *grosso modo* des autres recherches auxquelles s'adonne notre intelligence. Le bruit courait que l'apparition du Mal, qu'aucun mystique n'avait prévu, déroutait ces austères et savants religieux, qui ont sauvé, une fois de plus, voici deux cents ans, l'humanisme et la civilisation. Ne me fiant pas aux racontars, qui sont la poussière, puis la boue de la vie en société, je résolus d'en avoir le cœur net ; j'allai trouver le Père Estève dans son couvent de Rochefort en Cévennes. Le grand bénédictin me reçut avec sa bonté et son affabilité coutumières. Il ne connaissait rien du « Napus », que ce qu'il en avait lu dans les journaux. Aucun de ses moines n'avait disparu. Mais le fait se fût-il produit, qu'il n'en eût éprouvé aucune émotion plus fâcheuse que d'une mort avec restes : « La mort, mon cher enfant, est toujours la mort, et si la Providence a décidé que cette forme nouvelle de cessation de la vie devait être, c'est évidemment pour notre plus grand bien. »

— Mais, mon père, on peut être surpris par le « Napus » hors de tout état de contrition.

— Il en est de même dans la mort subite, quelle qu'elle soit. Quant à l'absence de restes, ce peut être, soit un artifice du Démon, soit un privilège de la Providence, et ce n'est qu'à la longue que les théologiens et les conciles pourront émettre un avis motivé sur ce point délicat. Mais, dites-moi quel effet cet événement inattendu produit dans le siècle, et comment il est pris et accepté par les frivoles et par les savants?

Je racontai ce que je savais. Le Père Estève ignorait l'origine du mot « napus ». Il rit de bon cœur en l'apprenant, et fit remarquer que, là encore, une innocente enfant avait été le premier témoin en date du prodige : « Car c'est en effet un prodige et qui peut amener d'extraordinaires changements. Je n'ai même aucun souvenir d'un pareil bouleversement des idées et des habitudes. Mais dites-moi, mon enfant, quelle impression avez-vous ressentie devant cet anéantissement extraordinaire, et comparable à l'extinction d'un feu? »

Je dus avouer que l'impression avait été surtout comique et que la plupart des polyplastes avaient réagi et réagissaient vis-à-vis du

« Napus » de la même manière que moi. Issus de croisements successifs et destinés, dans la pensée du législateur, à propager l'idée de paix et l'humanitarisme à travers nos sociétés branlantes du vingt-troisième siècle, nous avions réagi à l'inverse de ce qu'on attendait de nous. La complexité de nos tempéraments avait donné le pas à l'un d'eux — le national — sur les autres, et renforcé l'instinct guerrier. Sous le couvert de la science pure, nous ne rêvions que domination et batailles, et cette pente psychologique rejoignait la pente économique et industrielle qui pousse de plus en plus à la fabrication intensive des armes perfectionnées, des gaz, de l'artillerie lourde, électrique, etc.

Pendant que je parlais, le Père Estève hochait la tête, ruminant sans doute les paroles de l'Ecclésiaste : *Vanitas vanitatum, et omnia vanitas...*

CHAPITRE II

La force des images.

C'est vers l'an 2100 que l'on a institué des bibliothèques populaires de « cinébiblats », ou « cinélivres » aux images en mouvement. Dès avant cette époque, un certain nombre de savants, notamment japonais, avaient attiré l'attention sur les modifications psychopathiques amenées dans l'esprit humain, en particulier des très jeunes gens, par l'usage immodéré de l'ancien cinéma. Il est aujourd'hui avéré que la nocivité de l'alcool à hautes doses, de l'opium, du peyotl (et en général de toutes les substances qualifiées de poisons de l'intelligence, de la vision ou de la volonté, ainsi que de l'audition et du tact), tient au déclenchement incoordonné des images. Chacune de celles-ci, en effet, a un répondant organique et cellulaire ; et l'état de jugement et de raison, qui est celui de l'équilibre et de l'ordre des images, est aussi celui de la santé de nos tissus. De même l'état de déséquilibre, ou de déraison, allant de la simple légèreté et de la chute partielle du bon sens jusqu'à l'aliénation caractérisée, a ses correspondances et stigmates physiques.

Qu'est-ce que l'image intérieure? C'est un fantôme, ou plus exactement, un fragment d'un fantôme héréditaire, de ce que nous appelons une personimage. Ne dit-on pas « évoquer » une image, comme on dit évoquer un fantôme ! Qu'elle vienne du dedans, et des profondeurs de la mémoire ancestrale, ou du dehors, l'image n'est jamais indifférente. Mais elle est d'autant plus active qu'elle est artificiellement provoquée.

Désireux de me rendre compte de l'influence du « cinélivre » sur

notre organisme et de vérifier la thèse du professeur Eustache, je me rendis, lors des premiers ravages du « Napus », à la bibliothèque municipale et je demandai deux ouvrages : le récit de la bataille de la Marne de septembre 1914 par Dominé, son illustration en mouvement de Courtille, qui est un chef-d'œuvre de cet art spécial et dont l'établissement, en 2200, a exigé des frais de trois millions de francs : le « cinélivre » de l'*Othello* de Shakespeare, joué par Cawfort et Helen Hervey. Je vous dirai ici que ce j'ai éprouvé, et ce que toute personne, même non polyplaste, maniant ces deux réussites admirables de cinétypographie, éprouvera sans doute comme moi.

La première image en mouvement de l'ouvrage classique de Dominé représente un épisode, reconstitué en films livresques, de la fameuse retraite de Charleroi, alors que les armées françaises reculaient, talonnées par les troupes allemandes. C'est un long défilé de fantassins, d'artillerie, de pièces de campagne, de caissons, de fourgons, dans ces paysages du Pas-de-Calais, de la Somme, de l'Oise, qui n'ont évidemment pas changé depuis les dernières guerres franco-allemandes, ou qui ont recouvré leur ancien caractère, par-dessus tant de dévastations. C'est la vie même, la vie brouillée, tragique, ingénieuse, de la retraite et de ses alarmes. Il en résulte, chez les spectateurs de toutes ces figures et de ces horizons, une exaltation que ne procuraient, en aucune manière, les illustrations immobiles d'autrefois, et qui ont l'air aujourd'hui de choses mortes, de feuilles desséchées, quel qu'ait été l'art du dessinateur. Quand on pense que même les estampes et eaux-fortes d'un Rembrandt ont pris un aspect cadavérique !... Oui, mais, lorsque cinq ou six planches animées ont passé successivement sous mes yeux et communiqué leur branle à mon esprit, la fatigue nerveuse intervient, une fatigue oculo-cérébrale d'une qualité particulière, et où il semble que tout le système intellectuel soit appauvri à l'articulation ou jointure de l illustration et de ce que celle-ci évoque. La dépression morale est la même que celle du coureur qui, s'étant préparé pour un saut de plusieurs mètres, n'a eu à franchir, d'un bond, qu'une soixantaine de centimètres. Cela tient à ce que l'illusion qui cesse nous déçoit d'autant plus qu'elle était plus forte. Si une telle impression se saisit de moi qui suis habitué, par la science et le laboratoire, à résister à toutes sortes de chocs, que doit-ce être pour des simples, ou pour des êtres jeunes, et donc émotifs et malléables ! Qu'au bout de quatre générations environ — de 2100 à 2227 — ces failles de personnalité aient amené une usure interne, susceptible de dégénérer en aphanasie, ou mort sans restes, voilà qui n'a rien d'extraordinaire, si l'on y ajoute les faits de sidération électro-magnétique admis, parallèlement, par Sidoine.

En ce qui concerne le « cinébiblat » de l'*Othello* de Shakespeare, la fatigue, ou usure nerveuse, que procurent la contemplation et la méditation de ce bel ouvrage appartient à un type plus complexe, et sans doute encore plus redoutable. En effet, la composition involutive, qui est la caractéristique du génie shakespearien, avait enfermé, dans les situations et le dialogue de ce drame célèbre, des germes passionnés qui n'avaient pas tous donné leurs fleurs et leurs fruits, jusqu'au moment où l'art du cinéblaste leur permit de se développer. Il n'est aucunement douteux pour moi, surtout depuis la secousse morale des derniers événements, que le jeu, déjà si subtil, de Cawfort et d'Helen Harvey, soit encore multiplié, en efficience et en profondeur, par la transposition de leurs attitudes et physionomies dans les films de l'illustration animée. Nous tenons toute la perfidie d'Iago, toute la voluptueuse douceur de Desdémone, toutes les racines de la cruelle jalousie du Maure absurde ; mais cette perfection du rendu, cette restitution et renaissance, en notre âme, du labeur imaginatif foudroyant de Shakespeare, — démon posé à l'intersection des siècles et des mystères qui nous environnent, — tout cet ensemble nous hisse à une hauteur où nous perdons le souffle et d'où nous retombons désemparés et brisés. En d'autres termes, avant l'invention de l'illustration en mouvement, l'œil ne donnait à l'esprit qu'une excitation en rapport avec le tonus, ou la capacité de celui-ci ; au lieu que, depuis le cinébiblat, l'œil informe l'esprit surabondamment, et jusqu'à faire éclater ses limites, assez étroites chez le commun des mortels, et même chez les jeunes gens et les enfants.

Une fois de plus, je saisissais sur le vif la fausseté du principe, — et qui fut un dogme, — en vertu duquel tout perfectionnement scientifique est nécessairement bienfaisant. L'homme est adapté, suivant les âges, à un certain taux de l'ignorance et à une certaine variation, ou variante, de connaissances, qui ne sauraient être dépassés, sans dommage, ni dans un sens, ni dans l'autre. Nous sommes, nous tous les terrestres, dans une certaine mesure, le tonneau des Danaïdes. A mesure que les nouveautés, complications et progrès, comme l'on dit — nous remplissent d'un côté, nous nous vidons d'un autre ; et ce qui nous fuit, ou fuit à travers nous, est souvent plus important que ce que nous acquérons. Puis, dans le domaine de l'acquis, il peut y avoir excès et abus, même sans nocivité ultérieure spéciale, et, alors, c'est la machine mentale elle-même qui cède, entraînant avec elle la machine corporelle. Du moins telle est mon opinion, mûrie dans la solitude, ou confrontée avec celle de mes collègues.

Cependant que j'étais à la bibliothèque des cinélivres, je vis sur-

venir un couple d'amoureux, jeunes et bien assortis, de fiancés sans doute, qui demandèrent un exemplaire de *Manon Lescaut*, avec les estampes en mouvement de Valrive d'Agen. Je fis semblant de m'absorber dans l'étude de la bataille de la Marne, après avoir rendu l'*Othello*, dont le choix les eût mis en éveil. En écrivant jadis ce chef-d'œuvre, parmi un fatras de romans illisibles, l'abbé Prévost avait en lui une multitude d'images amoureuses, réglées suivant une certaine progression, ou cadence, qui, donnant l'impression de la fatalité sensuelle, fait le mérite exquis de son livre. Sous ces images, et entre les mots destinés à les rendre sensibles, il en était d'autres — comme dans l'*Othello* de Shakespaere — de soutènement ou d'accompagnement, que les illustrations mobiles de Valrive d'Agen nous rendent manifestes et saisissantes. Le poème d'amour en est comme élargi et vivifié au delà de son trouble écrit et imprimé. Cet augment d'une œuvre déjà très belle apparaissait dans les regards des deux amoureux, qui tantôt contemplaient les films délicats et nuancés, tantôt se cherchaient et s'échangeaient, chargés d'une ardeur renouvelée. J'attendais avec curiosité ce qui résulterait d'une telle tension nerveuse : un abandon du bouquin trop capiteux, comme dans le vers immortel du Dante, ou un assoupissement, ou une querelle. Ce fut l'assoupissement qui l'emporta. Après avoir regardé quatre ou cinq figures, qui leur restituaient la vie brûlante et amère de la belle inconstante et de son chevalier, ils penchèrent vers la table leurs visages deux fois radieux, et par leurs traits, et par ce que l'amour partagé ajoutait à leurs traits, et ils s'endormirent en délices l'un auprès de l'autre.

Le gardien de la bibliothèque me dit en souriant : « Ce n'est pas « la première fois que cela arrive. Je ne les réveillerai sûrement pas. « Ils vont faire des rêves d'or. Le rêve de plomb viendra bien assez « tôt ». Je lui demandai, en riant, si lui-même connaissait tous les trésors de sa librairie animée. Il me fit cette réponse topique : « Certes, « dans les premiers temps que j'étais ici, j'avais une grande curiosité « de ces ouvrages cinébiblastes dont j'avais tant entendu parler, et « sitôt après la fermeture qui est à six heures en été, et à quatre heures « en hiver, je prenais un bouquin et je mettais les illustrations en « train. Quel ravissement ! Mais bientôt je m'aperçus que mon « plaisir, qui parfois touchait au bonheur, oui, monsieur, était au « détriment de ma santé. La nuit, je rêvais que les figures dansaient à « nouveau devant mes regards et, le jour, elles se superposaient au « spectacle du dehors et même à mes humbles réflexions ; je veux dire « à celles qui relèvent de mon métier. Bientôt ma lassitude était telle, « après le passage d'une estampe vitalisée, que je demeurais comme

« pétrifié, incapable de fermer la bibliothèque, ni de préparer mon « repas. C'est pourquoi j'ai cessé... »

Comme il prononçait ces derniers mots, je perçus un petit claquement, pareil au déclic d'une serrure mal graissée, et qui ne saurait tromper celui qui l'a reçu une fois sur son tympan ; en même temps le jeune amoureux disparut comme happé, en pleine tendresse, par l'éternité avide. « Oh, oh, oh ! » fit le gardien de la bibliothèque, sur trois tons différents, qui allaient de la surprise à la terreur. La jeune fille se réveilla, crut que son compagnon l'avait laissée là, devant l'exemplaire mouvant de Manon la perfide, et devint rose de honte mais rose comme la fleur de ce nom. L'expression éparse sur la figure du brave bibliothécaire ne lui donna aucun soupçon d'un événement auquel elle n'avait jamais encore assisté. Elle se leva avec un geste adorable de confusion et dit simplement, mais avec une autre intonation que la petite fille des Champs-Elysées : « Il est parti... Ce n'est pas gentil... » A ce moment, je me représentai qu'elle allait chercher vainement dans toutes les directions possibles, et en alarmant famille et amis, quelqu'un qu'elle ne devait plus revoir jamais ; qu'elle consumerait sa jeune et délicate existence dans des alternatives d'espérance et de désespoir ; et qu'il ne m'était pas permis de lui céler une vérité qu'avait comprise aussi le gardien, à en juger par sa physionomie défaite. Celui qui, n'étant pas un polyplaste et donc sujet au rêve de destruction, assiste pour la première fois à un « napus », éprouve une commotion de forme grimaçante et qui altère spécialement ses traits.

— Mademoiselle, dis-je, je suis le polyplaste 17.177 de la fondation Aristote. Ce titre, qui ne vous dit peut-être rien, est celui d'un biologiste spécialisé dans les cas d'aphanasie, ou napus. Votre ami vient de disparaître. Nous en sommes témoins, ce monsieur et moi.

— De disparaître... fit-elle, mais comment cela? Et qu'appelez-vous aphanasie, ou napus?

A mon tour, je n'en revenais pas, et il m'était difficile de concevoir comment le tapage fait autour du nouveau fléau n'était point parvenu aux oreilles d'une personne que tout désignait comme appartenant à une excellente famille. Le gardien des cinébiblats semblait aussi étonné que moi de cette bienheureuse ignorance. J'essayai d'expliquer brièvement à la pauvre enfant ce qu'était la mort sans restes. Elle me prit sans doute pour un fou, car au milieu de mon exposé, elle se sauva sur ses jambes agiles, laissant une odeur d'œillet et de jasmin. Il est vraisemblable qu'à l'heure où j'écris, elle recherche encore son galant et câlineur, à moins qu'elle n'en ait pris un autre.

Je me préparais à quitter la bibliothèque, mais le fonctionnaire se

rapprocha de moi, comme pour me faire une confidence : « Puisque vous êtes, monsieur 17.177, de la fondation Aristote, je vous avouerai que je préfèrerais, après ce qui vient de se passer, troquer mon uniforme d'ici pour la blouse de garçon de votre laboratoire. Il me semble que je serais plus en sûreté. Ça attire la foudre, ces machines-là !... »

Son doigt tremblant désignait les cinébouquins qui, sur leurs rayons de cuivre doré, avaient pris, en effet, un air menaçant. Il avait certainement eu vent de la thèse nº 3, attribuant le Mal à l'usure extrême par les images du dedans et du dehors, que multiplie l'illustration en mouvement. Je lui citai, pour le rassurer et le décourager à la fois, le cas de la mère Grégeois, napusifiée sous mes yeux, bien qu'elle fût un pilier de notre institut et qu'elle fît partie, au premier rang, du comité de prophylaxie. Il répétait d'un air sombre : « Je sens que, si je reste ici, ça finira par m'arriver. » Personnellement, je n'étais pas très rassuré non plus ; car je remarquais que j'en étais au quatrième cas se produisant en ma présence, depuis le début de l'épidémie. Y avait-il donc en moi quelque chose qui attirait la Camarde blanche? Cependant je promis au gardien que si mon fidèle Mouille-mouillard venait à disparaître, de mort normale ou de napus, je le prendrais pour successeur du brave Lyonnais. Comme il me remettait ma canne et mon chapeau : « Je désirerais encore vous demander, mon cher maître, ce que vous trouvez de si drôle à la disparition totale d'un être vivant? J'ai été frappé du fait que vous avez ri quand ce pauvre jeune homme... et pourtant vous avez bon cœur, en votre qualité de savant. »

Dans le peuple, on est convaincu que tout homme qui travaille, et notamment dans la science, a bon cœur, alors que tout oisif, ou rentier est méchant. C'est un reliquat romantique. Je renonçai à expliquer à mon interlocuteur que la confusion ethnique atrophie la sensibilité, et même la sentimentalité des polyplastes. Je lui parlai de rire nerveux, de tic insurmontable et qui désolait mon existence ; si bien que, peu à peu, il quitta son air soupçonneux et reprit l'attitude de grande vénération qui est de règle vis-à-vis de nous, les dépositaires du Savoir (avec un grand S).

A ce sujet, il faut que je vous conte une anecdote, qui peint un état social. Un des polyplastes les plus inventifs de notre Fondation était en même temps empoisonneur, et d'une rare perversité. Il semblait que son instinct criminel fût fonction de son génie médical, ou inversement, car à chacune de ses découvertes correspondait un forfait portant sa marque, et tel que ni policiers, ni magistrats, ni jurés ne pouvaient avoir aucune espèce de doute. Il avait été con-

damné six fois à mort, et chaque fois gracié et libéré, car on désirait, en haut lieu, lui permettre de reprendre des occupations si utiles à l'humanité souffrante. On calcule qu'il avait ainsi occis, parmi ses admirables travaux, une centaine de personnes des deux sexes. Or il rencontra sur son chemin un saint homme qui lui fit honte de ses crimes, l'amena au repentir et même à la contrition parfaite, si bien qu'il renonça à ses venins et fioles et se consacra à la charité. Car il avait accumulé, avec ses remèdes et spécialités pharmaceutiques, de grandes richesses. Oui, mais, du jour où il cessa d'empoisonner, il cessa aussi d'inventer, comme si les deux sources, la bienfaisante et la malfaisante, s'étaient taries en même temps.

Il me parut que la napusification du lecteur de *Manon Lescaut* était de nature à intéresser le professeur Eustache, auquel j'allai rendre visite dans son magnifique hôtel de la rue de Monsieur, rempli de tableaux de maîtres faux et de meubles de prix, truqués par d'habiles ébénistes. Pâle et glabre, ce savant, auquel on doit les plus belles études sur la « corporéité des images » et les mémoires héréditaires, me reçut avec empressement et devint tout à fait livide — ce qui était chez lui le signe de l'inquiétude — quand il connut le but de ma visite. Il avait le nez long, les lèvres minces, un front élevé, quelque ressemblance avec Dante. Il passait pour mépriser les polyplastes, mais il ne me le montra pas. Naturellement, à l'entendre, l'explication cellulaire de son collègue Ailette ne tenait pas debout, non plus que l'explication électro-magnétique de Sidoine. Il tenait du préfet de police, son neveu, que trente pour cent des cas de napus s'étaient produits chez des habitués des bibliothèques municipales et de la Bibliothèque nationale, c'est-à-dire de cinébouquins. Mais j'ai su depuis que le neveu avait forcé la statistique, afin de complaire à son oncle, célibataire, et dont il escomptait l'héritage. Eustache m'annonça qu'une grande controverse allait avoir lieu à l'Académie de médecine, à laquelle il participerait, en même temps qu'Ailette, que Sidoine, qu'un professeur allemand du nom de Murmelthier, qu'un professeur anglais du nom de Morrow, qu'un professeur américain nommé Harold Feller, qu'un professeur espagnol du nom de Ladilla, qu'un professeur japonais du nom de Kasavigata, qu'un professeur russe du nom de Brossouloff et qu'un professeur italien du nom de Salvibianchi.

— Pourvu, dis-je innocemment, que la mort sans restes ne choisisse pas cette belle réunion pour y exercer ses ravages.

Cette simple remarque produisit sur mon éminent collègue un effet extraordinaire. En effet, à force d'étudier les images et leur action sur l'organisme, il était devenu d'une sensibilité inouïe à toute repré-

sentation mentale traduisible en mots. De grosses gouttes de sueur perlèrent sur son front et descendirent le long de ses joues et de son nez. Il était hyperblanc, tel ce plâtre frais que les maçons appliquent, sous le nom de « crépi », avec une truelle. Il respirait difficilement. Je me demandai s'il n'allait pas me faire là, séance tenante, de l'aphanasie.

— Croyez-vous, me dit-il d'une voix entrecoupée, que le fait de s'occuper médicalement du « napus » soit susceptible de favoriser l'apparition du fléau chez celui qui l'étudie? Cela rentre dans le cadre de mes études sur la pathologie imaginative. C'est une question que je me suis posée.

Je lui expliquai que j'avais constaté, quelques semaines auparavant, le premier cas parisien authentique de mort sans restes, et que j'avais assisté à plusieurs autres cas. Cependant j'étais toujours là, et même, comme dit l'argot, « un peu là ».

— C'est qu'aussi vous êtes polyplaste, et donc particulièrement blindé contre l'agression des images... répliqua le maître avec un soupir... Car je ne crois nullement à une fragilité particulière de vos tissus, ni à un métabolisme exceptionnel de vos cellules. Mais, s'il y avait la moindre présomption d'un tel risque, je décommanderais immédiatement la controverse de l'Académie. Vous l'avouerai-je, je ne redoute aucune maladie, ancienne ni nouvelle, coloniale ni métropolitaine, épidémique ou non, contagieuse ou non. Mais l'aphanasie me fait peur. C'est l'imprévu, c'est le néant, c'est le vide, c'est le désert, c'est l'inexprimable, bref, c'est affreux !

Parlant ainsi, ce professeur, célèbre pour sa dureté vis-à-vis des hommes et des animaux, ce vivisecteur impitoyable, cet Eustache qui portait à bon droit le nom d'un couteau, avait pris la mine d'un Dante transi et grelottant, menacé par tous les démons des « bolges » infernales. Il poursuivit, sur un ton de confidence, essuyant la poisse salée de ses glandes sudoripares : « Auriez-vous supposé que « moi, qui ne crois à rien qu'à la force des images, moi l'annotateur de « Lucrèce, moi le chef du nouveau matérialisme, je mettrais un cierge « à Notre-Dame-des-Victoires pour détourner de moi le fléau ! C'est « cependant ce que j'ai fait. Oui, mon cher, je suis allé en me cachant, « supplier pour ma survivance, pour les quelques années qui me « restent à traîner ici-bas mon paquet de cellules, leurs centres magné- « tiques et leur impressionnabilité congénitale. Il y avait là, dans « cette si vieille église, devant le brasillement des lumières, une foule « énorme, comme en l'an mil, je suppose, puisque nous voici revenus « aux terreurs de l'an mil, mais cette fois, sérieusement motivées. « Sans doute ai-je été vu, mais je m'en fiche ! L'important, pour moi,

« c'est de ne pas me dissoudre en rien du tout, après ce petit claque-
« ment sec, oh, quelle horreur ! »

Je crus devoir lui faire remarquer que les praticiens n'attrapent pas toutes les maladies de leur clientèle et que beaucoup parviennent à un âge fort avancé, après avoir mis au tombeau une multitude d'égrotants des deux sexes. Il me répondit avec volubilité : « Détrompez-
« vous, mon cher Polyplaste 17.177 et demandez à votre camarade
« Poly 14.026 de vous communiquer les très curieuses statistiques
« qu'il a établies à ce sujet. Plus le temps marche et plus celui qui
« soigne devient accessible aux maux qu'il soigne. Il y a deux cents
« ans, le spécialiste des tumeurs malignes n'attrapait un cancer que
« dans la proportion de un sur mille, ce qui ne permettait pas de faire
« le départ entre la coïncidence pure et la contagion. Mais aujourd'hui
« par la pénétration accrue et *somatique* des images — il insista sur
« le mot *somatique* — la proportion est de dix sur mille, ce qui devient
« inquiétant. Même remarque quant au diabète. Aussi est-il permis de
« demander devant un mal aussi soudain, inattendu et sidérant que
« le napus, si le seul fait de s'occuper de lui, de s'imprégner de sa
« pensée, ne prédispose pas nos tissus à la désagrégation instantanée
« qu'il signifie. Quant à la bouillie cellulaire préventive de cet abruti
« d'Ailette, vous pensez bien que j'en fais autant de cas que la poudre
« de Perlimpimpin, ou des sérums de 1920. Ah ! cet Ailette, il tirerait
« de l'or d'un pied de fauteuil ou d'une larme d'orphelin, comme on
« dit chez moi. »

J'avais connu Eustache grand collectionneur, grand amateur de reproductions de tapisseries, de copies de tableaux, d'argenterie pseudo-ancienne, de mobiliers censés précieux, et je m'efforçai de mettre la conversation sur ce terrain, afin de lui permettre de reprendre ses esprits. Mais il interrompait de profonds soupirs les questions que je lui posais sur les navets, carottes et résidus de bric-à-brac et de brocante que lui refilaient les marchands roublards, sur les commodes censées vingtième siècle, les Goya fabriqués à Montrouge et les Pissarro de cinquante francs « enlevés » pour quarante-cinq mille.

Sortant de chez ce prince de la médecine et légèrement las de mes confrères et collègues scientifiques, je pris le chemin du Palais de justice, qui occupe aujourd'hui tout l'espace compris entre Notre-Dame et le Louvre, en raison de ses formidables agrandissements, dus à l'extension des cours et tribunaux. La place Dauphine est devenue une cour intérieure, le pont Henri IV un pont intérieur — la Seine traversant le palais, — et les bâtiments destinés aux chats fourrés reprennent sur la rive droite, s'étendant en profondeur jusqu'à la rue

de Rivoli. Un petit car électrique relie les divers secteurs de ce gigantesque caravansérail, dix fois plus petit néanmoins que celui de Berlin ou de Londres et vingt fois plus petit que celui de New-York et de Sydney. Le nombre des avocats et des juges avait décuplé depuis l'an 2000, proportionnellement à celui des procès et chicanes de toute catégorie et de la superposition des codes électriques, magnétiques, industriels, commerciaux, économiques, internationaux, étendant presque jusqu'à l'infini les fourrés et épines de la procédure, en dépit des tables de simplification imaginées par d'ingénieux juristes.

Je pus constater, dès mon arrivée parmi ces toges et ces toques affairées, ou groupées par paquets et bavardant, que le grand sujet de conversation était le terrible napus. Il n'avait fait encore, en ces parages, qu'une soixantaine de victimes, mais de choix, notamment trois présidents de cour d'appel, huit conseillers à la cour de cassation, « soufflés » au cours des audiences, dix-sept juges de première instance et assesseurs et trois juges d'instruction. Le parquet était épargné jusqu'à présent, d'où le dicton qu'il fallait attendre le Mal debout plutôt qu'assis. Mais on disait le procureur général plus mort (d'avance) que vif et les procureurs du Roi mal en point, devant le tremblement de leur chef. Il en résultait une immense confusion, dans les affaires pendantes, laquelle s'était communiquée aux greffes, au service de l'identité judiciaire, à la police judiciaire et aux polices spéciales. Si bien que les vols, crimes et autres attentats se multipliaient dans les villes de la façon la plus inquiétante, jusqu'à déborder les commissariats de quartier et les services de sûreté en général.

Mais ces conséquences n'étaient encore rien eu égard aux bouleversements que la mort sans restes apportait à une jurisprudence et à une législation — principalement en matière d'héritages et de constatations civiles et autres — où elle n'avait jamais été prévue, et pour cause ! C'était là-dessus qu'ergotaient, à perte de vue, de vieux magistrats à têtes de gorilles, aux yeux obscurcis par la cataracte, qu'entouraient, comme des morceaux de viande gâtée, de jeunes robins pareils à des mouches bourdonnantes. Ceux-ci tendaient le bras en avant, et ceux-là les tendaient en arrière, enflant les manches de leurs robes noires ainsi que dans les dessins du grand Daumier et de ce Forain, qui ont traversé les siècles sans vieillir. Ceux-ci éclataient d'un rire forcé au-dessus de leurs serviettes gonflées. Ceux-là, arborant des mines graves, entraînaient un confrère par l'épaule, comme pour une importante confidence. Mais ce secret était une frime, ou venu de Polichinelle et retournant à lui. On en voyait accotés aux murailles, la jambe repliée, qui hochaient la tête, tels des che-

vaux à l'attente, du temps que les chevaux attendaient. Des cercles de discussions s'étaient formés, à deux pas d'autres cercles, sordides, constitués de délinquants de droit commun, descendus des paniers à salade et qui, eux aussi, parlaient de la Chose, à voix basse, comme s'ils craignaient de la réveiller et d'attirer contre eux sa rage aveugle.

Sitôt aperçu par plusieurs de mes anciens camarades et voisins de l'École de droit, je fus reconnu et happé. Une récente notoriété m'était venue, non de mes fonctions à la fondation Aristote, non de ma situation de polyplaste, mais du fait que j'avais été le témoin du premier cas, authentique et vérifié, de « napus ». Je dus raconter, pour la centième fois, l'exclamation de la petite fille qui avait baptisé la mort sans restes, la disparition de la mère Grégeois, celle du jeune homme des cinébouquins. Il me fallut exposer, brièvement mais précisément, la thèse d'Ailette, celle de Sidoine, celle d'Eustache, répondre aux diverses objections de ces chicaniers, accoutumés à couper les fils en huit et en seize, et à ergoter sur les termes. L'annonce de la grande controverse internationale de l'Académie de médecine produisit une forte sensation. On s'imagine volontiers, en effet, que divers avis, mis en délibération, résolvent une difficulté mieux que le mûrissement solitaire d'un seul avis, ce qui est le contraire de la vérité. Quand il s'agit de prendre une moyenne entre des textes et articles différents, et quelquefois opposés, cette méthode congressiste et conférencière peut encore avoir quelque utilité. Mais s'il s'agit d'une réalité menaçante, immédiate, et d'une résolution franche et prompte, ce ne peut être que l'affaire d'un seul, qui impose son point de vue aux autres, dans le moment même où il agit.

Un président de tribunal de première instance, à tête de rat, très calé, du nom de Palémon, faisait remarquer qu'il était facile à des assassins et complices de se défaire d'une personnalité quelconque, de faire disparaître le corps, et de venir ensuite témoigner de sa mort sans restes : « Nous nous trouvons ici en présence, messieurs, d'un « danger capital, d'un encouragement au meurtre comme on n'en « a connu aucun autre semblable. Ce qui est plus redoutable que « l'aphanasie en elle-même, c'est la simulation de l'aphanasie. » Le cercle approuvait, et chacun de se creuser la tête pour trouver une solution appropriée. Mais on n'en entrevoyait aucune. Les optimistes assuraient que tout se tasserait et que la première épidémie historique de peste ou de choléra avait dû être bien une autre affaire. Les pessimistes ripostaient que le « napus » avait un caractère universel et mystérieux, qui dépassait le taux et le plan d'une épidémie, et que le sort de l'humanité tout entière était en jeu. Chacun s'accordait pour regretter que la pénétration préservatrice de l'intelligence humaine

n'ait pas grandi proportionnellement aux maux que déchaînaient les inventions mécaniques de cette même intelligence. On en revenait toujours à la formule : « Il est dommage que le qualitatif se soit laissé dépasser par le quantitatif. »

Un remous se produisit parmi les chats fourrés : c'était le ministre des Inventions, Tonqueloque, qui venait rendre visite au procureur général au sujet évidemment du « napus ». Tonqueloque appartenait précisément au genre quantitatif, étant d'abord mathématicien, et comme tel accoutumé à tout voir sous les espèces de l'absolu, alors que ce qui est terrestre est relatif et que ce qui est biologique est malléable. Physiquement, c'était un petit homme replet, aux cheveux — qu'on disait être une perruque — en broussaille, avec une parole bredouillante, des yeux écarquillés et que la moindre objection irritait et interloquait. Je le connaissais bien, ayant affaire à lui à tout bout de champ, à propos des inventions nombreuses et éphémères — je dois l'avouer — qui ne cessaient de sortir de la fondation Aristote et que nos rivaux et envieux avaient baptisées : « des découvertes de cinq minutes. » Nos caractères ne s'accrochaient pas.

— Bonjour, monsieur le ministre.

— Bonjour, mon cher Poly 17.177. Avez-vous quelque chose de nouveau, quant au traitement du Mal? Quel est l'effet de la bouillie du professeur Ailette?

Cette question eut le don de faire rire les avocats et magistrats présents et Palémon plus que les autres. Tonqueloque prit une mine courroucée : « Je ne vois pas, messieurs, ce qu'il y a de particulièrement gai dans la situation actuelle et je vous avoue qu'il me semblait qu'au Palais de justice les questions sérieuses devaient être traitées avec sérieux.

— Excusez-nous, monsieur le ministre, fit un vieil avocat du nom de Levert, qui avait la réputation d'un loustic. Nous rions de l'impuissance humaine, en face du nouvel abîme ouvert sous nos pas. Il n'est pas d'hilarité plus philosophique.

— J'ai pensé, reprit Tonqueloque, sans insister davantage, qu'il y aurait un intérêt scientifique majeur à noter les points de disparition des infortunés aphanasiques et à relier ces points par une ligne sur une carte appropriée. On obtiendrait ainsi une courbe, qui ne manquerait pas d'intérêt.

Cette idée baroque, et bien digne d'un esprit mathématique, augmenta la gaieté de tous. Plusieurs déposèrent leurs serviettes bourrées de dossiers, afin de se dilater les côtes et la rate plus à l'aise. Les basochiens venaient de tous les côtés du Palais s'informer du motif de cette joie, s'imaginant déjà qu'on avait découvert un moyen irré-

sistible de combattre le Mal. Le ministre était ébahi. Pour dire quelque chose, il ajouta : « On peut supposer qu'un même principe cellulo-explosif, comparable à une tornade limitée, circule à la surface de la planète, en faisant des victimes selon une asymptote déterminée. Cela aussi est calculable. »

Cette fois, les auditeurs se roulaient. Il n'y a rien de plus divertissant qu'un individu entièrement conforme à son caractère, ou à son tempérament, dans une circonstance où ni ce caractère, ni ce tempérament ne sont de mise. C'était le cas de Tonqueloque. Il jetait sur l'un et sur l'autre un regard globuleux, soupçonneux, celui du professeur dans le dos duquel les élèves ont attaché un pantin et qui se demande lequel punir. Puis brusquement, haussant les épaules, ronchonnant, le ministre des Inventions se dirigea vers le parquet.

— Un cas de plus, messieurs, un cas de plus !

Un personnage gras et court, greffier à la cour de cassation, venait vers nous en donnant les signes de la terreur. Il expliqua, tout haletant, que le conseiller Bienmanié venait de disparaître au moment où il s'asseyait devant sa table, la deuxième à droite de la quatrième chambre criminelle, et où il tendait la main vers un dossier. Cette nouvelle produisit un certain émoi, Bienmanié ayant précisément été chargé, la veille, d'un rapport sur les conséquences juridiques de la Mort sans restes. La question qui préoccupait Eustache était visible dans les regards : « S'occuper de *cela* expose-t-il à subir *cela?* »

— Ah ! le pauvre gars (Bienmanié avait soixante-quinze ans et le terme de gars ne lui convenait guère) ! il avait hésité à se charger de ce dossier? Il prévoyait ce qui est arrivé.

— Mais non, c'est un pur hasard.

— Il n'y a pas de hasard.

Crac, dans l'instant même où le solide magistrat, du nom de Capechard, émettait cet aphorisme peu neuf, le bruit « d'amorce » retentit, et celui qui parlait s'évanouit dans l'air sans fumée, sans odeur, *sans rien.* Le cas était magnifique et net, mais je retins de mon mieux mon envie de rire, qu'augmentaient encore les mines épouvantées de tous ces robins. Or, par une antithèse qu'eût aimée, quatre siècles auparavant, Victor Hugo, là-bas, à droite, qui voyons-nous descendre du perron de la cour de cassation, en robe ainsi qu'en chair et en os? Bienmanié en personne, Bienmanié dont tous ses collègues avaient déjà fait leur deuil et dont on venait de nous annoncer l'aphanasie. Ainsi qu'aux mains de prestidigitateurs, la muscade Bienmanié revenait, tandis que disparaissait la muscade Capechard. L'idée de l'échange s'imposa à tous et un magistrat qui tenait particulièrement à être décoré courut après Tonqueloque, le jovial involontaire, afin de

le mettre au courant de cette substitution merveilleuse. Il y avait là matière à une nouvelle courbe.

Alors une scène invraisemblable se produisit : Bienmanié, mis au courant de l'erreur du greffier, interpella grossièrement celui-ci, le traitant de crétin et de veau, sans le moindre égard pour la minute de silence accordée généralement aux mânes de tout napusifié. C'était un fort régalant spectacle que celui de ce modeste fonctionnaire, harcelé par ce singe noir qui semblait prêt à le dévorer et l'accusait d'avoir cherché à attirer sur lui le mauvais sort. Ainsi manifestement, de toutes parts, la superstition entrait dans les âmes.

Mais, en même temps que la superstition, un sentiment nouveau et d'une grande douceur m'envahissait. Peu sujet jusqu'alors aux atteintes de l'amour sur ma carapace de raisonneur et de savant, et en ma qualité de polyplaste, je sentais que je m'ouvrais à cet égarement sous la menace nouvelle du « napus ». Je regardais avec plus d'attention les jolies personnes qui passaient dans la rue. Si la belle Henriette Tastepain était en retard au laboratoire, j'en concevais de l'inquiétude et son pas, derrière la porte vitrée, me donnait un battement de cœur. J'avais lu, autrefois, dans les auteurs anciens et modernes, des descriptions de cette faiblesse, qui m'avaient paru baroques, et incompatibles, avec la dignité du chercheur. Maintenant, c'était cette opinion de jeunesse qui me semblait baroque. Je m'en ouvris à mon ami Poly 14.026 qui, à ma grande surprise, m'avoua que lui aussi se sentait modifié intérieurement, depuis l'apparition de l'aphanasie.

Si nous autres du laboratoire en étions là vis-à-vis de la déesse blonde à qui Lucrèce a dédié son poème, on imagine que le reste de la nation nous avait précédés, et de loin. Jamais les liens des amants n'avaient été plus tendres que depuis qu'ils étaient menacés de rupture soudaine par le « napus ». Jamais le chant symphonique du rossignol, petit chef ailé de l'orchestre qu'il est à lui tout seul, n'avait paru aussi délicieux à l'oreille, quand il s'élève, à la nuit commençante au-dessus d'un champ de lis embaumés. Jamais l'odeur des roses, assemblées en foule sur le rosier, comme un feu d'artifice de pourpre, n'avait surpris l'odorat d'aussi grisants effluves. Jamais l'amoureux assis sur la grève, dans un creux de roches, sous les étoiles commençantes, n'avait plus voluptueusement joui de la vague silhouette de l'amoureuse, trempant ses petits pieds dans l'eau tiède et salée du flux revenant par courtes saccades.

Les pensées guerrières, qui nous hantaient comme une conséquence du mélange de sangs polyplastiques et de la contention laborieuse du laboratoire, — car la pensée analytique et tendue confine à la bataille,

— ces impulsions étranges commençaient à céder. En bref, nous mollissions.

Une journée étrange et douce fut celle que nous passâmes, Henriette Tastepain et moi, au bois de Meudon, vers la fin de juillet, trois mois après le début du fléau. A en croire les anciens urbanistes du vingtième siècle commençant, et leurs prédictions, depuis reconnues fausses, le développement continuel de Paris vers l'ouest, Passy, Auteuil, le Point-du-Jour, etc., eût dû anéantir et absorber la région forestière qui s'étend de Meudon à Villebon et au delà et où s'édifiaient, au dix-septième siècle, de grandes propriétés rurales. Mais, bien au contraire, c'était vers l'est et le nord que Paris s'était développé, après le grand mouvement industriel et rural du vingt et unième siècle et la limitation légale des usines non électriques ni magnétiques. Pour la partie concernant Sèvres et Meudon, le serpentement sinueux de la capitale s'était plutôt rétracté, les vilains bâtiments et hangars d'usines des bords de la Seine, entre Sèvres et Saint-Cloud, avaient disparu, cédant la place à de charmantes villas, à des « folies » rappelant celles du dix-huitième siècle, en même temps que reparaissaient, sous une autre forme, les fermiers généraux.

Donc, le soleil brillant et le bleu du ciel faisaient oublier aux promeneurs, dans la chambre immédiate de l'esprit, qui est celle des préoccupations quotidiennes, la terrible menace. La progression continuait à augmenter, mais les journaux, sur nos indications, palliaient la chose et annonçaient de nouveau une découverte d'un type spécial et permettant de refouler le fléau. Henriette inaugurait une toilette claire, qui faisait d'elle, et de son corps souple et bien proportionné, une parcelle de l'enchantement harmonieux répandu sur la nature. Il semblait qu'on entendît un chant lointain, venu d'une espérance sans cause, comme il y en a derrière les thèmes, désolés et confiants à la fois, de l'immortel Beethoven. Nous suivions les rives du fleuve, ou mieux, de la rivière la plus spirituelle du monde et sur les bords de laquelle s'est formé le parler de l'Ile-de-France, un peu froid eu égard au parler d'oc maintenant de nouveau si répandu, mais délicieusement sinueux et sobre. Elle et moi, nous nous entretenions du desséchement qu'amène la poursuite trop exclusive des problèmes infinis et indéfinis de la science et de la nécessité, pour l'équilibre, du libre développement des sentiments naturels.

Je n'aurais jamais soupçonné, chez ma brillante préparatrice, de telles ressources de fantaisie, une vision si apaisée et sereine des choses d'ici-bas, une générosité aussi fraîche. Ce m'était un ravissement. Elle plaisantait notre ami 14.026, sa conception uniquement livresque et

documentaire de l'univers, tous les polyplastes de notre connaissance, tous nos professeurs, les Ailette, les Sidoine, et les Eustache. Elle contrefaisait leurs tics, leurs accents, leurs manies. J'apprenais à connaître un rire qui ne grinçait plus, qui n'était plus celui de la reconnaissance de la fatalité humaine, qui délivrait l'âme en la traversant de sa flèche moqueuse et l'entraînait hors des régions glacées de l'entendement pur.

Depuis ma jeunesse studieuse et morne, en raison du labeur intensif auquel sont assujettis les polyplastes, je n'étais pas venu au bois de Meudon. Nos professeurs de géologie nous y conduisaient aux carrières de craie qui renferment, d'avant le déluge, des spécimens de flore et de faune vingt fois classés, déclassés et reclassés, d'après les hypothèses géologico-biologiques en honneur. Mais la vieille forêt aux arbres six fois centenaires appartenait aujourd'hui aux amoureux. Le promis contait à la promise rougissante comment les choses s'arrangeraient, quand il aurait la place avec le salaire, et quel serait le somptueux menu du repas de noces. Allongés sur le sol et mâchonnant chacun une brindille de bois, afin de se donner une contenance, ce blond et cette brune riaient de s'être enfin rejoints loin de la malignité des commères, et d'avoir leur journée à eux. Certains se boudaient, mais pour peu de temps et afin de se mieux et plus étroitement raccommoder. Celle-ci tendait une oreille menue, comme un petit coquillage rose, afin de recevoir une confidence. La partie de colin-maillard à gauche, dans la clairière semée de rondelles d'or, avec un nigaud aux yeux bandés, semblait l'image même de la poursuite amoureuse.

Une telle atmosphère, de tels aspects étaient bien faits pour nous induire, Henriette et moi, en désir. Le fléau était loin. Un autre fléau, mais adorable celui-là, nous sollicitait, faisant battre nos cœurs dans nos poitrines.

Nous étions réciproquement étonnés d'avoir attendu si longtemps pour un aveu éclos depuis de longs mois. Au bout d'une allée en pente, sous les espèces d'une guinguette feuillue, le goûter classique des environs de Paris nous sollicitait : un bock de bière fraîche mais de peu de corps ; un saucisson légèrement poussiéreux, dont il suffit d'enlever la peau pour que s'évade ce goût de cendre, analogue à celui de l'existence plate ; un quignon de pain frais et sentant le froment, bien qu'enfant croûteux de la banlieue immédiate. Nous décidâmes d'aller dîner dans une de ces petites auberges qui ont heureusement succédé aux insipides palaces de jadis et remis en honneur les plats immuables de la région parisienne, tels que l'entrecôte aux pommes fondantes, — qui ne fondent pas, — la matelote à la sauce

vineuse courte et l'incomparable « Bercy » surmontée de son petit beurre odorant.

Mais il était dit que cette journée ne s'achèverait pas sans soubresauts. Comme nous avions repris notre chemin, nous entretenant de choses futiles, auxquelles nous n'aurions jamais songé la veille, tout à coup, au détour d'un sentier, nous aperçûmes un groupe de promeneurs en arrêt devant un objet que nous prîmes d'abord pour une hutte. C'était un champignon monstrueux, un cèpe de trois mètres de haut, avec le pied renflé du bolet comestible et un « chapeau » sous lequel douze personnes auraient pu se mettre à l'abri de l'orage. Un vieux garde expliquait que ce phénomène avait poussé là en une nuit. Il ajoutait que d'après « ces messieurs » du laboratoire végétal de Bellevue, qui étaient venus l'examiner la veille, il s'agissait d'un produit de la même force mystérieuse qui faisait disparaître les gens sans vestiges. Un voile noir, à cette révélation, passa sur le beau crépuscule doré. Amoureux et amoureuses, comme dégrisés, regardaient mélancoliquement ce sinistre bougre de cryptogame, lequel, faisant son profit de la même mystérieuse puissance qui anéantissait les humains, se gigantifiait par le napus.

— Ne vous approchez pas trop, mesdames et messieurs ! On dit bien que ce n'est pas contagieux, mais tout de même on ne sait jamais.

Une douzaine de jeunes enfants, garçons et filles, accouraient en riant et se bousculant. A la vue du cèpe géant, ils s'extasièrent, poussant des cris de joie, puis, se tenant par la main, entreprirent, autour de son pied immense, une ronde infernale, au son de « ah ! mon beau château, va-t'en, tire lire lire... » Le garde, certainement philosophe, hésita un moment à les empêcher de narguer ainsi le monstre, puis il réfléchit que l'explication napusique était douteuse et laissa faire les innocents.

Or l'explication était la bonne.

On apprit en effet bientôt, par des télégrammes venus de tous les points du territoire et des diverses contrées de l'Europe, que des cryptogames de taille colossale apparaissaient ici et là, accomplissant leur croissance en une nuit. Le mal n'était pas grand, s'il s'agissait de champignons comestibles, que l'on hésitait toutefois à cueillir, de peur que leur dimension exorbitante ne donnât la nausée aux amateurs les plus déterminés. Mais dès qu'il était question de fausses oranges ammonites et de la gamme redoutable des indigotiers, la terreur était que ces énormes réceptacles de poison n'intoxicassent, en pourrissant, les contrées où ils pullulaient. En outre, des bouquets de ces phénomènes, atteignant jusqu'à quatre et cinq mètres de haut, jusqu'à dix et douze mètres de circonférence, apparaissaient

dans des endroits où on n'avait pas coutume de les rencontrer, principalement dans la banlieue. Bourg-la-Reine, Clamart, Pantin, étaient les localités les plus atteintes, dans des proportions telles que les habitants avaient du mal à circuler à travers certaines rues, complètement obstruées. Des prélèvements opérés sur ces géants du monde végétal parvinrent, bien entendu, à la Fondation, où nous les analysâmes en conscience, sans y découvrir, au point de vue chimique ni anatomique, rien d'anormal. Ailette y voyait un renforcement de sa thèse cellulaire. Sidoine un renforcement de sa thèse électro-magnétique. Eustache assurait que les deux étrangetés étaient sans aucune espèce de rapport. Mais il était évident, pour tout esprit dépourvu de préjugé, que le rapport, au contraire, était étroit et que le napus, qui faisait le malheur des hommes, faisait le grossissement et l'agrandissement des cryptogames. Là était le mystère impénétrable, et qu'allait-il arriver en plus? ...

Pendant plusieurs semaines, on vit courir, de côté et d'autre, les grands botanistes, personnages mystérieux et maniaques, peu nombreux, peu communicatifs, et qui jouissent habituellement en silence des dénominations latines et grecques qu'ils appliquent à tous les types du vaste monde végétal. Leurs explications ne différaient pas sensiblement de celles des physiologistes, cytologistes et autres, et ne satisfaisaient pas davantage l'esprit. Quant à la progression du « napus », elle ne fut ni ralentie, ni diminuée, par cette dérivation hypertrophique, et la courbe que nous tenions à jour, avec un souci scrupuleux de la statistique, continuait sa marche ascendante.

CHAPITRE III

Une belle discussion académique.

C'est le 15 septembre 2227 — de l'an premier du Napus — que s'ouvrit, devant toutes les académies réunies et des délégations des instituts étrangers, cette grandiose discussion sur la mort sans restes, qui enfonça les plus célèbres séances des parlements du dix-neuvième et du premier quart du vingtième siècle. On vit bien là que les préoccupations médicales de vie et de mort, mêlées aux querelles scientifiques, avaient pris le pas sur ces vieilles balançoires de socialisme, de collectivisme, de communisme, d'égalitarisme, d'internationalisme, d'humanitarisme, etc..., qui avaient jadis déchaîné des massacres sans nombre et dépeuplé la planète, sous le prétexte de la pacifier.

En ce qui nous concernait, ma bien chère Henriette et moi, nous avions fait deux parts de notre existence, depuis que nous avions découvert notre amour réciproque : l'une consacrée au sentiment pur et de laquelle devait sortir un jour, après le mariage projeté, un petit polyplaste appelé à continuer les recherches ardues de son papa et de sa maman : l'autre dédiée au labeur méthodique et à la fondation Aristote.

Les séances avaient lieu dans le vaste palais construit sur l'emplacement de l'ancienne Académie, au bout du pont autrefois dit « des Arts ». Quatre cents fauteuils avaient été aménagés, dont quelques-uns discrètement percés, vu le grand âge des congressistes et le relâchement possible de leurs muscles lisses. Les places réservées au public étaient au nombre de mille seulement, et retenues par des personnes de la meilleure société, qu'attirait la curiosité de toutes ces vieilles carcasses. Le bureau comprenait le président, deux vice-présidents et cinq secrétaires, avec une demi-douzaine de surveillants et mécaniciens préposés à ces appareils perfectionnés qui recueillent automatiquement les discours.

Devaient prendre part à la controverse, outre Ailette, Sidoine et Eustache, et aussitôt après l'oraison funèbre de la mère Grégeois les représentants étrangers du problème du Napus, au nombre de huit, dont un, van Sleegen, représentait à la fois la Belgique, la Suisse, la Suède, la Norvège, la Hollande et la Roumanie. Les autres étaient Murmelthier, Morrow, Harold Feller (pour l'Amérique), Ladilla, Kasavigata, Salvibianchi et Broussouloff. C'était là un vestige des us et coutumes de la vieille balançoire du vingtième siècle, intitulée Société des Nations, et qui nous avait valu les deux dernières guerres franco-allemandes, ainsi que le récent embrasement de l'Orient contre l'Occident, puis de l'Occident contre l'Orient.

Mais auparavant allait être solennellement accueillie une députation de nègres partiellement blanchis — et non anéantis — par le napus, et présentée une communication des plus intéressantes, assurait-on, sur le rôle protecteur de la crasse et le danger de la propreté et de l'hygiène devant le fléau. Quant au gigantisme cryptogamique, il s'était retiré soudainement, comme il était venu, des champignons de la région parisienne, pour apparaître dans les contrées du Nord et des Landes où il étouffait littéralement les forêts de pins.

Ils étaient onze nègres lippus, au nez épaté, aux regards épatants et noirs, venus en dirigeable des bords, maintenant surpeuplés, du Tanganyka, afin de nous faire admirer le blanchissement partiel de leur épiderme quant au visage, aux bras et aux lombes. Le reste du corps était d'une couleur indécise de havane foncé. Cette transfor-

mation brusque avait commencé, elle aussi, à une date correspondant à notre 3 mai 2227 et était, sans aucun doute, une forme atténuée de napus. L'un d'eux portait à la main une dépouille d'un petit éléphant d'une soixantaine de centimètres, diminution immédiate d'un pachyderme de six mètres de long et de quatre mètres de haut. Ainsi le Mal, qui gigantifiait les champignons européens, minimisait les éléphants d'Afrique et laissait, jusqu'à présent du moins, des proportions à peu près normales à tout le reste de la création.

La facilité et la rapidité de communication n'ont rien changé à l'imperméabilité intellectuelle des races et des nations, les unes vis-à-vis des autres. Ces nègres s'imaginaient que les hommes blancs allaient leur fournir une explication rationnelle d'un événement épidermique qu'ils considéraient, eux, comme une conséquence de la colère des dieux. Leur guide, ou cornac, nous expliqua qu'ils éprouvaient une sorte de plaisir baroque à ces divergences d'avis quant au principe de causalité. Ils avaient tout aussitôt fait du Napus de leur climat un fétiche et ils lui sacrifiaient, avec toute sorte de gris-gris, de tam-tam et de danses, des enfants et de jeunes animaux. Pendant que ces détails étaient fournis aux congressistes et au public, les mal blanchis contemplaient les dames, en roulant de véritables billes oculaires de concupiscence, et riaient en désignant le petit éléphant. Ailette les invita au calme et à la décence. Puis l'interprète leur expliqua que les hommes blancs n'en savaient pas plus qu'eux et désiraient précisément recueillir leur avis, même enfantin, sur le problème qui préoccupait l'univers : « Car — ajouta-t-il — nous sommes tous logés à la même enseigne. »

Ces dernières paroles ne furent pas du goût du délégué américain Harold Feller, de Boston, qui donnait, depuis la palabre avec les nègres, les signes d'un violent dégoût. Il se leva tout d'une pièce sur ses magnifiques souliers de cuir jaune, et déclara, en anglais, qu'il ne saurait être question, pour des civilisés et des « individus de couleur », d'être logés à la même enseigne. Une telle expression ayant l'air de constituer un blâme implicite vis-à-vis de la législation des États-Unis et de la loi morale tout court, il préférait secouer la poussière de ses croquenots de cinq cents dollars sur un congrès ainsi dégénéré. Cette fois, Sidoine et Eustache se levèrent ensemble, protestant contre la maladresse du professeur Ailette, balbutiant et confus, et assurant qu'ils établissaient toute la différence nécessaire entre de pauvres riverains du Tanganyka, même surpeuplé, et un professeur de physiologie à Boston. Mais Harold Feller ne semblait pas convaincu : « Je demande — articula-t-il en français — l'arbitrage de master Claude Bernard. » On lui expliqua que Claude Bernard était mort

en 1878, c'est-à-dire depuis trois cent quarante-neuf ans, et qu'il avait passé non seulement de l'eau sous le pont, mais du glycogène à travers le foie, depuis lors. Cette constatation l'apaisa sans l'humilier.

Le professeur Sidoine observa que, les noirs étant immunisés, par le changement de coloration dermique, quant à la mort sans restes, il arriverait un moment où, le fléau poursuivant ses ravages, ils viendraient repeupler l'Europe. Cette perspective fit faire la grimace aux charmantes personnes des galeries. Puis l'interprète fut invité à évacuer « ces sympathiques spécimens africains » en veillant à ce que, si l'un d'eux décédait pendant son séjour en Europe, sa peau fût communiquée, pour examen histologique, à la fondation Aristote. Quant au cadavre de l'éléphant rapetissé, on décida qu'il serait envoyé au Muséum.

La communication suivante amena à la tribune du congrès un individu poilu, barbu, gesticulant, criard, d'une saleté repoussante, sans linge, et qui était cependant une autorité en matière de maladies nouvelles ou bizarres, principalement d'origine coloniale : le professeur Pafenier. Il avait consacré une grande partie de sa vie déjà longue — il atteignait la soixantaine — à combattre les excès de l'hygiène, les bains, l'emploi du savon, les frictions, les parfums, les W. C. perfectionnés, le tout à l'égout et, en général, toutes les mesures de prétendue salubrité publique. Il avait remarqué que les cas de longévité apparaissent principalement, depuis le lointain des âges, dans les milieux ruraux, où la toilette est ignorée et l'hygiène inconnue, ou oubliée. Lui-même prêchait d'exemple, ne s'étant jamais lavé depuis dix ans. Dès l'apparition du napus, il s'était informé de la situation sociale et hygiénique des victimes de l'aphanasie et il avait, assurait-il, pu vérifier ainsi l'excellence de sa thèse. Ceux qui, comme les Esquimaux, vivaient dans un véritable confit de crasse échappaient au Mal implacable.

Ces affirmations et ces explications, ainsi que l'aspect et l'odeur étonnante de l'orateur, excitaient la gaieté de l'assistance que le président et les vice-présidents durent rappeler à l'ordre plusieurs fois.

Pafenier, que son succès exaltait, proposa de se mettre nu comme ver afin de montrer l'épaisseur de sa carapace protectrice. Mais le bureau repoussa cette proposition. Il se retira en maugréant, et mettant avec fureur le doigt, jusqu'à la garde, dans son nez. Harold Feller, propre comme un dollar neuf, et que cette communication avait scandalisé, se leva de nouveau et promit une récompense de cinquante mille dollars à celui qui ferait la preuve de la napusification d'un individu sale, d'un incontestable dégoûtant. Ceci fait, la séance fut levée pour un quart d'heure, et les secrétaires firent passer, dans

les rangs des académiciens, l'éléphant rapetissé et gondolé. Puis on alla examiner de près les nègres blanchis, comme on va au cirque, pendant l'entr'acte, considérer les animaux savants et adresser la parole aux clowns fariboleurs et peinturlurés.

Presque personne n'avait regagné sa place, quand mon ami Polyplaste 14.026 prononça le savant éloge *post mortem*, ou plus exactement, *post napusum*, de la mère Grégeois. D'ailleurs, qui donc s'intéressait désormais aux controverses sur le *cyton*, aussi désuet que les sérums du vingtième siècle. Tandis que Poly 14.026 énonçait des dates et des chiffres, je surprenais l'indifférence des rares académiciens présents, et je me rendais compte que beaucoup d'entre eux, bien que spécialisés, avaient ignoré, ou oublié les travaux, cependant retentissants, de notre défunte collaboratrice. Ma chère Henriette, tant morigénée par la harpie, et si injustement, était bien vengée.

A la reprise, il fallut subir un topo démesuré d'Ailette, énoncé de sa petite voix sèche et composé de références interminables. A cette énumération fastidieuse succéda un exposé de Sidoine, âpre, polémique même et documentaire, qui concluait, non seulement à la limitation, mais à la suppression de toutes les installations électriques, magnétiques, télé-ondiques et autres, par toutes les nations européennes. Si l'indignation fait le poète, Sidoine apparaissait aux yeux de tous ainsi qu'un lyrique d'un genre particulier et qui vaticinait sur un Sinaï antiélectrique. Il montrait cette force, en somme inconnue, bien qu'on la suppose issue de la rupture ou clasie des atomes, détruisant peu à peu l'équilibre universel, dérythmant les tissus de l'homme, plus fragiles et complexes que ceux des animaux même supérieurs, et, en fin de compte, aboutissant à les anéantir, par une sorte de surincandescence secrète. Sidoine, que l'on prétend avoir été, lui aussi, touché par l'amour sur le tard, n'est pas seulement un savant. C'est un artiste et qui, à la différence d'Ailette, observe une remarquable gradation dans ses exposés. Rien n'est malaisé comme d'exciter l'attention de vieillards chargés d'honneurs, uniquement occupés d'eux-mêmes, quelques-uns proches du gâtisme et qui ne font, même en dehors de toute menace napusiforme, que calculer avec angoisse le moment de la grande malle et du grand départ. Or Sidoine avait résolu ce tour de force. Regards voilés ou vitreux, cataractes récemment opérées, paupières fripées, fronts dégarnis et ridés, se tournaient vers lui pendant qu'il vaticinait, d'une forte voix, avec une expression pathétique de ses grands traits fiévreux et luisants.

Henriette, frémissante, me glissa dans l'oreille : « Il est costaud, il n'y a pas à dire. » Ce propos me remplit de jalousie.

« Messieurs, — dit Sidoine en matière de péroraison, — je vous ai exposé mon point de vue, qui est formel, avec une entière franchise, Je ne me dissimule pas une minute la gravité de la mesure extraordinaire que je propose à toutes les législations d'Europe et d'Amérique et aux dépens de nos finances à tous. Mais il y va de l'existence des peuples civilisés que menace l'effroyable napus. Vous avez entendu, tout à l'heure, ces vaillants représentants du monde noir, épargnés, sauf quant à leur coloration, par le fléau. Voulez-vous disparaître en bloc d'ici quelques années ou quelques mois — la dernière statistique est terrifiante — et céder la place aux fils de Cham? Alors vous n'avez qu'à continuer à vous servir des appareils qui minent nos organismes et les dispersent, à un moment donné, dans l'éther. Les tables baconiennes de présence et d'absence sont implacables, inflexibles, et elles vous indiquent la cause, inexorablement. Supprimez cette cause et vous vivrez. Laissez-la agir, et vous mourrez. »

Des applaudissements unanimes saluèrent cette conclusion impatiemment attendue, cependant qu'Eustache pinçait les lèvres ; car la tâche difficile lui incombait de contredire un gaillard comme Sidoine et d'incriminer, sans grande vraisemblance, le cinébouquin. Mais alors se produisit un incident d'une gravité extraordinaire et que ni Henriette, ni moi n'avions prévu. A peine Sidoine avait-il quitté la tribune que le délégué allemand Murmelthier, connu pour ses travaux sur l'aimantation végétale et la dispersion paramétabolique du plasma cellulaire, lui succéda. C'est un gros buveur de bière, dont la face rebondie, l'air frottée au carmin, doué d'un accent tudesque formidable et qui s'imagine, bien à tort, parler le « gaulois » correctement. Ses lèvres sont parcilles à des bourrelets, son nez à l'extrémité de la patte antérieure du porc, et bifide. Ses bras sont courts et il porte des lunettes étincelantes, perfectionnées, qui se lèvent mécaniquement sur son front, quand il veut produire un effet oratoire. Murmelthier n'articule pas ; il mugit :

« Colèque, — fit-il en désignant Sidoine, — votre autace est grande pour venir ici une telle diabolique proposition apporter. Qu'est-ce en effet que la civilisation actuelle, zinon la télé-onde et l'électro-magnétismus en général, et comment le sozialdimus a-t-il été faincu, zinon par le bien-être de la force à domicile et de l'énergie distribuée à chacun ! Je déclare — et il tendait le boudin de ses petits bras — que jamais l'Allemagne une semblable brobosition n'acceptera. J'ajoute qu'elle la ainsi qu'une manifestation d'hostilité considérera. En oudre, et du point de vue de la méthôde, est-il certain que ces négroïdes du Tanganyka les systèmes électro-magnétiques ignorent ou négligent. Est-il certain que c'est cette ignorance et abstention téléondique,

ou bien la qualité cellulaire de leur cuir, qui eux par le napus épargner fait? »

L'interprète reprit ces paroles auxquelles un des négres répondit posément que, depuis une soixantaine d'années environ, les riverains du Tanganyka avaient renoncé à l'électricité, au magnétisme, à ses pompes, à ses œuvres, et étaient revenus aux prières, supplications, sacrifices, danses autour des fétiches, jugés beaucoup plus efficaces et bien moins dangereux. « Li pas secousses. Li pas te touer. Li pas te faire éclater. Li pas napus. » Sidoine exultait et prenait ses voisins et collègues à témoins du parfait bon sens de ce bonhomme de couleur cacao clair, éclairé d'un circiné verdâtre.

Van Sleegen, froid, tranquille, imperturbable, compassé, déclara, au nom de la Suède, de la Norvège, de la Belgique, de la Suisse et de la Roumanie, qu'il adhérait, sans aucune réserve, à la proposition de Sidoine et que les comités scientifiques de ces diverses nations imposeraient ces vues si sages à leurs gouvernements respectifs.

Le délégué japonais Kasavigata fit oui d'un mouvement rapide de sa tête jaune et sympathique. De très nombreux cas de napus venaient d'apparaître au Japon, qui avait subi, en outre, en cent ans, quatre-vingts tremblements de terre et autant d'éruptions volcaniques. Mais la valeur prolifique de ce peuple intrépide, et qui offre aux coups du sort la plus belle résistance de la planète, n'en semblait nullement affectée. Il y avait trois cent cinquante ans qu'ils préparaient, sans jamais l'entreprendre, une guerre maritime avec les États-Unis. Du côté scientifique, ils présentaient cette particularité qu'ils continuaient à cuisiner des sérums, comme au temps éloigné de l'Institut Pasteur. Les dogmes de cet Institut se confondaient chez eux avec la religion nationale ; et ces sérums, jugés désormais inefficaces vis-à-vis des humains, passaient pour agréables aux dieux.

Plus timoré que ses collègues, le délégué anglais Morrow demanda à communiquer préalablement avec Londres et le gouvernement de Sa Majesté, avant d'adhérer formellement à la notion antiélectrique de Sidoine. Mais le gouvernement de Sa Majesté, composé de conservateurs, et redoutant, en conséquence, de mécontenter les libéraux et les travaillistes, ainsi que les Dominions, réclama, lui aussi, un délai, afin de donner une réponse ferme à Morrow. Or il arriva que ni les libéraux, ni les travaillistes n'avaient une vue claire de la question, que les uns et les autres redoutaient d'amener une complication politique, économique et une perturbation financière, en souscrivant à une prohibition universelle de l'électricité, du magnétisme et des ondes. Quant aux Dominions, et notamment au Canada, les autorités répugnaient à une rupture avec ce qu'on avait, jusqu'alors, considéré

comme le signe même du progrès. Toutes ces tergiversations, connues du congrès à mesure, avaient indisposé la majorité contre la délégation anglaise, et l'on accusait faussement l'Angleterre de favoriser sourdement le napus, comme capable de dépeupler l'Europe, à l'avantage de l'île de Grande-Bretagne moins atteinte.

Cependant que Morrow, qui appartenait à une excellente famille, ayant fourni plusieurs pairs et deux banquiers, demeurait accroché au téléphone et plein d' « embarrassements », le délégué espagnol Ladilla tenait le crachoir avec force gestes et des arguments de sens contraire. Ayant reçu une solide éducation philosophique à l'université de Salamanque, cet homme rond et brun, au teint coloré, avait la passion du pour et du contre, et détruisait un argument aussitôt après l'avoir fait valoir. Il s'exprimait dans un baragouin mêlé de castillan et de français, très pittoresque mais difficile à suivre : « Sabiez-vous bien, messieurs, que ceste question n'est pas de celles-là qu'un bon soloution peut être soubito portée contre elles. Si vous extirpez l'électricitad, se peut que vos n'extirpiez pas lé napous. Dé quelle manière aurez jeté à la misère oun nombre considérable dé personnes, oubrières et autres, qu'elles tendront, de là, à la Révolulution, à la soubversion, à l'émeute, au carnage, au massacre. Qué alborozo ! Quel désastre ! Quelle ouniverselle désôlation !... » Plus l'accent de Ladilla tonnait tantôt sur la pénultième, à la castillane, tantôt sur l'antipénultième, à la catalane, plus les auditeurs, dans leurs fauteils et dans le public, ressentaient une violente envie de dormir, bâillaient, s'étiraient, fermaient les yeux. L'infatigable orateur reprenait l'antithèse après la thèse, la synthèse après l'antithèse, et accompagnait ses périodes de gestes souples, comme trempés dans l'huile, qui augmentaient encore la torpeur. Privés, pour leur bonheur, de parlements, cortès, fueros et autres depuis trois cents ans, les plus loquaces parmi les Espagnols se rattrapent et se débondent à l'occasion des congrès et autres palabres. Malheur à qui ouvre les écluses !

Après avoir entendu, pendant six heures d'horloge, ce monstre oratoire, savants et badauds n'étaient pas plus avancés qu'au début. Chacun était harassé de fatigue, comme après avoir somnolé au milieu d'une musique militaire, principalement composée de cuivres. La séance fut levée jusqu'au lendemain... *hasta la manânâ*. Tout le monde alla faire un bon somme après un repas à tant par tête, horrible et nauséeux, ainsi qu'il arrive en ce genre d'agapes.

Il restait à entendre Salvibianchi, délégue italien, et Broussiloff, délégué russe. L'Italie et la Russie avaient souffert du napus, depuis un mois, plus que toute autre nation, en raison même de la densité

de leurs populations, et elles inclinaient à accepter toute méthode de combat contre le fléau, si dure fût-elle, qui présenterait des chances de succès. Salvibianchi déclara, en enveloppant son avis de nombreuses formules de politesse, que le discours et les statistiques de Sidoine ne l'avaient pas absolument convaincu, mais que, dans le doute, — il prononçait « lé doubte », — il préférait « né pas s'abstenir », et qu'il votait la désélectrification . Broussiloff la votait aussi, pour une période d'essai limitée à dix ans. On sait que, partagée à peu près également entre la révolution et l'autocratie, l'une et l'autre tyranniques et sans nuance, la Russie a adopté l'alternative rotativiste d'une terreur blanche de dix années, suivie d'une terreur rouge de dix autres années, puis d'une terreur blanche de dix années. Pendant chaque décennat, les « bons citoyens » déportent, fusillent et dépècent les « mauvais citoyens » du décennat précédent. L'important, pour ce que l'académicien de Vogüé appelait jadis l'âme slave, c'est que l'état de terreur ne diminue pas, auquel cas les plus graves événements seraient à craindre. Ceci explique la portée du vote de Broussilof, qui demanda en outre, à titre d'amendement, que toute dérogation à la loi internationale antiélectrique fût punie illico de mort.

Le siège de chacun était fait. Bientôt le vote de la proposition Sidoine était acquis, au milieu d'une grande agitation, et transmis au conseil des juristes chargé de le polir, de le formuler et de le codifier. De là, il irait au conseil des techniciens chargés de l'appliquer, même par la force. Aussitôt qu'il avait vu la partie perdue, le délégué allemand Murmelthier avait quitté la salle des délibérations, en proférant de vagues menaces. Il n'alla pas loin. Comme il poussait, d'une main rageuse, le tambour de la porte du congrès, on entendit un claquement sec et l'homme mécontent disparut. Furent témoins de l'événement mon garçon de laboratoire Mouillemouillard, et un fort brave homme d'académicien, le père Lepoil, — de l'Académie des beaux-arts, — dont l'émotion fut si intense qu'il en mourut douze heures après, mais avec restes. On verra ultérieurement l'importance tragique du napus boche.

Des applaudissements nourris saluèrent le résultat du vote.

Léon Daudet.

(A suivre.)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

L'ASSEMBLÉE DE GENÈVE

Chaque fois que l'Assemblée des Nations se réunit, on parle de crise. Il n'y a pas crise, mais simplement constatation des imperfections d'une institution qui ne pouvait se flatter d'échapper aux faiblesses des œuvres humaines et qui se condamnerait seulement si elle ne retenait pas les leçons de l'expérience. Dès maintenant, la Ligue a eu le mérite de durer. Née dans l'enthousiasme, elle a connu le brutal réveil d'Icare. De l'âge d'or entrevu, elle est retombée sur la faillite du Protocole et du désarmement. C'est déjà assez joli de ne pas s'être cassé les reins dans cette chute. L'organisme a survécu parce que personne ne voudrait prendre l'initiative de détruire un mécanisme qui peut être utile si on lui demande seulement ce dont il est capable. La simple énumération des sujets auxquels s'est appliquée l'activité de la Société dans les douze derniers mois occupe trois cents lignes du *Journal de Genève*. Le plus sceptique daignera admettre que dans ce foisonnement il n'y a pas seulement de l'ivraie. Le bon grain abonde. Genève est devenu le centre d'attraction de toutes les combinaisons internationales qui se développaient déjà avant la guerre dans l'ordre juridico-financier, économique, intellectuel, social et même politique. L'instrument de coopération a sa valeur. Le tout est de n'exagérer ni dans un sens ni dans l'autre, de ne pas croire tout perdu parce qu'on n'a pas tout réalisé. Entre le miracle et l'impuissance il y a place pour un réalisme pratique qui ne craindra pas de regarder

les difficultés en face. C'est le meilleur moyen de se préparer à les résoudre. On découvre un peu de cela à travers les intrigues de couloirs et les débordements de verbosité de la huitième Assemblée de Genève.

La Société des Nations souffre de tous les compromis dont elle est issue. Compromis entre l'aristocratie des grandes puissances qui ne peuvent abdiquer la direction des affaires internationales et la démocratie des petites puissances qui se réclament de l'égalité théorique. Compromis entre l'empirisme anglo-saxon et la logique latine. Compromis entre les puissances fédératives et les nations centralisées. Compromis entre les vainqueurs qui entendent maintenir les résultats de la victoire et les vaincus que l'on n'a pu tenir à l'écart de l'organisme de pacification. Compromis entre les petits qui n'ont que des craintes d'être mangés et des secours à réclamer et les gros qui n'ont pas perdu tout appétit et qui devraient, pour le moins, faire tous les frais de la défense. Par l'artifice des formules très élastiques, le Covenant a amorti ces contradictions de manière à satisfaire tout le monde, sauf les États-Unis qui ont considéré que l'on empiétait encore trop sur leur liberté d'action. Tout aurait été pour le mieux si l'on avait pu rester dans le vague. Mais il a fallu sortir de l'équivoque parce que les auteurs du traité de Versailles ont ajouté à toutes les oppositions aussi inévitables que celles de la nature une contradiction fondamentale. La Société des Nations a été chargée à la fois de maintenir le statut européen et le reviser.

Ne cherchez pas ailleurs la cause de la hantise d'insécurité que nous avons vue se développer en dépit de tous les efforts tentés pour consolider la paix. La première condition pour assurer un avenir est d'établir une base stable. Les négociateurs de la paix ayant déclaré que rien ne serait valable, ni les conditions d'armements, ni même les frontières, l'inquiétude a gagné tout le monde. On s'est évertué à chercher des remèdes. Contrainte, confiance, solidarité générale ou équilibre fragmentaire, on a tout essayé sans effet décisif parce qu'on ne veut pas faire la seule chose qui supprimerait les risques, au moins en ce qui concerne les réveils du passé : interdire radicalement les modifications du statut actuel. On cherche le résultat par des moyens détournés. C'est juste assez pour stimuler les résistances et souligner les impuissances.

La collectivité de Genève a démontré son impuissance dans le Protocole qui échafaudait une mirifique combinaison d'arbitrage et de désarmement pour dissimuler la préoccupation réelle : prévenir un retour offensif de l'Allemagne. Le directoire des grandes puissances n'a pas mieux réussi à Locarno parce qu'il n'a pas voulu

bloquer toutes les soupapes à la pression allemande. La stabilité dans l'ouest de l'Europe n'a été renforcée d'une manière relative qu'au détriment d'une aggravation de l'incertitude du côté de l'est. Comme la raison parle plus haut que tous les parchemins, l'étroite solidarité du Rhin et de la Vistule a entretenu les défiances que l'on prétendait amortir. Le malaise s'est aggravé de la fausse manœuvre qui a renversé les facteurs du problème du désarmement. Au lieu d'envisager la réduction des moyens de lutte comme la conséquence normale de la stabilisation, on a prétendu dégager l'apaisement de la limitation des éléments de combat. Le résultat inévitable a été de faire éclater les divergences de conception correspondant aux différences de risques. A l'origine de cette confusion nous retrouvons l'erreur initiale du traité de Versailles. Au lieu de donner au désarmement de l'Allemagne le caractère de la suppression radicale de toute possibilité d'agression on en a fait le prélude d'un désarmement général. On se trouvait ainsi amené, ou bien à proclamer que le prologue n'est pas joué et que l'Allemagne s'insurge contre la paix sous la forme la plus grave de la préparation militaire, ou bien à engager sur une duperie la préparation du désarmement général.

L'Allemagne s'est trouvée ainsi amenée à faire sa grande entrée à la Société des Nations avec la possibilité de poursuivre la révision de ses frontières orientales et le désarmement des vainqueurs. Que l'on s'étonne après cela que la Pologne ait cru devoir prendre les devants pour se couvrir. L'idée était certes très juste de réclamer l'équivalence des garanties pour toutes les frontières. Un peu tardive cependant, car c'est à Locarno qu'il aurait fallu imposer cette égalité. Par contre l'occasion était bonne de profiter des débuts du Reich dans la grande famille de la paix pour obtenir de lui une renonciation formelle à la guerre. Engagement relatif, à coup sûr, comme tous les « chiffons de papier ». Engagement ne dispensant pas des précautions élémentaires. Précieux pourtant, à condition d'être précis, parce que difficile à violer, surtout dans les premières années.

L'initiative polonaise était justifiée et, quoi qu'il arrive, il en restera quelque chose d'utile : une épreuve des dispositions réelles des différentes puissances. Certains ont critiqué le secret gardé jusqu'à l'ouverture de l'Assemblée. A tort, croyons-nous. La surprise était la condition du succès. On ne l'a même pas poussé assez loin puisque les adversaires ont eu le temps d'aviser, d'organiser à la fois une manœuvre d'isolement et une diversion. La manœuvre d'isolement n'honore pas la clairvoyance de M. Chamberlain et de M. Briand. L'un et l'autre ont accueilli le projet polonais comme un « lèse-Lo-

carno ». Constater une insuffisance du pacte de 1925 est interdit, même quand l'insuffisance est manifeste, même quand le remède prend la forme d'une mise de la guerre hors la loi. Les Polonais avaient cru certainement très habile d'emprunter la formule de M. Briand. Ce n'était pas leur seule adresse. En proposant un pacte formel de condamnation générale de la guerre, ils évitaient les embarras de la définition de l'agression, ils laissaient dans l'ombre la question troublante des sanctions. Laissant le Protocole dans son sommeil, on se contentait de boucher la fissure du paragraphe 7 de l'article 15 du Covenant, qui permet de recourir aux armes en cas d'insuccès de l'arbitrage. Le moyen était élégant de lier les gens sans en avoir l'air. Seulement il supposait un minimum de bonne volonté de l'Angleterre et de sympathie active de la France, qui ne s'est pas rencontré. Tout au contraire, un mouvement d'humeur très prononcé a permis à l'Allemagne de spéculer sur les irrésolutions de la France et les méfiances britanniques. Il ne manquait plus que de faire surgir l'ombre du Protocole, pour rappeler que tout pacte de paix comporte des engagements de solidarité et des limitations de liberté d'action. Avec un bien curieux à-propos, la Hollande est venue juste à point rendre ce service au cousin germanique. Montrez les chaînes et vous êtes sûrs de voir les Anglo-Saxons se dérober. Il ne reste plus aux deux compères juristes, M. Gaus et sir Cecil Hurst, qu'à escamoter la muscade. La proposition polonaise a été si bien travaillée par eux que d'un pacte d'interdiction de la guerre on a fait une condamnation platonique de la guerre. Au lieu de renforcer le Covenant, on l'affaiblit doublement ; d'abord en limitant l'interdiction à une agression caractérisée, impossible à déterminer pratiquement ; ensuite en offrant de nouvelles occasions de dérobade aux refus d'assistance.

En présence de cette déformation radicale, le premier mouvement des Polonais a été de retirer purement et simplement leur projet. Ce n'aurait peut-être pas été plus maladroit, car la retraite aurait laissé les Anglais et les Allemands face à face, séparés par le fantôme du Protocole ressuscité par les Hollandais. La Pologne a reculé devant l'éclat. Elle n'a pas voulu se séparer des grandes puissances, dont aucune n'avait le courage de l'appuyer. Elle a compris qu'elle ne pouvait même pas rallier les petites puissances, plus divisées encore que les grandes. Une autre raison a été sans doute déterminante. C'est l'avertissement du verdict du *Lotus*. Par une coïncidence curieuse, les aléas de la justice internationale sont apparus au moment même où l'on parlait de subordonner toutes les possibilités d'avenir à l'arbitrage.

Rien ne manque à l'éclat de la démonstration. La sentence en est prononcée par la cour de La Haye. C'est dire qu'elle présente le maximum de garanties d'indépendance. Le cas est clair. Dans un abordage en haute mer un paquebot français a coulé un cargo turc avec mort d'hommes. La pratique constante du droit des gens reconnaît la compétence des tribunaux du navire abordeur. La Turquie a accepté cette règle par l'article 15 du traité de Lausanne. Cela ne l'a pas empêchée d'incarcérer l'officier de quart français qui s'était prêté à une enquête sous le couvert du droit des gens. L'arrestation a été faite suivant une disposition du code pénal turc... La France pouvait laisser l'affaire sur le terrain politique en poursuivant la réparation d'un outrage infligé à son pavillon. Elle a accepté l'arbitrage parce qu'elle se sentait forte de son droit et aussi parce qu'elle comptait que le tribunal pèserait les conséquences politiques de sa décision.

Le jugement du 7 septembre a trahi cette attente. Il a négligé les répercussions que ne peut manquer d'avoir en Orient et en Asie la condamnation d'une grande puissance européenne, victime d'une offense publique. Voilà qui prête à réfléchir sur les risques de l'arbitrage obligatoire. Encore si la Politique avait dû s'incliner devant le droit impérieux. Il en va tout autrement. Dans l'affaire du *Lotus* le point de droit se pose ainsi : une puissance peut-elle, dans un litige international, opposer son droit propre au droit des gens et aux traités? La cour répond affirmativement. Elle admet ce principe entièrement nouveau qu'une puissance peut s'évader du droit des gens et d'un traité, à condition de ne pas les violer directement. Vous imaginez où peut conduire cette thèse dans l'interprétation des innombrables équivoques du traité de Versailles. Les Allemands ont compris tout de suite. M. Stresemann a saisi la balle au bond, se ralliant avec enthousiasme à l'arbitrage compris à la manière du *Lotus* pour conduire au désarmement. Il y a de quoi faire hésiter les Polonais.

Les Anglais n'ont pas été moins frappés d'une décision qui les encourage à maintenir leur liberté d'action. C'est que la sentence du *Lotus* les atteint plus encore que les Français. Déterminée par la seule voix prépondérante d'un juriste suisse, elle apparaît comme la révolte des terriens contre les maritimes. C'est un épisode marquant de la campagne contre les maîtres de la mer. Ceux-ci ont pu mesurer à Genève les jalousies qui guettent leur moindre défaillance. Ils sont forts certes. Et ils groupent des satellites fidèles. Ils ont dominé l'élection du président qui a récompensé les services de M. Guani dans l'affaire de Mossoul. Ils ont fait le trust des candidatures au

Conseil et ont ouvert les portes au Canada. C'est un succès pour la puissance d'expansion britannique. Pourtant la médaille a son revers. Il n'est pas sans inconvénient d'accélérer l'émancipation des Dominions. La mère patrie devra suivre le mouvement plus souvent qu'elle ne pourra le conduire. Elle va s'éloigner de l'Europe où elle risque d'être rappelée un jour par des responsabilités qu'il serait plus sage de prévenir.

L'histoire recommence. L'Angleterre laisse le champ libre à l'Allemagne. M. Stresemann ramasse sur tous les tableaux. Il a su profiter des divisions des grandes puissances pour émasculer la proposition polonaise. Puis le comble de l'art a été de voter ouvertement pour la Belgique tout en la faisant éliminer par les appétits des petites puissances dans un vote qui prépare la future éviction de la Pologne puisqu'il condamne le principe même de la rééligibilité au Conseil. A Genève, on parle beaucoup de la paix, mais on a une manière assez étrange d'y travailler.

Saint-Brice.

LES LETTRES

LE JOURNAL ET LA CORRESPONDANCE DE DOSTOÏEVSKY

Comme beaucoup d'écrivains étrangers, Dostoïevsky n'a été longtemps connu chez nous que par des traductions partielles de ses œuvres. Il y a quelques années seulement que nous possédons en français le texte complet des *Frères Karamazov*, publié dans la collection des textes intégraux de la littérature russe. La même collection a édité, depuis lors, les *Possédés* et les *Mémoires écrits dans un souterrain*. Elle annonce des traductions de *l'Idiot* et de *Crime et Châtiment*. M. Jean Chuzeville y fait paraître aujourd'hui le *Journal d'un écrivain*, dont on n'avait lu encore, en France, que des fragments.

En même temps que la publication des œuvres, se développe celle des documents intimes. On n'a pas oublié le *Dostoïevsky à la roulette*, histoire de la vie de Dostoïevsky dans les salles de jeux, dont les éléments avaient été fournis par la correspondance de l'écrivain. On retrouvera plusieurs des lettres qui y ont été citées, augmentées d'un grand nombre d'autres, dans les *Lettres de Dostoïevsky à sa femme*, que vient de traduire M. W. Bienstock. Et il n'est pas sans intérêt de lire en même temps le recueil de ces lettres et le *Journal d'un écrivain*, qui embrassent à peu près la même période de la vie de Dostoïevsky.

C'est celle des vingt dernières années de sa vie, de 1861 à 1881. Fixons quelques dates et quelques faits, comme points de repère.

Dostoïevsky était encore déporté en Sibérie, à Semipalatinsk, quand il se maria pour la première fois, en 1857. Il avait épousé une veuve, Maria Dmitrievna. Ce premier mariage ne fut pas heureux. Pourtant Maria Dmitrievna avait su installer, à Samipalatinsk, un foyer autour duquel se réunissaient tous les intellectuels de la ville. Puis Dostoïevsky put revenir d'exil et rentrer en Russie d'Europe. Mais la jalousie empoisonnait cette union, qui dura sept ans, jusqu'à la mort de Maria Dmitrievna, en 1864.

Le 14 février 1867, Dostoïevsky épousait en secondes noces sa sténographe Anna Grigorievna Snitkina. C'était une jeune fille, moins âgée que lui de vingt-quatre ans, dont il s'était épris en lui dictant le *Joueur*. « A la fin du roman, écrira-t-il après son mariage, j'ai remarqué que ma sténographe m'aimait très sincèrement, bien qu'elle ne m'eût jamais rien dit, et, à moi, elle plaisait de plus en plus... Je lui ai proposé de devenir ma femme. Elle a accepté et nous nous sommes mariés. Je me convaincs de plus en plus qu'elle sera heureuse ; elle a du cœur et sait aimer. » Ce qui est sûr, c'est qu'elle a été pour Dostoïevsky, durant les treize dernières années de sa vie, la compagne affectueuse et dévouée qu'il avait souhaitée. Pour qu'elle eût été vraiment heureuse, au moins au début de son mariage, il aurait peut-être fallu que la vie de Dostoïevsky se fût un peu stabilisée. Rien de tel. Anna Grigorievna commence à partager cette vie au moment où Dostoïevsky est en proie à la passion du jeu. Dostoïevsky s'est mis à jouer en 1863, un an avant la mort de sa première femme. Il n'a cessé, depuis lors, que pendant de courts intervalles, après lesquels il est attiré encore plus violemment par la roulette. Cela durera jusqu'à 1871. On peut même dire que Dostoïevsky, après son second mariage, devient un joueur plus forcené qu'il n'a jamais été. Il voudrait que le jeu l'aidât à assumer les charges nouvelles que sont l'entretien de sa femme, la naissance de ses enfants ; il attend que la roulette le débarrasse de ses dettes, lui permette de ne plus écrire sur l'injonction des éditeurs qui lui ont versé des avances.

Alors, trois mois après avoir épousé Anna Grigorievna, ayant emmené sa jeune femme en Allemagne, il la laisse, enceinte, à Dresde, pour aller jouer au casino de Hombourg. Et la pauvre Anna reçoit des lettres comme celle-ci : « Anna, ma chérie, mon amie, pardonne-moi, ne me traite pas de lâche. J'ai commis un crime ; j'ai perdu tout ce que tu m'as envoyé ici, tout, jusqu'au dernier pfennig. » Dostoïevsky engage sa montre. Il engagera jusqu'aux bijoux et aux vêtements de sa femme. Cependant les enfants naissent, les besoins s'accroissent. Quand Dostoïevsky a perdu, à Wiesbaden, tout ce qui lui restait à perdre, il renonce à demander à la roulette le moyen de

se tirer d'affaire. Et rentré en Russie, il va tâcher de gagner avec sa plume sa vie et celle des siens. Ses romans, d'ailleurs, commencent à avoir un succès assez étendu pour qu'il puisse en tirer quelque ressource. Mais c'est l'organisation matérielle qui manque le plus. Il faudra qu'Anna Grigorievna prenne la direction des affaires de son mari, et qu'elle édite elle-même *les Possédés*, pour que ce livre, qui vient de paraître en revue, fournisse à l'écrivain un revenu correspondant à son succès moral. Mais dans ces années-là, — celles qui suivent 1870, — Dostoïevsky s'attache surtout à une besogne de journaliste. Dix ans auparavant, il a déjà donné, dans *le Temps (Vrémia)*, une série d'articles sur la littérature russe. En 1873, il commence, dans *le Citoyen (Grajdanine)*, des feuilletons sur les événements d'actualité, qu'il intitule *Journal d'un écrivain*. Enfin en 1876 il fonde, sous le même titre, une revue qui est bientôt très suivie, où il traite toutes les grandes questions politiques et littéraires qui lui tiennent à cœur. C'est un travail considérable, dont il est d'autant plus écrasé qu'il ne néglige pas, dans le même temps, sa production romanesque. La collaboration au *Citoyen*, surtout, est pour lui un véritable esclavage. Il écrit à sa femme à ce sujet : « J'écris comme d'habitude mon maudit article. Pour demain matin à huit heures, je dois avoir terminé quatre cent cinquante lignes et je n'en ai pas plus de cent cinquante. De plus, j'en deviens à vue d'œil plus stupide, écrire me pèse et j'ai le cerveau sans cesse sous pression... Voilà un mois que je constate combien j'écrivais plus aisément à Dresde qu'ici. Mon esprit est sans cesse fatigué. » Plus tard, quand il a fondé son *Journal*, ce sont d'autres soucis. Obligé de faire une saison à Ems, il craint de manquer de temps pour travailler : « Voilà le terrible malheur, Annette : le *Journal*, le *Journal!* Je viens de commencer à écrire, mais je vois que je suis en retard incroyablement. Il me reste ici douze jours pour écrire, mais quelles journées... Que puis-je écrire? Ce n'est pas la même chose chez nous, la nuit. Et le *Journal* me paraît si misérable, si banal, et cependant il le faudrait particulièrement intéressant, autrement c'est fini. » Puis, le *Journal* écrit, il faudra le faire paraître. Dostoïevsky écrit un autre jour : « Tous croient que nous avons de l'argent et nous n'avons rien. Maintenant j'ai sur le cou les *Karamazov;* il faut les terminer bien, les façonner comme un bijou, et c'est une chose très difficile et risquée qui prendra beaucoup de jours. Mais c'est aussi une chose essentielle qui doit établir ma renommée, autrement il n'y aura aucun espoir. Je terminerai le roman, et, à la fin de l'année prochaine, j'annoncerai l'abonnement au *Journal*, et avec l'argent des abonnements j'achèterai une propriété ; et pour vivre et éditer le journal, jusqu'à l'abonnement suivant, on pourra s'arranger avec

la vente des livres. » Cette lettre est d'août 1879, dix-huit mois avant la mort de Dostoïevsky. (Le *Journal* a cessé, du reste, de paraître depuis 1877 et il ne paraîtra plus.) Presque jusqu'au dernier jour, Dostoïevsky s'est vu aux prises avec de telles difficultés. C'est dans ces conditions qu'ont été écrites les douze cents pages qui composent aujourd'hui l'ensemble du *Journal d'un écrivain.*

Cette œuvre, dont tant de chapitres sont le fruit d'un travail forcé, est cependant une des plus intéressantes que nous ait laissées Dostoïevsky. On y voit se développer peu à peu, comme un fil conducteur à travers maints articles d'une prodigieuse variété, la pensée qui a dominé toute la dernière partie de la vie de l'écrivain : l'examen des rapports de l'Europe occidentale et de la Russie, cet examen qui devait conduire Dostoïevsky à l'idée que l'Europe sera régénérée par le génie slave.

Quand, en 1862, Dostoïevsky se dirige pour la première fois vers l'Occident, ce n'est pas seulement pour visiter les salles de jeu des villes d'eaux allemandes. Il est attiré, comme tous les intellectuels russes de son temps, par cette Europe qu'il n'a pas encore vue, mais dont il a déjà confronté la civilisation avec celle de la Russie. Sa défiance de l'Europe, il la porte déjà en lui avant de partir, ainsi que sa tendance à lui opposer, comme supérieur, le génie de la Russie. N'a-t-il pas écrit, dès 1861 — c'est aux premières pages du *Journal d'un écrivain* :

> Le caractère russe a quelque chose de nettement distinct du caractère européen, une particularité bien tranchée ; chez lui une faculté hautement synthétique se fait jour, faculté de concilier tout, d'être universellement humain. Chez le Russe, rien de cette raideur européenne, abrupte, impénétrable, obstinée. Il s'accommode de tous et se fait à tout. Il compatit à tout ce qui est humain par delà les différences de la nationalité, du sang et du sol.

Et il ajoutait :

> Et qui sait, messieurs les étrangers, peut-être la Russie est-elle destinée à attendre que vous ayez fini ; en attendant, elle se pénètre de votre pensée, elle s'initie à votre idéal, à votre but, au caractère de vos aspirations ; elle met en harmonie vos idées, les élève jusqu'à la compréhension de l'humain-universel et... elle s'attaque à une nouvelle tâche, immense et inconnue jusqu'ici dans l'histoire, en commençant au point où vous finissez et en vous entraînant tous à sa suite.

C'est l'idée qu'on retrouvera, vingt ans plus tard, comme motif principal du fameux discours prononcé par Dostoïevsky à l'inauguration du monument de Pouchkine. Elle ne quittera guère Dostoïevsky

durant ces vingt années et elle étaye maintes fois ses articles, qu'il s'agisse de littérature russe, de littérature étrangère, ou de politique européenne.

La politique européenne fournit à Dostoïevsky une matière abondante pour son *Journal*. Avec les chapitres où il traite de questions d'esthétique (notamment le chapitre *Qu'est-ce que l'art?*), ce sont peut-être les parties les plus curieuses du livre. Le « slavophilisme » et le « panhumanisme » mis à part, — Dostoïevsky d'ailleurs n'est pas obsédé de sa grande idée au point d'en gâter tous les objets auxquels il s'attache, — l'auteur du *Journal* abonde, à propos de certains événements, en remarques pertinentes, en suggestions qui demeurent parfois troublantes après un demi-siècle. Il touche les sujets les plus divers, les affaires de France, les affaires d'Allemagne, le procès Bazaine, l'entrevue de Frohsdorf, la politique de Mac-Mahon, les partis de la République française, la politique de Bismarck, le Kulturkampf, et des problèmes aussi vastes que la question d'Orient, la question juive, l'avenir du catholicisme en Europe. Dans chacun de ces sujets, Dostoïevsky, avec une intelligence fulgurante, va droit à l'essentiel et c'est autour de ce point central, lumineusement isolé, qu'il accumule les observations les plus justes, les réflexions maintes fois vérifiées par l'événement. Ce que Dostoïevsky a su voir de l'Allemagne et de la France au lendemain de 1870, ce qu'il a su pressentir par ailleurs d'orientations qui se dessinaient déjà et qui se sont précisées depuis lors, tant dans le monde catholique que dans le monde slave, peut nous aider à comprendre l'Europe d'aujourd'hui.

Mais si Dostoïevsky a été prophète, c'est surtout le titre de prophète de la révolution russe qu'on lui décerne depuis quelques années. Et c'est sous cet aspect qu'il apparaît, à la fin de sa vie et de son œuvre, quand il prononce, huit mois avant de mourir, son discours sur Pouchkine. Cette fois, c'en est fini de l'existence misérable. Dostoïevsky connaît la gloire. Tout Moscou répète son nom avec enthousiasme. Qu'est-ce donc qui lui vaut ce succès? D'abord le retentissement des *Frères Karamazov*, le plus hallucinant peut-être de ses romans. Et puis, le discours où il a su dire à une foule russe des phrases comme celle-ci :

> Être un vrai Russe, être pleinement Russe, cela veut dire uniquement être le frère de tous les hommes, un pan-humain, si vous voulez. A un vrai Russe, l'Europe et les destinées de la grande race aryenne tout entière sont aussi chères que la Russie elle-même, que les destinées de la terre natale ; car notre destin est l'universalité, non pas acquise par le glaive, mais par la fraternité, par notre fraternel effort en vue de ramener à l'unité les hommes.

Ces paroles ont mis les auditeurs en délire. On hurlait d'enthousiasme. « Des gens qui ne se connaissaient pas, écrit Dostoïevsky à sa femme en lui racontant la scène, pleuraient, sanglotaient, s'embrassaient, se juraient mutuellement d'être meilleurs et désormais de ne pas se haïr, mais de s'aimer. » Deux vieillards, ennemis depuis vingt ans, se jettent dans les bras l'un de l'autre et viennent dire à Dostoïevsky : « C'est vous qui nous avez réconciliés. Vous êtes notre saint, notre prophète. »

Il n'est pas mauvais que cette vision de folie collective soit le dernier tableau qui retienne nos yeux avant que Dostoïevsky disparaisse. Nous y voyons, en contact avec une foule de sa race, cet effrayant génie qui nous a donné l'expression de tout ce que l'âme russe a d'insondable et de déconcertant. C'est peut-être, en définitive, par quoi Dostoïevsky nous attire et nous retient avec tant de force : une intelligence qui s'accorde à notre esprit, au centre d'un tempérament dont le charme mystérieux sera toujours celui d'un être étranger.

André Rousseaux.

Les Livres nouveaux.

« Quel merveilleux enchaînement ! », eût dit l'abbé Jérôme Coignard. Matin ou crépuscule? L'histoire ne le dit pas. Un jour, enfin, de 1925, M. G-L. Tautain se promenait sur les quais, le long des vieux bouquins. Il s'approcha d'une boîte où séchaient des fascicules dépareillés de revues. M. Tautain dirige la revue du *Monde moderne;* il ouvrit quelques cahiers jaunis, avec une pitié mélancolique. Dans un numéro de *Minerva*, la belle revue défunte qu'avait fondée René-Marc Ferry, homme roux, mais bon, et où parut, en « originale », *l'Avenir de l'Intelligence*, il découvrit une étude de Jacques Bainville sur *Rémy de Gourmont.* Elle lui parut fine et sage. Il demanda à Bainville d'en retrouver quelques autres, du même temps. C'est ainsi qu'est né le *Critique mort jeune;* un petit pot plein du meilleur onguent.

Le *Critique mort jeune* contient huit articles, écrits de 1902 à 1908. Bainville avait vingt-trois ans quand René-Marc Ferry le chargea de « dissocier » les livres dans *Minerva.* « Je ne crois pas que la critique littéraire fût ma vraie vocation », dit Bainville, en sa préface. Ouais... Sa vocation était de comprendre et de faire comprendre, d'exercer sa judiciaire. Il a changé d'objet ; il n'a point changé d'exercice. Et ce qui est tout à fait admirable, c'est de trouver, chez un débutant de vingt-trois ans, cet équilibre, cette précision, cette fermeté de pensée, cette prudence aussi, et cette infaillible adresse à ne pas se

laisser duper par le faux brillant des idées ou des mots, qui classent à part l'auteur de l'*Histoire de France*. L'information de Bainville s'est élargie et enrichie. Mais les instruments de sa pensée étaient, voilà vingt-cinq ans, aussi pénétrants et sûrs qu'aujourd'hui.

Il raille doucement Rémy de Gourmont de s'être, dans sa jeunesse, abandonné aux obscures et trompeuses délices du symbolisme. L'homme, disait Baudelaire, « passe à travers des forêts de symboles. » Mais les arbres empêchent d'y voir clair ; et Bainville n'a jamais rien tant aimé que la clarté. Il n'a pas eu besoin de revenir, comme Gourmont, à l'intellectualisme. Il est né intellectualiste. Il ne connaîtra jamais de remords là-dessus. Je ne crois même pas qu'il éprouve jamais de regrets. Qui sait pourtant s'il ne s'est pas privé de quelques voluptés. C'est beau, les nuages...

A condition qu'un bon coup de vent les dissipe enfin. Rémy de Gourmont a flâné dans le mysticisme. Il a écrit un traité sur l'Idéalisme que le jeune Bainville qualifie de « dangereux » ; et des rêveries sur la liberté dans l'art, auxquelles est épinglée l'épithète de « malignes ». C'étaient les signes d'une certaine *fatigue* intellectuelle, la maladie fin-de-siècle. Heureusement, Rémy de Gourmont a su se tirer à temps des « désordres » où il faillit « se perdre ».

Pour le style, même décision : le mépris du style métaphorique et tarabiscoté. Citant Huysmans qui louait les phrases de Gourmont « tramées avec les fils en argent d'une vieille étole », Jacques Bainville ajoute : « Cette définition en style précieux peut signifier... » Ce *peut* ironique, c'est tout Bainville ; il a l'horreur du vague, dans la pensée, dans le vocabulaire ; et même dans l'emploi d'une journée. Il note ceci, bien joliment, dans la préface : « Il y a toujours deux dangers pour les débutants. L'un... l'autre, c'est *ce goût paresseux du vague* qui tue l'imagination. L'écrivain inexpérimenté croit que la liberté favorise son génie. Ce n'est le plus souvent que la liberté de ne rien faire. Un labeur forcé donne une nourriture et de la force à l'esprit. » Décidément, voilà un bon maître pour la jeunesse.

Vous voyez ce qu'on peut trouver dans cette étude sur Rémy de Gourmont, à laquelle vont, je l'avoue, mes préférences : des moyens de mieux comprendre Bainville. Ce qu'il a admiré, dans Gourmont vieilli, c'est ce que nous aimons en lui : l'amour des idées, l'exercice ininterrompu, libre et délicat, de l'intelligence. Gourmont aimait « dissocier les idées » ; c'est-à-dire qu'il reprenait les vieilles abstractions, dont nous finissons par ne plus savoir le sens, et que nous ne voyons pas changer et se flétrir, comme nous ne voyons pas vieillir les amis que nous rencontrons tous les jours. Il les analysait. Et il prouvait que le « sens commun » commet, à leur propos, des erreurs considérables, qui risquent de fausser tous nos raisonnements.

Et il y a encore un « point sensible », qu'on doit effleurer d'un doigt précautionneux. Gourmont, rationaliste, épris de Voltaire et de Renan, adoptait une attitude respectueuse envers le catholicisme, et pro-

fessait une sympathie envers les croyances vénérables de son pays. Gourmont prenait, avec vivacité, le parti des Jésuites contre Pascal, contre les jansénistes et contre les anticléricaux. Il voyait en eux une sorte de « médiateur plastique entre le dogme et la vie. « Si c'est Escobar qui défend la liberté de la vie, nous ne rirons plus d'Escobar ! » Pour qui, évidemment, n'exige pas davantage, cette phrase mérite d'être recueillie. Gourmont exprimait ainsi un antiprotestantisme très net. Il écrivait que la France ne peut conserver son originalité qu'en demeurant catholique.

On reconnaîtra que c'étaient là des hommages. Bainville, à vingt ans, le reconnaissait. Il félicitait Gourmont de n'avoir jamais glissé dans l'anticléricalisme vulgaire. Il ajoutait que les raisons de cette sympathie étaient « purement intellectuelles ». Aussi : « Elles feraient reconnaître ceux qui ne les comprendraient pas pour d'incurables fanatiques. »

Pourquoi donc Bainville, — par pure coquetterie, d'ailleurs, — a-t-il écrit sur mon exemplaire du *Critique mort jeune* : « *Jam foetet*?... » Ces pages-là ne sont-elles pas toutes vivantes?

Il y en a bien d'autres qu'on aimerait presser et décortiquer. Dans l'étude charmante sur Émile Faguet, par exemple. Les hommes de mon âge ne peuvent songer à Faguet sans tendresse. Je le vois toujours, parlant de sa voix aiguë, les yeux, ses yeux pâles déjà malades, poursuivant au plafond les mots et les mouches, tandis qu'il tournait, du bout de la cuillère, dans son verre d'eau, le morceau de sucre qu'il avait oublié d'y mettre. Sa pétulance cachait un esprit solide et bien nourri. Il était très savant, sans pédantisme. Son seul tort, c'était d'enseigner, en Sorbonne, l'histoire de la poésie française alors que, vraiment, il était peu sensible à la poésie pure. Mais on ne cite plus aujourd'hui de lui que quelques boutades capricantes. Quelle injustice ! C'était, Bainville l'a bien vu, un analyste de doctrines d'une incomparable pénétration. Et comme il savait, de sa main juste et robuste, rebâtir ensuite une synthèse, et faire tenir en une page l'histoire, la courbe d'une pensée. Sur les moralistes et les politiques du dix-neuvième siècle, il a réussi de véritables tours de force. Il a, disait le critique jeune, et qui n'est pas mort, débrouillé le chaos de Proudhon et donné « un squelette à cet invertébré ». J'ai toujours pensé qu'on redécouvrirait Faguet avant l'an 2000.

A citer encore l'étude irisée et subtile sur Maurice Barrès, sur le « rousseauisme » condamné par Lemaître et Lasserre, sur des romans de René Boylesve, d'Henri de Régnier et de Pierre Louys, sur le divorce, à propos d'un livre des frères Margueritte. Le critique mort jeune a encore bien des choses à apprendre à des quadragénaires.

Il y a beaucoup de talent dans ce bref récit d'une « désillusion », que M. Louis Guilloux, un débutant, a intitulé *la Maison du Peuple*. Aucun sujet ne prêtait davantage à l'éloquence ; il s'agit d'un brave

homme qui se laisse séduire par les rêveries socialistes. Pour ou contre, on était tenté de bavarder. M. Guilloux semble n'avoir pas même été effleuré par la tentation. Il conte avec une sobriété extrême ; il n'élève pas la voix, et il économise les épithètes. On devine à peine sa présence. Il s'efface. Vous diriez qu'il ne prend pas parti. Mais la conclusion apparaît quand même. Les mauvais bergers socialistes, et particulièrement cet arriviste de docteur Réval, qui crie : « Je suis un incendiaire, je mets le feu aux âmes, » — c'est la seule *phrase* du livre, — reçoivent ce qu'ils méritent.

Du reste, je suis persuadé que *la Maison du Peuple*, qui s'achève à la mobilisation, n'est que le premier volet d'un diptyque, et que la pensée de M. Guilloux s'affirmera plus clairement dans la suite.

Quéré est savetier dans une petite ville bretonne, pas loin de la mer. Il travaille tard, dans son échoppe, sous une vieille lampe à abat-jour vert. Des camarades viennent lui parler, pendant qu'il tape le cuir. On lui monte la tête. Un certain docteur Réval fait l'apôtre et excite, sans péril, la révolte des pauvres. Quéré est séduit ; il laisse paraître ses opinions. On le voit au défilé des boulangers grévistes, et à la manifestation qu'on organise en l'honneur de Fabert, un professeur du collège déplacé pour ses opinions subversives. Cela se passait avant la guerre ; aujourd'hui, on est beaucoup plus indulgent. Aussitôt ses clients l'abandonnent. « Un homme qui n'a pas le sou, faire de la politique ! », dit Mlle Bapier, la propriétaire. La justice distributive de M. Guilloux n'épargne pas la bourgeoisie. C'est en quoi son livre est vivant et plus efficace.

Le brave homme s'en tire tout de même. Il est sincère, et imprudent. On ne voit pas très bien ce qui se passe dans sa tête. Mais lui non plus. « Il sent ce qu'il veut. Il ne sait pas le dire... » Oui, oui. Il y a un premier mai plein de fermentation ; et puis des élections municipales où le docteur Réval triomphe, et roule habilement tous ses colistiers qui finissent par être obligés de démissionner, tandis qu'il reste à la mairie.

Le socialisme a les jarrets coupés. Mais non. Il se relève un peu. Quelques enthousiastes veulent bâtir *la Maison du Peuple*, de leurs propres mains, avec la pioche et les pierres. C'est un symbole, n'est-ce pas... Pas davantage. Mais la guerre éclate. L'équipe se disperse et court au devoir... Il nous reste à savoir ce que feront les survivants. Je pense qu'on nous le dira. *Vanitas vanitatum* — et *flatus vocis;* voilà le socialisme. C'est ce que M. Guilloux a voulu enseigner. Du moins, je l'espère...

Il écrit vraiment très bien. C'est bref, vif et plein.

M. Paul Chack, l'auteur d'*On se bat sur mer*, qui a obtenu le prix de la Renaissance 1927, publie une nouvelle suite de récits de guerre : *Sur les bancs de Flandre.* Nuits de veille, dans la brume ; luttes contre les sous-marins ; fins héroïques de nos navires, le *Saint-Pierre*, le

Branle-Bas, l'*Alose* ; les dragages des chalutiers ; l'ingéniosité, l'audace de nos marins et aussi des marins anglais commandés par le génial amiral Bacon. Cela est bien émouvant ! Et on le sent vrai. Ce ne sont point des « récits patriotiques » faits pour frapper l'esprit, exalter l'orgueil. C'est de l'histoire. On voudrait que des lectures de pareils livres fussent obligatoires dans toutes les écoles de France.

M. J.-H. Louwyck, disciple de Camille Jullian, a écrit un roman historique, *la Légende du gui*, dont les détails sont appuyés sur des documents ; son héros, c'est Kinget, « le Brave », qui devint Kingétorix, le roi des braves, et enfin Vercingétorix, le chef suprême des braves, Vercingétorix, « le plus bel adolescent de notre race ». Il nous conte ses amours avec la belle Lisca ; ses luttes contre les autres chefs et contre les soldats versatiles, prompts à l'enthousiasme et au soupçon ; le siège de Gergovie, la défaite.

M. Louwyck n'est pas de ceux qui se félicitent de la victoire de César. Il croit, du reste, qu'on peut avoir l'esprit latin et aimer les « forces sensibles, fougueuses et magnifiques de notre sang gaulois ». Rien n'est plus certain. L'épopée du grand Arverne doit être chère à tous les Français, pour sa beauté morale. Quant à savoir s'il eût mieux valu que César fût vaincu, c'est un problème insoluble, et qui oppose des hypothèses invérifiables à une certitude. Cette certitude, c'est la France, telle qu'elle est. On peut s'en déclarer content de bon cœur.

Robert Kemp.

L'HISTOIRE

LA DUCHESSE D'ABRANTÈS

La duchesse d'Abrantès a laissé d'abondants *Mémoires*, les premiers qui aient paru sur Napoléon et sa cour. Mais, a dit Frédéric Masson, elle y est « aussi discrète quand elle parle d'elle-même qu'elle l'est peu quand elle parle des autres ». Pourtant, comme elle était femme de lettres, — et d'instinct avant de le devenir de fait, — elle n'a pu résister au prurit d'écrire et ce qu'elle a caché au grand public, elle l'a longuement divulgué aux deux plus chers de ses amis. Son *Journal intime* a été retrouvé dans les papiers de Balzac. Aujourd'hui à la bibliothèque de Chantilly, dans la collection Spoelberch de Lovenjoul, il a été en grande partie publié par M. Joseph Turquam. Son *Livre rouge*, rédigé en 1812 et 1813, vient d'être édité à son tour par le docteur Robert Chantemesse qui, avec les lettres plus brûlantes encore de Mme d'Abrantès à Maurice de Balincourt, a composé ce qu'il appelle *le Roman inconnu de la duchesse d'Abrantès* (1). De son côté, M. Henri Malo, un de ceux qui connaissent le mieux l'histoire secrète de l'époque impériale et des temps romantiques, a tiré des mêmes textes et d'autres sources inédites deux volumes très vivants et de lecture fort agréable : *la Duchesse d'Abrantès au temps des amours* et *les Années de bohème de la duchesse d'Abrantès* (2).

(1) Un vol. Plon.
(2) Deux vol. Émile-Paul

Roman connu et roman inconnu, cette vie cependant courte ne fut qu'une longue et prodigieuse aventure. Après une enfance effacée et que rien ne semblait appeler à la gloire, ni même à la notoriété, c'est tout à coup une grandeur éblouissante, un enivrement de fortune. Puis, très vite, les cabales, l'envie, la disgrâce et un abîme de désordre et de malheur, entre les fureurs ou les égarements de passions toujours renaissantes. Pour finir, la misère sordide, le pain de chaque jour gagné la plume à la main, et sans cesse disputé à une meute de créanciers, longue et effroyable lutte que vient clore l'agonie sur un grabat...

Le père de Laure Permon, munitionnaire en Corse sous l'ancien régime, s'y était marié avec l'une de ces belles Grecques de Cargèse, une Stephanopoli qui prétendait descendre des Comnène, les anciens empereurs de Byzance. « Palormia », — c'est ainsi qu'on l'appelait familièrement — était l'amie intime de Lætitia Ramolino, femme de Charles Buonaparte. Ayant acheté la charge de receveur particulier des finances au diocèse de Narbonne, Permon s'était installé à Montpellier quand, un soir de février 1785, on vint lui apprendre que Charles Buonaparte, venu dans cette ville pour s'y faire traiter d'un cancer, agonisait dans une auberge. Mme Permon ne fit qu'un bond auprès du mari de son amie, auquel elle ne put, du reste, que prodiguer des soins inutiles. Quand il eut expiré, elle fut pour son fils aîné Joseph, qui avait accompagné son père, comme « un ange consolateur et une mère pleine de tendresse ». La jeune Laure Permon avait alors un an.

Peu de temps après, son père l'emmène à Paris, où il se fixe, et les deux familles se perdent un instant de vue. La Révolution survient. En 1792, un jeune lieutenant d'artillerie se présente chez les Permon, impasse Conti. Laure, qui a huit ans, l'examine avec curiosité : il ne paie pas de mine, court, malingre, pâle et jaune, ses petites jambes flottant dans de grandes bottes, c'est « le chat botté ». Mais Mme Permon aime ses compatriotes et les accueille toujours. Napoleone de Buonaparte, qui a supprimé l'aristocratique particule, sera désormais chez lui dans la famille de l'amie de sa mère. Qui pourrait prévoir qu'il en deviendra le protecteur? Les Permon, suspects de contre-révolution, ont dû fuir à Toulouse et, contre les persécutions dont ils sont l'objet, à qui s'adressent-ils? Au « chat botté » qui, sur ces entrefaites, est devenu général. Le 6 messidor an II (24 juin 1794), Mme Permon lui écrit que « personne n'ignore les conquêtes et la gloire du vainqueur de Toulon ». Elle lui demande un mot de sa main, sur lequel la commune de Toulouse ne manquera pas d'accorder à son mari un certificat de civisme. Cependant, l'attestation du vain-

queur de Toulon ne suffit pas, et Permon doit se cacher. Sa femme, pour vivre, va tenir un salon à Paris, un de ces salons d'hôtel garni où l'on joue et où, la partie finie, on laisse quelques billets sur la cheminée. La maîtresse de maison est imposante et belle : un maître de forges de Besançon, fort riche, habite toujours sur le même palier qu'elle et la suit d'hôtel garni en hôtel garni : « Ce n'était pas, dit Laure dans ses *Mémoires*, le temps de faire des difficultés pour recevoir quelqu'un chez soi, surtout logeant porte à porte. » Les compatriotes étaient naturellement les visiteurs les plus attitrés : « Nous étions le centre de la colonie corse. » C'était Saliceti, Chiappe, Arrighi, Arena, enfin les Buonaparte. « Tous ces Corses, dit M. Chantemesse, respiraient la misère, la vendetta, l'aventure. Ils débarquaient affamés de leur île à la conquête du régime. »

Après Thermidor et Prairial, le montagnard Saliceti, le plus intelligent de tous, et le seul conventionnel corse qui eût voté la mort du roi (tous les autres avaient voté la détention perpétuelle), fut proscrit. Mme Permon dut, pendant quelques jours, le cacher dans une armoire. De son côté, Buonaparte était mis en disponibilité. Ce fut le temps où, ne faisant qu'un maigre repas au Palais-Royal, il était parfois heureux de trouver son couvert mis chez les Permon. Le 12 vendémiaire, il entre affairé, picore une grappe de raisin et boit une tasse de café. Le lendemain, les royalistes sont mitraillés devant Saint-Roch et le vainqueur de Toulon redevient l'un des maîtres du jour.

L'Italie, l'Égypte... le 18 Brumaire... Marengo. Laure Permon a seize ans. Petite, mais jolie, malgré un profil peu régulier, un nez en bec de corbin avançant comme un promontoire, elle a d'admirables yeux, des yeux de gazelle, disent ses contemporains, et une profusion de magnifiques cheveux noirs. « Apparition ravissante, » s'écrie le général Thiébault, dont elle a fait la conquête, d'ailleurs toute platonique. Beaucoup d'esprit aussi, et la langue fort acérée, ce qui la fera parfois qualifier de « petite peste ». Pourquoi n'épouserait-elle pas un des frères du Premier Consul? Mais ceux-ci ne sont pas libres. Elle élit cet ancien sergent du 2e bataillon de la Côte-d'Or qui, écrivant sous la dictée de Buonaparte, à Toulon, et couvert de terre par un boulet, s'était mis placidement à dire : « Bon, je n'aurai pas besoin de sable. » Junot est général et commandant de la place de Paris. Bientôt, c'est une abondance inouïe ; le jeune ménage vit sur le pied de 1 500 000 francs par an. Il a hôtel aux Champs-Élysées et château au Raincy.

Mais la médaille a son revers. Le service du maître n'est pas toujours une sinécure : « Si, dans ce monde, on rit et on plaisante, dit

M. H. Malo, il ne faut le faire qu'avec précaution. Laure le sait bien. Elle reste stupéfaite le jour où Napoléon lui répète textuellement des paroles qu'elle a dites dans une maison amie, devant trois personnes. Et, dix fois, il lui donne à entendre et lui prouve qu'il est au courant des propos qu'elle tient. » L'Empereur, on le sait, ne dispose pas moins de cinq polices : la sienne, celle de Fouché, celle de Savary, celle de Junot (comme gouverneur de Paris) et une autre encore. L'intrigue va bientôt ruiner la position du duc d'Abrantès. Ce grand et gros garçon, brave, mais vaniteux et sot, ne saura pas tenir devant l'enivrement de la fortune et tombera dans les pièges grossiers qu'on lui tend. En 1806-1807, Caroline Murat, sœur de l'Empereur, lui fait la cour, car Napoléon guerroie en Allemagne et s'il arrivait un malheur, à qui reviendrait le trône? La blonde Caroline voudrait que ce fût à son mari et, dans ce but, elle s'assure à la fois le concours du gouverneur de Paris et celui du ministre de la police, Fouché.

L'intrigue de Junot est connue, et, tout d'abord, de sa femme. Napoléon, sitôt de retour, expédie le fat en Portugal. En son absence, se présente à l'hôtel des Champs-Élysées un bel homme de trente-trois ans, blond, poupin, un peu fadasse, « figure à la crème », dit Caroline Murat. C'est le nouvel ambassadeur d'Autriche, le comte de Metternich. Il a l'air douceâtre et uniquement sentimental. Pourtant, des succès de femme seront aussi pour lui des succès de carrière. C'est par les dames de la cour impériale qu'il atteindra le premier d'entre eux, le divorce de Napoléon avec Joséphine et le mariage autrichien de l'ogre corse. Rappelons-le, pour les dessous de la grande politique, Metternich n'était pas plus incorruptible que Talleyrand et c'est par le plus grand des hasards que Napoléon n'a pu se l'attacher. La chaîne dorée était toute prête et devait être passée par Maret, duc de Bassano, aux premiers pourparlers de Dresde. Fouché avait ourdi toute l'intrigue. D'après les *Notes* du général d'Anthouard, relevées par M. Chantemesse, Metternich devait recevoir un écrin de dix-huit cent mille francs pour sa femme, plus un million en argent — cela « pour commencer »... Si Talleyrand avait été chargé de l'offre, la chose n'eût pas fait un pli. Mais Maret, trop honnête homme, n'osa rien remettre : « Tout est perdu, dit Fouché. Il (Metternich) se croira joué. Il va trouver les autres, qui ne marchanderont pas... » Les autres, c'étaient les Anglais.

Tel était l'homme qui triompha de la vertu de Laure d'Abrantès. Cette vertu n'était, d'ailleurs, plus intacte, pas plus que celle des autres femmes de cette cour, à commencer par les sœurs de l'Empereur, par sa belle-fille, par Joséphine elle-même. Laure Junot a déjà eu un amant, Alexandre de Girardin, le père d'Émile. Dans

ce *Journal intime* qu'elle a écrit pour Balzac, elle a poétiquement orné sa nouvelle chute qu'elle a placée par une belle nuit d'été, dans le parc de Neuilly-Saint-James. Quelle littérature ! « Bientôt, mon agitation devint convulsive. Il se releva pour me soutenir... Je ne sais ce e je devins, mais il m'emporta dans la grotte qui était à un pas de nous, et quand je revins à moi, j'avais commis une faute que je devais expier avec des larmes de sang... »

Caroline Murat achète d'une servante les lettres de Metternich à Laure et les remet à Junot. C'est une scène qui déjà touche à la folie et où la pauvre duchesse d'Abrantès évite de bien peu la mort. Mais le maître exige une réconciliation. Le mari et la femme partent pour le Portugal, d'où Laure revient avec son deuxième fils.

Cependant l'amour n'est plus là et Mme d'Abrantès accepte les consolations lorsqu'elle ne les requiert pas. Après le comte de Forbin, qui ne tire pas à conséquence, elle s'éprend d'un beau hussard blond, Maurice de Balincourt, que toutes les nymphes impériales lui disputeront, car en cette cour avide et pressée de jouir, ce sont les femmes qui se jettent à la tête des hommes. Ici plus de littérature : ce sont des cris de passion sincère et presque brutale que l'amour arrache à Laure ; la duchesse rejoint la midinette. La malheureuse croit avoir trouvé le bonheur et ce seront encore des scènes affreuses, des larmes de sang, car le beau papillon ne se refuse à aucune fleur. Dans sa jalousie, Laure commet des imprudences, si bien que Napoléon, de retour de Russie, se croit tenu de la tancer. L'audience dure une heure et demie, et, à la fin, les rôles se retournent ; c'est l'empereur qui, suivant ses propres termes, est traité en « petit garçon ».

Le lamentable duc d'Abrantès expire le 29 juillet 1813, chez son père, à Montbard. Voici Laure veuve, à vingt-neuf ans, avec quatre enfants à élever et un million quatre cent mille francs de dettes... Les « années de bohème » commencent. Démarches, voyages, suppliques de toutes sortes pour obtenir de l'argent. Les Bourbons font à la veuve vingt-quatre mille francs de pension sur leur cassette particulière. Mais la duchesse est un véritable panier percé. Vers 1825, elle rencontre chez Sophie Gay un gros garçon court et brun, de dehors assez vulgaires, sorte de « sanglier joyeux », mais dont les yeux étincellent. C'est Balzac ; il ne sait encore s'il sera écrivain et compte faire fortune dans l'imprimerie. Quand il aura échoué, il reviendra à Mme d'Abrantès et aux lettres. Malgré les efforts de la perspicace et tendre Mme de Berny, l'inévitable se produira. Laure a quarante-deux ans et lui trente, mais elle est encore belle et Mme de Berny a habitué Balzac à une maturité plus automnale encore. C'est Balzac qui incitera Laure à écrire et c'est pour lui

donner une idée de ses talents que Laure lui confiera son *Journal intime*.

Le gigantesque auteur de la *Comédie humaine* a mis la main au premier volume des *Mémoires* de la duchesse et, sur le moment, il a regretté que cette collaboration ne fût pas davantage connue, car l'ouvrage eut beaucoup de succès. La première édition rapporta cinquante-sept mille francs. Mais la veuve de Junot était si désordonnée que l'abondance de la veille précédait régulièrement la disette du lendemain. De 1830 à 1838, Laure d'Abrantès produit près de soixante volumes, sans compter les articles de journaux et, pourtant, elle n'a jamais le sol.

Autre défaut bien féminin : malgré la cinquantaine, jamais ne sonne pour elle l'heure des « illusions perdues » : « J'ai passé ma vie à être dupe, » dit-elle, mais l'expérience du passé ne lui sert à rien. Le dernier qui réussit à l'enjôler fut Astolphe de Custine, « grand seigneur onctueux et blasé, aux grâces équivoques, Sade retouché par Byron, charmeur toujours malgré son gros physique un peu repoussant, un Charlus romantique », dit M. Chantemesse. Pourquoi cet homme eut-il un instant la lubie d'épouser Mme d'Abrantès? Toujours est-il qu'il y renonça vite et s'enfuit sans autre explication. Ce fut la dernière déception, à laquelle la pauvre ne résista pas. Réfugiée dans un taudis rue de Navarin, elle tente de faire encore front aux créanciers. Mais elle tombe malade, et tandis qu'elle est au lit, ils la font vendre, chez elle, sur place, ne lui laissant que son lit, deux chaises et une table de cuisine. Une bonne restée fidèle la fait transporter dans une maison de santé, rue des Batailles, mais, comme elle n'a pas d'argent à verser d'avance, on la jette dehors, en pleine nuit. Enfin, à force de prières, une autre maison, de minable aspect, 70, rue de Chaillot, consent à la recevoir, et c'est là qu'elle rend le dernier soupir, le 7 juin 1838.

Telle fut la fin pantelante de celle qui, à l'aube du siècle, avait brillé entre les déesses du jour.

Paul Ballaguy.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. CHRISTIAN RAKOWSKY

Si l'on ne se plaçait qu'au point de vue du pittoresque, on regretterait presque le départ de Rakowsky, ambassadeur de l'Union des républiques socialistes soviétiques auprès de la République française. Kamenef, que l'on complote de nous envoyer à sa place, n'a pas la même saveur; c'est l'homme qu'il faut pour représenter la révolution dans un pays où elle n'a pas la moindre chance d'éclater. Kamenef auprès de Mussolini est muet et inactif. Et s'il besogne dans l'ombre, c'est pure formalité. Parmi la jeunesse fasciste, il fait figure de vieillard. Dans l'éclatement du printemps italien le communisme apparaît comme un morne paysage d'hiver.

Tandis que Rakowsky en France, dans ce milieu de badauds démocrates, d'aristocratiques snobs, d'intellectuels fatigués ou rapaces, et dans cette juiverie cosmopolite qui l'entoure, a de l'allure. Il est le type même de l'aventurier. Il est le pendant de Rappoport. Avec le séduisant Rakowsky, et le Rappoport hirsute, nous avons sous les yeux les deux aspects de la révolution.

Toutes les époques produisent des vies romanesques. Il y en eut même sous le règne de Louis-Philippe. Toutefois la nôtre est, à ce point de vue, en progrès. Nous sommes saturés de figures balzaciennes. Mais celle de Rakowsky est la plus complète, la plus soutenue, la mieux frappée.

Remarquez en passant que jusqu'au milieu du dernier siècle nous n'avons guère connu en France que des aventuriers sortis de notre sol. Même pendant la Révolution, la plupart des condotierri qui se haussèrent au pouvoir n'avaient rien de cosmopolite. Il faut excepter Anacharsis

Clootz, cet être étrange dont l'influence fut plus profonde qu'on ne le croit. Mais, à partir de 1850, *le socialisme, les Internationales, le messianisme juif renaissant, font surgir une génération d'*heimatlos, *d'hommes sans nationalité définie, de déracinés, qui marchent à la conquête de la Toison d'or. La grande convulsion de* 1914 *en a suscité une extraordinaire profusion.*

Rakowsky est l'incarnation du cosmopolitisme révolutionnaire. Je ne veux pas redire ce que M. François Coty a déjà révélé. Laissons la biographie de l'ambassadeur des Soviets à sa place, dans les cartons de police. Et notons-en seulement l'essentiel.

Né en Dobroudja, sujet bulgare, puis sujet roumain, avant de devenir sujet russe, Christian Rakowsky, d'une famille de petite bourgeoisie, erre de pays en pays, sans se fixer nulle part. Est-il affilié à des polices? Peut-être. Cet étudiant vagabond qui ne peut emporter la terre d'aucune patrie à la semelle de ses souliers, n'a pas de tradition, et par suite aucun préjugé. On le soupçonne de servir l'Allemagne. En fait il combat sans lassitude la Roumanie et c'est alors qu'il se signale comme un agent de la propagande ennemie.

Le voici en France, au quartier Latin, dans nos villes provinciales. Il étudie dans nos universités, devient docteur en médecine. Il est beau, sa tête romaine inspire la sympathie. Et de jeunes fous l'entourent, deviennent ses amis au groupe des étudiants socialistes qu'il fréquente.

A Meudon, dans une petite villa, Rakowsky reçoit ses amis : Jean Longuet, Anatole de Monzie, Émile Buré, d'autres encore. Quel dommage que nous n'ayons pas le tableau de ces conférences, de ces conversations où l'on passait au crible les doctrines et les hommes d'extrême gauche, où l'on échafaudait des rêves pour un avenir révolutionnaire. Mais quelle distance — que l'on ne mesurait pas alors — entre l'heimatlos Rakowsky et les jeunes hommes de notre terre séduits un moment par des mirages!

Un léger fait qui éclaire tout. Rakowsky, qui ressent peut-être au contact de ses amis la nostalgie de son cosmopolitisme, éprouve le désir de se faire naturaliser Français. Mais il apprend qu'il va recevoir un héritage dans sa Dobroudja et il se ravise aussitôt, part et redevient Roumain pour toucher son argent. Cet homme est plus âpre qu'on ne le pensait.

La grande guerre éclate. Et le futur ambassadeur reprend sa besogne progermanique avec son maître, le sombre Parvus, de la social-démocratie. Lutte acharnée contre sa patrie roumaine, puis la prison, le conseil de guerre, la délivrance par les soldats russes en révolte, la condamnation à mort par contumace.

Mais l'errant, le nostalgique Rakowsky est arrivé au sommet. Le

voici dictateur de l'Ukraine, commissaire du peuple à Odessa où il retrouve Sadoul, prince de la révolution à Moscou, ambassadeur à Londres à l'heure où l'on escomptait la décomposition de l'Empire britannique.

Enfin le voici installé rue de Grenelle. Il s'est un peu empâté, et ressemble à M. Gémier. La vie de Paris commence. De charmants dîners lui font retrouver des amis et il donne beaucoup de soin à ses réceptions où défile le monde bolchevisant. Parfois ses salons ont un peu l'aspect du café de la Rotonde. Parfois l'étiquette est plus stricte. Des poétesses, des actrices, des vicomtes décadents, des politiciens défilent devant ce Rastignac internationalisé. Il sourit. Il est heureux. Son ambition est satisfaite.

Tout à fait satisfaite? Peut-être attend-il et prépare-t-il ce moment où, la révolution déchaînée, il pourra traiter la France comme l'Ukraine. Christian Rakowsky eût été le dictateur de choix pour la France devenue une quelconque Union des républiques soviétiques.

***

Le Théâtre : *La Comédie italienne et la réforme du théâtre.*

Les deux traits essentiels de la comédie italienne peuvent se résumer en cette opposition : les caractères sont fixes et le texte ne l'est pas.

Les caractères avaient été fournis par le peuple, chaque région de l'Italie apportant le sien ou les siens. Pantalon est le marchand vénitien, riche, âgé, et que l'amour rend ridicule. Le docteur est le pédant tel que les universités de Bologne en fournissaient le modèle. Bergame donne le faux niais, Arlequin est le peu scrupuleux Brighella. Naples apporte Pulcinella et ces valets oisifs qui dorment au soleil. La soubrette est toscane, et le Capitan est la caricature du soldat espagnol campé en vainqueur dans la péninsule morcelée.

Les personnages principaux sont, à l'origine, le Docteur, Pantalon, le Capitan et les deux Zanis ou valets, l'un fourbe et déluré, l'autre balourd. Arlequin, Pulcinella, Scapin, Brighella, sont des Zanis. Ces personnages étaient tous des comiques. Les besoins de l'intrigue amenèrent à créer les deux amoureux. La troupe était désormais complète et ne devait varier que quand un acteur avait poussé au premier plan un personnage secondaire en remaniant ses traits, comme le Scaramouche de Fiurelli au dix-septième siècle, la Colombine de Catherine Biancorelli au dix-huitième.

A l'origine, l'auteur, qui était en général quelqu'un de la troupe,

apportait un plan d'intrigue, le *scénario;* il indiquait en gros ce que chaque acteur avait à faire, mais non ce qu'il avait à dire. Le canevas restait attaché au mur dans la coulisse, et chaque acteur allait le consulter au moment d'entrer en scène.

L'introduction des personnages d'amoureux amena à compliquer l'intrigue, qui devint l'*imbroglio*. Les acteurs étaient maîtres de leur texte, mais ils ne pouvaient inventer indéfiniment. Très vite, chacun d'eux eut son répertoire fixe, qui correspondait d'abord aux traits généraux de son personnage, puis au caractère particulier qu'il avait su lui imprimer. Ces plaisanteries et ces effets comiques étaient les *lazzi*.

Ainsi, caractères invariables aux prises dans une action dont la ligne générale seule était arrêtée ; texte en théorie variable, en réalité réduit la plupart du temps à des plaisanteries qui à leur tour devenaient interchangeables, mais guère moins invariables. En somme, ce théâtre improvisé devint fixe à sa manière. La liberté était dans le mouvement, le jeu de scène, le choix des moyens. Le comédien qui restait court s'en tirait par une volée de bois vert, un combat à coups de vessie ou une cabriole : pour peu qu'on pût enchaîner l'entrée du personnage suivant, toute licence sauf contre le fil conducteur.

Dans ces conditions, l'acteur avait recours à tous les procédés non seulement de la plaisanterie parlée, mais de la mimique ou de l'acrobatie. Le célèbre Fiurelli-Scaramouche jouait sans parler, rien que par les jeux du visage, et à quatre-vingts ans il était encore capable de donner un soufflet avec le pied ou de tomber sans renverser une goutte du verre de vin qu'il tenait à la main.

Évidemment, il ne faut demander à cet art ni la qualité littéraire absente par définition, ni la vérité, ni la délicatesse. Les caractères sont simplifiés à l'extrême. Pour déchaîner le rire, on emploie tous les moyens. La licence était extrême, aussi bien dans les gestes et les costumes que dans les propos.

Quelles étaient donc les qualités de cet art? D'abord, la fantaisie et le mouvement. Le décor était combiné de manière à permettre à l'*imbroglio* de se nouer et dénouer à l'aise : c'était un carrefour où aboutissaient trois voies en éventail, procédé qui explique les libres allées et venues, les poursuites et les personnages invisibles de notre théâtre classique, qui seraient insensés et incompréhensibles partout ailleurs que dans ce décor ouvert.

Par-dessus tout, l'immense vertu des Italiens fut d'apporter sur la scène française le naturel. C'est eux qui guérirent notre théâtre de ce que Molière appelait *le ton démoniaque*, de la déclamation hurlée à la mode du théâtre du Marais ou de l'hôtel de Bourgogne. A cet égard, les plaisanteries d'Edmond Rostand sur Montfleury sont conformes à la vérité historique ; on alla jusqu'à dire que cet acteur était mort en scène d'apoplexie en jouant les fureurs d'Oreste dans l'*An-*

dromaque de Racine. Ce n'est qu'une légende, mais elle est caractéristique.

A l'inverse, Molière appréciait le naturel de Scaramouche, et c'est pour l'illustre Italien que Racine écrivit *les Plaideurs*. Au bas du portrait gravé par Van Meulen, on lit : *Il fut le maître de Molière, et la nature fut le sien.* Il ne faut pas oublier que Molière débuta devant Louis XIV par un canevas à l'italienne. Ce trait est de haute importance : entre Corneille et Molière, toute une école de comédie française commençait à naître, où bouillonnaient en désordre des éléments de valeur fort diverse : souvenir des farces grossières, héritage déformé du moyen âge, imitation des Espagnols, influence des précieux. La comédie de style naissait avec Corneille, la comédie de caractère commençait à s'esquisser avec telle pièce encore informe de Cyrano de Bergerac, ou de Desmarets de Saint-Sorlin. Le premier acte de Molière fut un retour à la comédie italienne, c'est-à-dire en arrière. Le premier acte du novateur, comme il arrive invariablement, fut une réaction.

Mais aussi cet exemple est très fort en faveur des tenants de la comédie italienne. On voit maintenant en plein jour et ce qu'ils veulent faire. Quand c'est un barbare étourdi qui parle de théâtre pur, on doit se dire que n'importe quelle bonne idée est à portée des fats. Mais quand c'est M. Copeau qui veut reprendre la voie suivie par Molière, il faut bien s'asseoir et regarder.

L'argument nuageux, l'argument terrible est toujours le même : la comédie improvisée n'existe plus. Ou, plutôt, les improvisateurs à l'italienne, c'est aujourd'hui les vedettes du cirque, du café-concert et du cinématographe, les Fratellini, M. Boucot et Charlot. M. Mic ne s'y est pas trompé, qui dédie son livre, *la Comedia dell' Arte* : « *En dédiant ce livre à M. Charles Spencer Chaplin*, écrit-il dans son avant-propos, *l'auteur ne voudrait pas seulement en faire respectueusement hommage au plus grand comédien de notre époque, mais il tiendrait aussi à marquer la place que l'ancienne comédie italienne devrait prendre dans l'actualité.* »

Sans doute, le cinématographe n'est pas la comédie italienne. Aussi bien n'est-il pas question de refaire exactement Molière. L'importance est de refaire, comme lui, un art vivant parce que naturel. Soit, comme il imita Scaramouche, qu'on imite Charlot. Il est très sensé d'attendre, si un renouveau doit jaillir, qu'il vienne par là. Encourageons donc la comédie à l'italienne ; elle ne vit plus, mais si elle doit revivre, elle revivra. Et il n'y aura plus qu'à attendre Molière.

Seulement, Molière n'est pas concevable sans Louis XIV.

Lucien Dubech.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

La Société des Nations. — *Le 8 septembre, s'ouvre, à Genève, la session de la huitième Assemblée de la Société des Nations. M. Guani, délégué de l'Uruguay, est élu président contre M. Mensdorff-Pouilly, délégué autrichien.*

Les discussions qui occupent l'Assemblée jusqu'au 12 septembre révèlent le malaise et la crise morale causés par les démissions de M. de Jouvenel et de lord Cecil.

La Hollande propose de reprendre l'étude des principes du protocole de Genève. Et la Pologne dépose un projet de renonciation solennelle à toute guerre d'agression (6 septembre).

La déclaration de principe rencontre l'adhésion unanime. M. Stresemann en profite pour déclarer bien haut que l'Allemagne n'entend pas être seulement la collaboratrice, mais le « pionnier » de la paix (9 septembre).

M. Briand fait un acte de foi envers la paix. Mais M. Scialoja, délégué italien, laisse percer un léger scepticisme. Quant à M. Austen Chamberlain, il ne dissimule pas que l'empire britannique n'est pas disposé à mettre sa flotte et ses finances au service de la S. D. N. (10 septembre).

La demande de rééligibilité de la Belgique, dont le mandat du Conseil arrivait à expiration, n'est pas admise. Cuba, la Finlande et le Canada deviennent membres du Conseil pour trois ans (15 septembre).

France. — *Les rapports avec les Soviets se tendent. Dans la première quinzaine d'août, à la session du comité central communiste, ont été votées des déclarations invitant les prolétariats occidentaux à renverser leurs gouvernements. Parmi les signataires, figurait le nom de Rakowsky, ambassadeur à Paris.*

Sur la protestation du gouvernement français, M. Tchitchérine publie une manière de désaveu (3 septembre). Le gouvernement français estime le désaveu insuffisant. Il demande le rappel de Rakowsky (10 septembre).

— *La France est condamnée par 6 voix contre 6 par la cour internationale de justice, dans l'affaire du* Lotus *(détention arbitraire par les autorités turques du lieutenant Demons) (7 septembre).*

— *On annonce que M. Millerand sera candidat au Sénat dans l'Orne (9 septembre).*

— *Arrestation du député communiste Duclos (10 septembre).*

Allemagne. — *Congrès des catholiques allemands à Dortmund. Le chancelier du Reich, M. Marx, le chancelier autrichien Seipel, le nonce Pacelli y assistent. Ils ont, dit-on, des conversations relatives à la réunion de l'Autriche à l'Allemagne (5 septembre).*

Turquie. — *Élections à la Chambre des députés. Tous les candidats kémalistes sont élus sans opposition (4 septembre).* A. M.

Le Gérant : Georges Moreau.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1927. 35474.